

**L'ENFANT FRANÇAIS
A LA FIN DU XIX^e SIÈCLE
d'après ses principaux romanciers**



THÈSE

POUR LE

DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

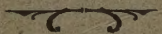
PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Victor TOURSCH

*Diplômé de l'Ecole de Préparation des professeurs
de français à l'étranger de l'Université de Paris*



LES PRESSES MODERNES

96, Galerie Beaujolais — Palais-Royal

PARIS (1^{er})

—
1939

L'ENFANT FRANÇAIS A LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

D'APRÈS SES PRINCIPAUX ROMANCIERS

L'ENFANT FRANÇAIS A LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

d'après ses principaux romanciers



THÈSE

POUR LE

DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

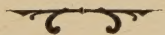
PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Victor TOURSCH

*Diplômé de l'Ecole de Préparation des professeurs
de français à l'étranger de l'Université de Paris*



LES PRESSES MODERNES
96, Galerie Beaujolais — Palais-Royal
PARIS (1^{er})

—
1939

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ou improbation aux opinions émises dans les thèses.
Ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*



A ma Femme

Avant-Propos

Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance à M. le Professeur Guillaume, sous la direction dévouée duquel ce travail a été entrepris.

V. T.

Paris, le 16 Mars 1939.

Introduction

Maxima debetur puero reverentia. — Aperçu historique sur la condition sociale de l'enfant jusqu'au XIX^e siècle. — Les principaux témoignages. — L'enfant au Moyen-Age et l'apport du christianisme. — L'enfant victime de la scolastique. — La Renaissance ou le réquisitoire de Rabelais. — Au XVII^e siècle, l'enfant continue à rester dans l'oubli. — Le XVIII^e siècle : Rousseau et le retour au naturel; Bernardin de Saint-Pierre : *Nous n'aimons pas assez l'enfance.* — Les transformations sociales de la Révolution et les premières conquêtes de l'enfance. — L'enfant dans la peinture. — Les tentatives de la littérature enfantine.

Introduction

Le XIX^e siècle, qui a enregistré une floraison de nouveaux thèmes littéraires, a vu en particulier apparaître un héros méconnu jusque là, l'enfant. Au fur et à mesure que progresse le siècle, l'importance de l'enfant s'affirme si bien dans la littérature qu'à partir de 1870, et à une cadence toujours plus rapide, presque chaque année verra surgir une publication dont il sera le sujet, et cela dans des genres fort divers. La science, la philosophie sociale, la pédagogie — réformant ses méthodes — autant que la littérature, se sont penchées vers lui avec un intérêt renouvelé et souvent passionné. Ainsi, le XIX^e siècle est parti à la conquête de l'enfant. C'est là une grande nouveauté, toute à la gloire de nos lettres, d'avoir participé à cette réhabilitation. Il n'est presque pas de romanciers qui ne puissent s'attribuer quelques pages, ne serait-ce qu'un conte ou un article, dont l'enfant est le centre d'intérêt. Et des écrivains comme Alphonse Daudet, Anatole France, Pierre Loti ont consacré sa place parmi les grands sujets. Les multiples problèmes que posait la question ne les ont pas tous intéressés au même chef. Les uns s'y attachent comme à ce qui est pour eux le souvenir d'un passé qu'en essayant de traduire, ils font revi-

vre; les autres, parce qu'ils ont découvert en lui une source d'intérêts si profonds et si divers que leur imagination ou leur sensibilité vibrent à en faire sentir la beauté ou la misère; d'autres encore l'ont exploité comme sujet de dissertations philosophiques sur l'évolution de l'homme. Mais, quelles que soient ces divergences de points de vue, tous ont ainsi travaillé à la propagation d'une connaissance nouvelle, et il n'est pas peu intéressant de constater que la formule a largement réussi puisque, à en juger par la précipitation des publications récentes, elle n'est pas encore vouée à l'échec.

Cette fortune grandissante du thème de l'enfant dans la littérature n'est évidemment pas d'origine purement littéraire. Il va sans dire qu'elle est liée à une évolution sociale caractéristique de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Des écrivains réalistes et naturalistes de cette époque, voués avant tout à l'étude scrupuleuse de la société de leur temps, n'ont fait en réalité que subir l'influence de ce milieu. Or, la société du XIX^e siècle a enfin accordé à l'enfant une place dans sa vie. Vers 1860, « ... il se produit, écrit M. Calvet, un phénomène social digne de remarque dans la bourgeoisie qui, depuis 30 ans, a conquis sa place, et qui vient, avec l'Empire, de consolider ses positions : la vie de famille s'y développe; elle s'étale, elle est, peut-on dire, à la mode et elle fortifie ses vertus bourgeoises qui sont de tradition dans notre race mais qui n'avaient peut-être jamais connu un pareil éclat. Cette vie de famille a son centre dans l'enfant ou plutôt dans les enfants, car ils sont plusieurs dans chaque foyer. L'enfant devient un personnage dont on s'occupe pour l'instruire ou pour l'amuser, que l'on consulte sur ses goûts, dont on recueille les mots, que l'on traite avec tendresse et avec respect... » (1) Il faut croire que cette évolution fut violente — bien que progressive — pour que dans son cours au Collège de France, Ernest Legouvé s'at-

(1) J. Calvet : *L'Enfant dans la littérature française*, t. I, pp. 193-194.

tachât à en montrer l'importance et la rapidité. Académiquement, il relate l'ampleur du phénomène et s'écrie : « Les enfants occupent aujourd'hui une place beaucoup plus grande dans la famille : on vit plus avec eux : soit redoublement de prévoyance et de tendresse, soit faiblesse et relâchement d'autorité, on s'occupe plus de leur santé, on surveille plus leur éducation, on songe plus à leur bien-être, on écoute plus leur opinion. Ils sont presque devenus les personnages principaux de la maison ; et un homme d'esprit caractérisait ce fait par un seul mot ; il disait : « Messieurs les Enfants ! » (2) ; et, dans le livre qu'il dédie à ses fidèles auditeurs, le pédagogue adopte la nouvelle formule, celle que la société va consacrer : il y parle des devoirs de père avec une tendresse bienveillante, considérant comme acquise la nouvelle « position sociale » de l'enfant. « Messieurs les enfants, écrit-il plus loin, c'est-à-dire des êtres immortels et libres ! Maxima debetur puero reverentia, le plus grand respect est dû à l'enfant. Le monde a repris ce beau précepte de l'antiquité pour l'agrandir encore. L'innocence et la pureté de l'enfant ne sont plus l'unique objet de notre respect : ce que nous voyons en lui, ce que nous respectons en lui, c'est un être distinct de nous, né de nous mais non pas pour nous : il n'est plus seulement, selon l'énergique expression ancienne, un membre de la famille, il est quelqu'un, il est un tout ! et la belle loi moderne qui est sortie de la Révolution française et qui a fait la gloire de l'Amérique, la loi de l'individualité, dit justement et hautement : « Messieurs les Enfants »... (3) Dans ces quelques lignes, Legouvé a exactement noté en quoi consistait la nouveauté de l'intérêt porté à l'enfance : respect et sentiment de la différence qui sépare l'enfant de l'adulte, en quelque sorte sentiment de leur incompatibilité. Ces deux notions sont, à notre avis, à la base de l'évolution qui vient d'être constatée. Aussi, c'est en relevant l'absence de ces notions que

(2) Ernest Legouvé : *Les pères et les enfants au XIX^e siècle*, p. I.

(3) *Ibid.*, p. 4.

nous essaierons de montrer en quoi les siècles précédant le XIX^e siècle ont moins bien connu et traité l'enfance. Car, il convient de le noter, l'histoire sociale de l'enfant, réside presque toute dans celle de l'autorité paternelle. Si le XIX^e siècle a consenti à donner à l'enfant un rôle qui, d'une part, tend à devenir prépondérant, c'est qu'on a enfin admis que l'être jeune méritait d'être compris et non seulement dominé. C'est l'apanage du romantisme de s'être penché sur la faiblesse, d'avoir voulu la réhabiliter, au moins poétiquement parlant. Jusque là, la sensibilité ne devait à aucun prix prendre le pas sur la raison, et l'être imparfait, inachevé devait rester en quelque sorte vassal de l'adulte. Comme le remarque Ernest Legouvé, la « loi de l'individualité » a pu conférer à tout être vivant une personnalité qui — de quelque sorte qu'elle fût — méritât d'être étudiée ou au moins devinée. L'aperçu que nous nous proposons de faire sur l'état social de l'enfant jusqu'au XIX^e siècle, avant d'entrer au cœur de notre sujet et pour en y faciliter l'accès, nous montrera que, à l'origine de l'intrusion de l'enfant dans la catégorie des grands sujets littéraires est la transformation de la famille.

Dès qu'il est question de l'enfant et de l'intérêt qu'on lui porte, on ne peut oublier qu'il y eût toujours des pédagogues parmi lesquels des noms sont restés si illustres qu'il faut quelque audace pour leur comparer leurs modernes disciples. D'autre part, la philosophie, l'histoire, permettent d'évoquer quelques images, quelques pages de l'histoire de l'enfant. Le XIX^e siècle n'a pas été le premier à défendre l'enfance, à désirer son bonheur. S'il a innové en la matière, ce n'est pas surtout quant au but mais quant à l'attitude. En effet, jusqu'à cette époque, la position des pédagogues, des écrivains est si souvent empreinte de moralisme ou d'affectation, si différente de la manière dont on comprend l'enfant à l'heure actuelle, qu'on est vite prêt à la considérer comme de l'indifférence. Il n'en est rien comme nous allons le voir.

Le Moyen-Age eut déjà, il ne faut pas l'oublier, le culte de l'enfant. Certes, on ne peut guère s'en rendre compte à travers sa littérature. Les héros des gestes ou des épopées, quand ils sont des enfants, sont déjà des surhommes dont les qualités d'esprit et de cœur excitent l'admiration populaire. Des Raoul de Cambrai, des Guillaume, des Vivien, sont des êtres de légende chez qui ne sont recherchés que la ténébreuse audace ou le sens de l'honneur. Ces damoiseaux d'une vigueur souvent herculéenne, à l'intelligence subtile, sont d'ailleurs le plus souvent des adolescents. L'enfant tout petit présente trop peu d'intérêt pour le conteur épris de merveilleux épique. Pourtant il y a eu le Moyen-Age chrétien. L'exaltation de la Vierge et de l'Enfant, dont les représentations naïves ornaient les cathédrales, avait apporté le respect de la maternité. L'ère païenne de Sparte et de Rome était révolue, où le nouveau-né, quand il était débile, n'avait pas droit à la vie et devait être sacrifié comme monstre. Le christianisme offrait au monde le sens de la pitié. Aussi les pieux sculpteurs des porches d'églises, des chapiteaux, ont-ils scrupule à parer l'enfant divin de cette faiblesse qui fera sa grâce. On le retrouve partout, avec ses membres fragiles, son regard d'innocence. On est même souvent frappé de la disproportion entre la mère et l'enfant, disproportion voulue par l'artiste et dénotant l'intention du sculpteur d'accuser, par sa gracilité exagérée, la faiblesse de Jésus. Or, tous ces Jésus représenteront la pureté, l'innocence, c'est-à-dire cette forme de perfection vers quoi aspire l'âme chrétienne : l'enfant la symbolise. Et nous voyons les Saints, et les clercs prêcher, à l'exemple du Christ, le retour à l'état d'innocence de l'enfant (4).

(4) « L'Enfant étant, du point de vue religieux, d'un prix inestimable, les plus grands saints rêvent de s'égaliser à lui. Saint François d'Assise se nomme complaisamment : le petit pauvre, le petit fou du Seigneur; Sainte Hildegarde, la prophétesse de Bingen, dit, en parlant d'elle : « Moi, la pauvre petite forme (*paupercula forma*). « On croit aux missions divines des enfants. Saint Nicolas de Trani et Saint Bénézet d'Avignon, sont canonisés malgré leur jeune âge... » (Mme Lahy-Hollebecque, *L'Enfant une cause d'avenir*, p. 41.

Ainsi, l'art chrétien a glorifié l'enfant. L'Eglise l'a défendu et entouré. Pendant tout le Moyen-Age, et tant que la famille n'aura pas imposé ses droits, il sera « l'objet » de l'Eglise. Elle sera seule à pourvoir à son instruction, et s'en acquittera avec perspicacité. Auprès du prêtre, l'enfant apprend à lire, à écrire, à commenter les Saintes Ecritures. Jusqu'au XII^e siècle, les écoles pullulent : écoles abbatiales, écoles épiscopales, maîtrises où, sous la direction des seuls maîtres instruits, les enfants de toutes classes reçoivent une éducation sérieuse. « La gratuité totale, les écoles ouvertes à tous et même — on le dirait — préférablement aux fils de pauvres gens, plus maniables et plus travailleurs : en vérité, depuis le palais de l'Empereur Charles, à travers villes, bourgades, campagnes, l'Eglise du haut Moyen-Age réalise l'école unique, en esprit mais aussi à la lettre... » (5) OEuvre chrétienne de miséricorde, telle fut celle de l'Eglise vis-à-vis de l'enfance. A côté, et sous l'influence de l'Eglise, se fondent des écoles privées où les seigneurs féodaux et les bourgeois dispensent des bourses. Enfin, dans l'ombre des cathédrales, les jeunes oblats sont élevés dévotement. Et ici il est curieux de constater que les pédagogues emploient des méthodes qui ne sont pas tellement éloignées des principes de l'éducation moderne puisque — nous ne le retrouverons plus guère d'ici le XIX^e siècle — ils essaient de favoriser chez leurs élèves la spontanéité de l'intuition créatrice comme le prouveraient ces « chants d'aube » dans les maîtrises; malgré la dure discipline à laquelle les enfants sont soumis, on va même jusqu'à leur accorder des privilèges (6).

Notons encore que le Moyen-Age vit se développer, à côté des institutions d'éducation, des confréries d'enfants, et que la fameuse « croisade des enfants » date du XIII^e siècle. Il n'en reste pas moins vrai que, malgré la sollicitude

(5) Marguerite Aron, *L'Eglise et l'enfant*, p. 44.

(6) Dans l'ouvrage déjà cité, Marguerite Aron consacre un chapitre à ce sujet : *L'Enfant chante dans l'église*.

pieuse dont on l'entoure, l'enfant est plus considéré comme moyen que comme fin. La main-mise de l'Eglise sur son éducation implique — en marge du bénéfice personnel qu'il peut en retirer — une autorité qui restreint singulièrement sa liberté et son développement intégral. « Ce que l'effusion mystique lui concède, d'une part — écrit à ce propos Mme Lahy-Hollebecque — il faut bien reconnaître que la tradition religieuse et les mœurs lui retirent de l'autre. Les survivances très fortes de l'organisation patriarcale et la croyance à la délégation des pouvoirs de Dieu tant au chef de famille qu'au prêtre, au juge, au patron, au seigneur, au roi, confèrent à tous ceux-ci tant de pouvoir que l'enfant est partout asservi à des volontés qui l'oppriment au nom de droits transcendants... » (7). En effet, subissant le mysticisme de ses docteurs, cultivé dans l'ascétisme le plus monacal, il a des chances de perdre jusqu'à la liberté de son corps; Saint-Jérôme n'écrit-il pas : « Qu'on cherche en vain Paula dans les chemins du siècle (les rues), dans les assemblées et la compagnie de ses proches, qu'on ne la trouve que dans la retraite », ce qui revient à interdire jusqu'à la promenade, et, plus loin : « Qu'elle soit élevée dans un cloître, où elle ne connaîtra pas le siècle, où elle vivra comme un ange, ayant un corps comme si elle n'en avait point, et pour tout dire en un mot, où elle vous délivrera du soin de la garder ». « ... Que Paula n'entende jamais d'instruments de musique; qu'elle ignore même à quels usages servent la flûte et la harpe », enfin « Pour moi, je défends entièrement le bain à une jeune fille » (8). Tel est le modèle de l'éducation proposée par Saint-Jérôme. Il faut convenir que nous sommes encore loin de l'idée du développement intégral de l'enfant.

De la vie de famille à cette époque, nous savons trop peu de choses pour nous permettre d'y donner une place à l'enfant. Il se peut que le Moyen-Age ait, comme le dit

(7) M. Lahy-Hollebecque, *L'Enfant, une cause d'avenir*, p. 43.

(8) Cité par G. Compayré, *Histoire de la pédagogie*, 4^e éd., p. 54.

M. Henry Bordeaux, en parlant des « ménagers ou livres de raison », « subordonné » toutes volontés à l'amour de la maison, de la race, du nom, de l'honneur » (9). Toutefois, on ne peut dire que l'enfant y jouisse de privilèges, tant justement il est esclave du souci de conservation du patrimoine matériel et moral de la famille.

Le XVI^e siècle devait, avec l'esprit de libre examen de la Renaissance, laisser espérer des possibilités d'évasion pour les âmes jeunes et hardies. Mais le siècle de la Réforme ne fit que disputer l'enfant à l'Eglise. Il l'enrôla sous d'autres disciplines aussi rigoristes. Les Universités le recueillirent et l'étouffèrent d'érudition. Education resta synonyme d'instruction. Avant de lui donner le goût de vivre, on lui apprit d'abord à se plier aux règles de la civilité, autant de servilités qui enrayaient le développement et l'éclosion de sa personnalité. De grandes voix devaient s'élever contre la barbarie des méthodes traditionnelles. Il suffit de rappeler celle d'Erasme (10). Mais nous laisserons de côté les traités de pédagogie qui, étant essentiellement dogmatiques, renseignent peu sur le nouveau sort de l'enfant à cette époque. Plus précieuse est l'œuvre d'un Rabelais. Dans la véhémence que le satirique a mise à dénoncer les ridicules de son siècle, nous pouvons croire à l'enthousiasme que le conteur portait à la défense de sa cause en même temps qu'à l'utilité de cette défense. Il a mis en scène des géants sans doute, mais des géants qu'il est aisé de réduire aux proportions humaines. La joie que cause l'arrivée de Gargantua et de Pantagruel dans leur famille n'est pas un fait nouveau. Tous les siècles ont célébré la naissance. Ce n'est au fond que l'amour de la vie et non la preuve d'une dévotion spéciale à l'enfance. Mais Rabelais se hâte d'attaquer le point sensible : l'éducation. Et là, derrière ses sarcasmes,

(9) M. Henry Bordeaux, *Les pierres du foyer*, p. 17.

(10) Dans ses différents traités, Erasme s'intéresse d'une manière bienveillante et avec beaucoup d'aménité de l'éducation du premier âge, de l'instruction des femmes, etc...

la truculente fantaisie des expériences qu'il suppose, ressort avec éclat la faillite de la méthode routinière. Ce n'est probablement pas sans raison que Rabelais a créé Tubal Holopherne et Jobelin Bridé. Personnages de légende, ils sont aussi les stupides érudits auprès desquels la jeunesse était condamnée à s'étioler. L'enfance victime de la scolastique, aspirant à la vie pleine et naturelle qu'on lui refuse, voilà la cause de Rabelais. Gargantua a beau être un écolier tout particulièrement doué, à l'intelligence aigüe, la discipline inintelligente et artificielle qui lui est imposée pendant vingt ans (vingt ans de géant) n'aboutit qu'à un abrutissement total du disciple. « Et cependant, écrit Rabelais, son père apersceut que en rien ne prouffitait, et qui pis est, en devenait fou, niays, tout resveur et rassoté... » Cette phrase, devenue célèbre, est le fond du grand réquisitoire contre la scolastique. Et c'est pour rendre sa critique plus énergique que Rabelais a opposé à son Gargantua, Eudémon, l'écolier idéal qui, grâce à la méthode, a appris à parler avec aisance comme à penser juste, dont le corps est aussi agréablement développé que l'esprit. Car, outre le procès de la méthode qui constituait ce que nous appellerions aujourd'hui le « bourrage de crâne », la satire de Rabelais est aussi une œuvre de réaction contre les « paresseuses contemplations » du Moyen-Age : Rabelais demande des muscles un effort constant et bienfaisant ; nous sommes loin avec lui des pudiques prescriptions de Saint-Jérôme. Ce souci de la bonne harmonie du corps et de l'esprit, préoccupation toute moderne dont fait preuve Rabelais, concourt à prouver dans quel état de servitude était tenu l'enfant. S'il n'était paysan, c'est-à-dire contraint à des travaux pénibles à un âge précoce, s'il vivait en ville, ou dans ces collèges où les exercices physiques étaient rares, c'était au moyen de verges qu'on aguerrissait ses muscles. Les verges, terreur de l'enfance, n'étaient pas ménagées. La moindre péccadille « méritait » la correction, rapide, sans réplique et convaincante. Cette méthode pratique, et, dirions-

nous, concluante, n'était pas près d'être abandonnée. On n'écoutait guère les conseils de Montaigne qui, à ce sujet, écrivait : « Cette police de la plupart de nos collègues m'a toujours déspleu... C'est une vraie geaule de jeunesse captive. Arrivezy sur le poinet de leur office : vous n'oyez que cris et d'enfants suppliciez et de maistres enivrés en leur cholere. Quelle manière pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres âmes et craintives, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armées de fouets ! Inique et pernicieuse forme !... (11) Plus tard, au XVII^e siècle, on lit dans la « Vie admirable de la Bienheureuse Sœur Marie de l'Incarnation » d'André du Val, une exaltation de la méthode que cette digne éducatrice employait vis-à-vis de ses filles : « Quand elle reconnaissait qu'elles avaient failli en quelque chose... elle leur en faisait de petites mortifications à la maison, comme de les enfermer seules en une chambre pendant que les autres dinaient ou ne leur donner à table qu'un morceau de pain sec. Elle voulait en outre qu'elles vinssent s'accuser elles-mêmes de leurs fautes, disant : « Ma mère, j'ai fait telle ou telle faute, je prie Dieu de me la pardonner et alors elle leur faisait connaître la qualité de la faute.. » Et, plus loin, voici un raffinement... « Si c'était une faute qui méritait châtiment, elles allaient elles-mêmes chercher leurs verges... S'il arrivait qu'elles eussent le cœur gros ou qu'elles se voulussent excuser, la Bienheureuse ne les châtiait pas sur l'heure, mais elle attendait qu'elles fussent calmées » (12). Le fouet et le pain sec, voilà des arguments qui montrent bien comment l'enfant était considéré, comme l'homme, responsable de ses actes et non point innocent.

Pendant tout le siècle classique, on se préoccupa peu de l'enfance. Comment un siècle de raison et d'amour de la perfection eût-il pu se pencher sur cet être irraisonnable et encore informe qu'est l'enfant ? « L'enfant est tenu à

(11) Montaigne, *Les Essais*, livre I, chap. XXV.

(12) Texte cité par M. A. Cherel, *La famille française*, p. 41.

l'écart, élevé rudement et ses relations avec ses parents sont caractérisées par le respect sinon par la crainte ». « Sans doute, écrit encore M. Calvet, nous entrevoyons çà et là, des enfances choyées, celle de Pascal qu'un père veuf entoure d'une affection tremblante, celle de Madame de Sévigné, que l'on semble gâter pour lui faire oublier qu'elle est orpheline, celle de Madame de La Fayette, qui a bonne grâce à faire le loup, « son devantureau dessus la tête ». Mais ce n'est que le temps d'un éclair. On en parle peu. Sur les enfants, le roman est muet, le roman d'aventures naturellement, et même le roman d'analyse qui fait ses premiers et timides essais. Il ne tombe pas dans la pensée de d'Urfé, de Mlle de Scudéry, de Mme de La Fayette, qu'il puisse exister une psychologie de l'enfant... » (13) La famille, à cette date, continue à reposer sur l'autorité paternelle, autorité qui touche au despotisme et que d'aucuns défendent énergiquement. L'abbé Claude Fleury écrit par exemple : « Nous ne voyons que trop les maux qui sont venus d'avoir laissé affaiblir ou plutôt anéantir la puissance paternelle... » (14) L'emploi de ce verbe « anéantir » est plutôt humoristique ici, à une époque où l'enfant répondait à ses parents par Monsieur et Madame, où le père disposait d'armes comme les lettres de cachet et l'exhérédation. Pourtant le relâchement des mœurs, que craignait tant l'abbé Fleury, ne devait plus guère se faire attendre. La Révolution, en bouleversant l'ordre social, allait amener le règne de la bourgeoisie et asseoir la famille. Et même avant qu'elle n'éclatât, deux écrivains devaient alors amorcer cette rénovation dans leurs écrits : il s'agit de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Peu de livres eurent jamais plus de retentissement que *l'Emile*. Avec lui, nous touchons au problème de l'expansion de l'idée d'individualisme, cause principale de l'ascension de l'enfant dans la société. Avec Rousseau était

(13) M. Calvet, ouvr. cité., p. 40 du t. I.

(14) *Mœurs des Israélites*, éd. A. Desrez, Paris, 1837, chap. XX, p. 170.

né le romantisme, c'est-à-dire l'exaltation de la nature, de toutes les formes d'amour. Que manquait-il en effet à ces parents autoritaires des siècles précédents : l'amour de l'enfant tel qu'il est. Sans doute l'aimaient-ils, mais surtout tel qu'ils le désiraient, sans ces imperfections qui font son charme. « Rousseau, dit M. A. Leblond, ne dit point à proprement parler de revenir à la nature, mais de retrouver le naturel » (15) Et c'est là précisément ce qui manquait au XVII^e siècle.

Parlant de l'événement que fût la publication de l'Emile, et de la nouveauté que ce livre apportait, M. P. Hazard écrit : « C'est le temps où Rousseau fit entendre sa grande voix, cette voix qui troubla toutes les consciences et remit en question tous les problèmes, ceux de l'art, ceux de la politique, ceux de l'amour. Puisqu'il voulait revivifier l'homme, il fallait bien qu'il commençât par la base et qu'il traitât de l'éducation. Non pas qu'il se mît en peine de livres pour l'enfance, puisqu'il écartait de son Emile tous les livres, tous, sauf *Robinson Crusoë*. Mais il revendiqua les droits du spontané contre le mécanique, du primitif contre l'artificiel : et c'est ce qu'on appelle une révolution... » (16) Or, le retour au « naturel », au « primitif », devait logiquement disposer les esprits à considérer l'enfant avec plus de bienveillance et devait surtout conduire au respect de ce que l'on peut considérer comme « l'âge d'or de l'homme ». A ce propos, la philosophie naturaliste d'un Bernardin de Saint-Pierre incline, plus encore que celle de Rousseau, à revendiquer la liberté de l'enfance. Pour cela, il convient d'abord de l'aimer. Dans une belle page extraite des « Etudes de la Nature », parues en 1784, c'est-à-dire bien avant Paul et Virginie, Bernardin de Saint-Pierre écrivait : « Si les pères battent les enfants chez nous, c'est qu'ils ne les aiment pas ; s'ils les mettent en nourrice dès qu'ils sont venus au monde, c'est qu'ils ne les aiment pas ; s'ils

(15) M. A. Leblond, *L'idéal du XIX^e siècle*, p. 69.

(16) P. Hazard, *Les livres, les enfants et les hommes*, p. 28.

les envoient dès qu'ils grandissent dans des pensions et des collèges, c'est qu'ils ne les aiment pas; s'ils leur procurent des états hors de leur état et de leur province, c'est qu'ils ne les aiment pas; ils les éloignent d'eux à toutes les époques de la vie, sans doute parce qu'ils les regardent comme leurs héritiers.

« J'ai cherché longtemps la cause de ce sentiment dénaturé, non pas dans nos livres, car leurs auteurs pour faire la cour aux pères qui achètent leurs ouvrages, n'y parlent que des devoirs des enfants; et si quelquefois ils s'occupent de ceux des pères, ceux qu'ils leur prescrivent envers leurs enfants sont si tristes qu'ils semblent leur donner de nouveaux moyens de s'en faire haïr... » Puis, après avoir comparé l'attitude des parents de son temps à celle des hommes de la nature, les « sauvages », Bernardin de Saint-Pierre conclut : « ...Au lieu de nous extasier sur des médailles romaines et grecques, à demi rongées par le temps, ne serait-il pas aussi agréable et plus utile de jeter nos vues et nos conjectures sur nos enfants frais, vifs, potelés, et de chercher à reconnaître, dans leurs inclinations, quels seront les coopérateurs futurs de notre patrie ? » (17)

La confiance de Bernardin de Saint-Pierre en la pureté de la nature l'a peut-être conduit un peu loin dans la simplicité. La compagnie des « sauvages » qu'il admirait tant aurait pu dérouter ses espoirs dans l'éducation naturelle de Paul et Virginie. On doit cependant convenir que les lignes éloquantes que nous venons de transcrire dénotent l'avènement d'une sensibilité qui, si elle a conduit jusqu'à la mièvrerie des romanciers et des poètes, a été favorable à la défense de l'enfant. *L'Emile*, *Paul et Virginie*, n'ont pas été des œuvres vaines. Leur succès fut immense. Toutefois, bien que la révolution fût amorcée, elle ne pouvait se faire du jour au lendemain; il y eut beaucoup d'affectation, de snobisme dans le changement d'attitude des parents vis-à-vis de leurs enfants : « ...Une réforme ne se fait pas tout

(17) B. de Saint-Pierre, *Etudes de la Nature*, ch. XIV.

d'un coup et parce que les enfants sont devenus à la mode, il ne s'ensuit pas qu'on soit prêt à les traiter comme l'exige le développement de leur esprit. On s'occupe d'eux il est vrai, mais ce n'est que pour les introduire dans le monde, leur faire jouer un rôle dans les proverbes ou les pastorales... ce n'est point encore le règne de la simplicité; on ne met plus de poudre aux enfants, mais on les habille de vêtements « à la Jean-Jacques », on les coiffe du pouf au sentiment et Madame de la Rochejaquelein conte dans ses mémoires que tout d'un coup au milieu d'une compagnie « on entend Madame de Genlis dire à la jeune orpheline qu'elle exhibe « Pamela, faites Héloïse ». Et Paméla, défaisant ses cheveux, s'agenouille, les yeux au ciel d'un air inspiré, aux applaudissements de l'assistance... » (18)

Oublions ces ridicules et étudions les progrès de cette vogue de l'enfance au XVIII^e siècle, vogue qui se manifeste partout. Des peintres comme Boucher, Fragonard, leur ont donné la forme traditionnelle des amours au carquois. Mais, à côté, Greuze, Chardin, Mme Vigée-Lebrun, les rapprochant de leur mère, traduisant avec ingénuité et sympathie leurs formes imparfaites, les ont mis à l'honneur. C'est aussi l'époque où des écrivains se sont consacrés à l'enfance en écrivant pour elle. Des Madame de Genlis, des Berquin, des Bouilly (19), ont fait tous leurs efforts pour exalter les vertus familiales. Leurs essais, souvent maladroits, trop empreints de moralisme — presque des sermons — n'ont peut être pas distrait beaucoup l'enfant, à qui ils étaient destinés (20). Ils prouvent toutefois qu'un effort était tenté, donc

(18) M. M. T. Latzarus, *La littérature enfantine en France dans la 2^e moitié du XIX^e siècle*, p. 49.

(19) M. Latzatus consacre plusieurs chapitres de son livre à ce sujet.

(20) Anatole France relate, pourtant, le plaisir qu'enfant, ces livres lui ont procuré : « ...Les récits de Berquin me transportaient dans l'ancienne France et me faisaient connaître des mœurs bien différentes des nôtres... Ces vieilles histoires avaient pour moi la fraîcheur et me touchaient aux larmes... Je lisais Berquin, je lisais aussi Bouilly. Bouilly, moins ancien que Berquin, n'était pas moins touchant... » (*Le Petit Pierre*, pp. 260-263).

que l'enfant avait enfin acquis des droits. La Révolution va affirmer ces conquêtes : plus de lettres de cachet; l'internement n'est possible qu'après jugement; l'exhérédation n'existe plus; le droit d'aînesse est supprimé. Par l'abolition — en principe du moins — des distinctions de classes, par l'expansion des idées d'égalité, l'esprit monarchique fait place à l'esprit démocratique. L'autorité paternelle perd de son intransigeance : la famille se referme sur son intimité. Et lorsque la monarchie réapparaîtra, elle aura perdu sa froide étiquette. On verra Louis-Philippe et la reine vivre d'une vie familiale bourgeoise. Le petit prince sera représenté par les peintres dans toutes les attitudes et toutes sortes de travestissements. De cette transformation de la société, évoluant vers la bourgeoisie, la littérature s'est faite l'écho. Les romantiques, sous l'influence de Rousseau, impressionnés par ses *Confessions*, oseront livrer au public les secrets de leur vie personnelle. Chateaubriand consacre à son enfance trois chapitres de ses *Mémoires* et Madame Michelet publie les souvenirs de Michelet. Certes, ces enfances, pleines de mélancolie, de tristesse, de douleur même, ne sont guère propres à montrer que l'enfant avait beaucoup gagné aux transformations de la société. Mais elles sont là pour dire qu'au moins on pouvait plaider pour elles. Poètes, romanciers, ont conquis, eux, un nouveau thème littéraire.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT DANS LA SOCIÉTÉ DU XIX^e SIÈCLE

A. — Principales causes de l'intérêt qu'elle lui porte :

1. — Causes idéologiques : Développement des idées de solidarité sociale. Le socialisme. Les écrivains défendent des causes sociales.
Le naturalisme.
2. — Les sciences et l'enfant : Naissance de la psychologie infantile. — La pédagogie adopte des méthodes nouvelles.
3. — Causes de la dénatalité.

B. — Les réalisations en faveur de l'enfance.

- Les écoles maternelles.
- L'enseignement.
- Les lois en faveur de l'enfance.
- La littérature pour enfants.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT DANS LA SOCIÉTÉ DU XIX^e SIÈCLE

Ainsi le XIX^e siècle a enregistré l'entrée de l'enfant dans la société, l'a vu sortir de son rôle secondaire. Avant que l'action en sa faveur ne s'engage, c'est-à-dire avant 1870, on la voit se préparer de toutes les façons.

Remarquons d'abord que l'esprit de solidarité sociale se développe avec une rapidité et une intensité remarquables. Les idées démocratiques issues de la Révolution progressent dans la majeure partie de la société française. Les idéologies humanitaires deviennent des mouvements d'opinion. Après le servilisme des époques passées, où l'individu n'avait pas de valeur intrinsèque, le XIX^e siècle libéral ne cesse, après les Encyclopédistes, de lutter pour la reconnaissance de l'homme respectable quel qu'il soit, de l'humain. Le rôle du socialisme, dans cet ordre d'idées, est indé-

nable. Les utopies de Saint-Simon et de Fourier trouvent des enthousiastes. Et, quelles que soient leurs divergences d'adaptation, les idées de solidarité sociale soufflent un peu partout. C'est pourquoi, à cette époque, tout ce qui pense, philosophes, écrivains, artistes, se penche vers les classes qui souffrent. La passion du « social » devient une mystique pour beaucoup; elle suscite des polémiques, des luttes; elle laisse peu d'indifférents : et la philosophie sociale s'insinue jusque dans la littérature. Après la Révolution de Juillet, on voit naître des doctrines comme celle de la « secte philosophique », de « l'art utile ». On parle de « la fonction sociale de l'art ». Dans la préface de la *Comédie Humaine* (1842), Balzac trace un plan d'étude de la société qu'il étaye de conceptions sociologiques arrêtées, convaincu que le romancier doit décrire des « espèces sociales ». On voit naître le naturalisme dont le caractère socialisant entre, avec Zola, dans une voie définitive. Zola, chef d'école, se fait le porte-parole de toute la masse des déshérités, d'autant plus acharné qu'il est plus combattu. Et même alors qu'il ne prend pas part à la lutte politique, c'est-à-dire avant l'affaire Dreyfus, il ne cesse de présenter le naturalisme comme une doctrine républicaine d'opposition à l'Empire (21). On s'explique alors que cet élan de foi sociale mis en branle, les disciples du naturalisme, consciemment ou non, aient servi cette cause. Parmi tous les sujets qui s'imposaient à eux, la misère sous toutes ses formes, celle de l'enfant devait gagner l'unanimité des intérêts. Il est remarquable en effet que plusieurs œuvres l'ayant pour sujet le représentent malheureux, victime d'un état social injuste et révoltant. Pour les romanciers, l'enfant a d'abord été, qu'ils s'en soient ou non rendus compte, un être méconnu au même titre que le paysan ou l'ouvrier. L'importance de l'usine dans le *Jack* de Daudet n'est pas de deuxième plan; en dehors des problèmes d'ordre sentimental posés par l'auteur, le sort de l'enfant ouvrier n'est pas un des moindres

(21) Zola, *La République et la littérature*, 1879.

intérêts de l'ouvrage. La tourmente de la Commune n'avait guère mis un frein à l'élan des aspirations humanitaires. Le révolté Jules Vallès écrira sur l'enfant un violent réquisitoire social; son Jacques Vingtras est le fils de la misère imposée par le régime social.

Alors que les idées politiques et sociales du XIX^e siècle sans cesse progressent dans le sens démocratique, à travers les émeutes, les sciences positives voient grandir leur prestige. Or la science a participé à la défense de la cause de l'enfant.

C'est dans ce siècle qu'est apparue la psychologie infantile. L'éclosion de cette nouvelle science, encore en formation de nos jours, est due à des mouvements de pensée caractéristiques. Elle a été préparée par d'autres sciences dont les progrès au XIX^e siècle furent manifestes. L'enfant, homme en germe, n'est-il pas curieux à observer pour comprendre l'origine de l'homme ? L'étude de la formation du monde, ne devait-elle pas amener à celle de la formation de l'homme ? Le « comportement » de l'enfant n'est-il pas apparenté à celui du primitif ? C'est ce que la science allait étudier. Le développement de l'anthropologie, de la biologie, devait conduire les savants à l'examen de l'enfant, d'autant plus logiquement que comme le remarque M. Marcel Braunschvig, « ...dans l'impossibilité où les savants se trouvaient pour résoudre les problèmes obscurs de l'origine du langage, de la religion et de la moralité, de se procurer des documents contemporains des âges préhistoriques, et en présence des difficultés de tous genres que présente l'étude d'ailleurs plus ou moins instructive des sauvages, l'idée devait tout naturellement venir d'aller observer les enfants » (22). Peu à peu, parallèle au développement de la psychologie générale, une branche plus spéciale affirmait sa place, la psychologie de l'enfant, qui tendait à devenir un centre d'intérêt incomparable. Remarquons ici l'influen-

(22) Marcel Braunschvig, *L'Enfant au XIX^e siècle*, dans *Pages libres*, 22 août, 1903.

ce lointaine de Rousseau qui avait été le véritable initiateur de cette science quand il en avait posé le principe fondamental, celui de l'intégrité psychologique de l'enfant : il avait en effet souligné la place particulière de l'enfant dans l'ordre de la vie humaine et il avait affirmé que l'enfant avait sa plénitude propre, des manières de voir, de penser, de sentir différentes de celles de l'homme. De grands courants de pensée comme l'évolutionnisme, le pragmatisme, affirmaient encore la place de cette science nouvelle à laquelle le nom de « pédologie » devait plus tard être donné. Il ne faut pas oublier non plus de mentionner les progrès de la sociologie qui laissera de fortes traces sur la littérature de l'enfant, quant à l'influence sur lui du milieu dans lequel il doit vivre. Du fait même que la science expérimentale apportait des suggestions précieuses sur la connaissance de l'âme enfantine, la pédagogie renouvelait les méthodes. Au XIX^e siècle, elle évolua rapidement. Les vieilles routines sont combattues. D'autres problèmes se posent. Puisque l'enfant acquiert une considération grandissante en tant que personnalité, on parle de plus en plus de le développer pour lui-même ; on discute longuement sur les méthodes à employer pour obtenir un maximum d'épanouissement chez l'enfant. On pense à son corps autant qu'à son esprit. On le désire beau et fort. Et si ces discussions avaient été soulevées par des pédagogues de tous les siècles, jamais peut-être s'y était mêlé une telle hâte d'arriver à une fin qu'il faut surtout étudier d'après les réalisations (23).

Il va sans dire que le mouvement d'opinion en faveur de l'enfance n'a pas que des raisons d'ordre idéologique. Une cause beaucoup plus évidente ne doit pas être négligée : au XIX^e siècle, l'enfant devient rare. N'y a-t-il pas là une explication de l'intérêt nouveau qu'on lui porte ? A partir du milieu du XIX^e siècle, les grandes familles se raréfient. Les statistiques démographiques de la France enregistrent une dénatalité croissante. Sur 10.000 (dix

(23) Voir plus loin, les réalisations en faveur de l'enfance, p. 27.

mille) habitants, on note les nombres annuels de naissances : de 1846 à 1855 : 301 ; de 1856 à 1885 : 250 ; de 1886 à 1905 : 216. Sur la base de cent mariages, dans les mêmes époques, le nombre annuel moyen de naissances est : 349, 331, 284 (24). Les statistiques sur le nombre des enfants par familles sont malheureusement beaucoup plus récentes, puisqu'elles n'ont été faites qu'aux recensements de 1886, de 1901 et plus tard. Elles permettent cependant de constater que, à la fin du XIX^e siècle, la proportion des familles nombreuses diminue régulièrement, comme le prouvent les chiffres suivants :

<i>Enfants survivants par famille</i>	<i>Familles</i>	
	1891	1901
0	175	160
1	251	262
2	224	235
3	150	145
4	93	87
5	54	50
6	31	29
7	} 22	16
8 et plus		
Ensemble	1.000	1.000 fam. (25)

La France, pays de très petites familles est celle du XX^e siècle. Mais le phénomène apparaît dès le XIX^e Cette dénatalité s'explique par de multiples raisons d'ordre politique, économique et social. Le XIX^e siècle fut fréquemment troublé. Les guerres napoléoniennes avaient coûté à la France beaucoup de vies humaines. Par la suite, les changements de la structure économique du pays, con-

(24) M. Huber, H. Bunle, F. Boverat, *La population de la France, son évolution et ses perspectives*, p. 110.

(25) M. Huber, H. Bunle, F. Boverat, *La population de la France*, p. 65.

séquence de son industrialisation, ont contribué fortement à la transformation de la famille. La grande usine fait disparaître l'atelier artisanal dont la force était le travail familial (d'autant plus rémunérateur que la famille était plus nombreuse). L'usine attire les paysans vers les villes, les chemins de fer facilitant les communications. La situation du prolétariat est extrêmement mauvaise : bas salaires, journées de douze et de quatorze heures, emploi dans les usines de femmes et d'enfants de moins de seize ans. Les crises périodiques aggravent le chômage et la détresse des ouvriers : grèves de Paris de 1830; mouvement des canuts lyonnais en 1831; crise de 1847, qui engendre la révolte de 1848. L'instabilité politique de 1852, les guerres coloniales, l'expédition du Mexique, la guerre de 1870-1871, la Commune, tous ces troubles n'étaient pas propices à l'agrandissement ou même à la stabilité de la famille. L'avènement de la Troisième République correspond à une amélioration de la situation économique de la France. Mais il a suffi du laps de temps particulièrement troublé dont nous venons de parler pour que changent les conceptions de la famille. La diffusion de l'instruction, qui a été une des sources principales du progrès et de l'amélioration du bien-être, a contribué à restreindre la natalité; elle a donné aux jeunes le désir de s'élever sur l'échelle sociale. D'autre part, l'afflux de la population paysanne vers les villes a montré qu'il y était difficile d'élever les enfants. Plus augmente la proportion de ménages à enfant unique, dont le niveau d'existence est relativement élevé, et plus le confort moyen dont jouit la population s'élève, plus s'accroît par suite l'infériorité du niveau d'existence des familles nombreuses vis-à-vis du niveau d'existence moyen. A la campagne, le paysan se trouve devant la même constatation; par crainte de l'exode forcé, il restreint sa famille pour éviter le partage de terres qui amène la misère. Ces considérations politiques et économiques n'impliquent point le mépris de l'enfant. Plus

il se fait rare au contraire, plus on s'intéresse à lui. Les réalisations de cette fin du XIX^e siècle en sa faveur vont le prouver.

L'action en faveur de l'enfance date de la deuxième moitié du siècle, comme d'ailleurs les étapes décisives des sciences s'intéressant à elle. Pourtant il est à remarquer que la toute petite enfance attirera l'attention dès le début du siècle. La création des écoles maternelles en France date de 1826. Sur le modèle des « Infant Schools » créées à Londres par Robert Owen, on vit se former à Paris des « salles d'asile » qui, de trois en 1828, étaient en 1834, de 24 à Paris et de 102 dans la France entière. Ces garderies étaient les œuvres de comités philanthropiques et religieux, de patronages qui devaient obtenir en 1835 des subventions de l'Etat. Ce mouvement s'accroît à partir de 1840; en 1845, Mme Pape-Carpentier publie ses « Conseils pour la Direction des salles d'asile ». Ces « salles d'asile » sont considérées comme des établissements de charité, malgré les fonds d'encouragement qui leur sont accordés par l'Etat. En 1848, un projet de loi tendant à en faire des établissements d'instruction publique sous le nom d'« écoles maternelles » n'aboutit pas. Cependant leur nombre croît et leur nécessité se fait de plus en plus sentir si bien qu'en 1867, toutes les communes sont obligées d'en posséder une. Déjà en 1847, une fondation de charité privée avait créé une sorte d'école normale destinée à former les maîtresses enseignant dans ces établissements. Ce n'est qu'en 1881 qu'un décret officiel consacre les écoles maternelles. Pour montrer leur succès, il suffit de citer les chiffres suivants :

	Asiles	Enfants
	—	—
1843	1489	96.192
1883	5380	679.085

Les décrets de 1881-1882 organisent ces nouvelles écoles maternelles du point de vue pédagogique. Le ministère libéral et laïcisateur de Jules Ferry se trouve sur ce point

en désaccord avec les méthodes des congrégations qui jusque là assumaient une grande partie de la responsabilité des salles d'asile. L'école maternelle devient réellement un établissement officiel qui s'occupe des enfants dans l'âge préscolaire (26).

Les débuts de la Troisième République, d'autre part, ont été marqués principalement par ses efforts en faveur de l'enseignement. Le souci de l'instruction du peuple anime les républicains, en même temps que ceux-ci luttent pour soustraire l'enfant aux congrégations religieuses. « A mesure, semble-t-il, écrit M. Marcel Braunschvig, que la foi déserte les âmes et qu'avec elle s'évanouit l'espoir d'une seconde vie réparatrice, les hommes ont plus de peine à supporter la vue de la souffrance... De là vient que le XIX^e siècle en même temps qu'il fut par excellence le siècle de l'incrédulité, a créé la « religion de la souffrance humaine ». Pour l'enfant, en particulier, on ne saurait trop admirer tout ce qu'il a fait... (27) C'est en 1878 que se tient à Paris le premier Congrès Libre et Laïque de l'Enseignement, sous la présidence de Littré (la deuxième session eut comme président Victor Hugo; on voit que les littérateurs prennent eux aussi part à l'action). Il est intéressant de transcrire l'appel du Comité d'organisation de ce Congrès, adressé « aux éducateurs de tous les pays » :

« La Révolution de 1789 et la philosophie du XVIII^e siècle ont changé les bases de l'éducation de l'homme en France et dans le monde entier. La constatation des maux produits par l'ignorance et la superstition dans l'ancien régime, a montré la nécessité d'une révolution éducative. 1789 a proclamé que tous les hommes sont égaux et que chacun a droit à l'égalité de culture, à l'équivalence de science; d'où nécessité d'une éducation intégrale publique, propre à former l'homme, le citoyen, le producteur, à améliorer, à trans-

(26) Dictionnaire Pédagogique de Ferdinand Buisson, art. écoles maternelles.

(27) M. Braunschvig, art. cité, *L'Enfant au XIX^e siècle*.

former la race. 1789 a déclaré que cette éducation devait être essentiellement scientifique, raisonnée, expérimentale, impartiale, capable d'exercer tous les organes, de développer toutes les fonctions. Fils de 1789, avons-nous répondu aux espérances de nos pères ? Qu'avons-nous fait ? Que nous reste-t-il à faire pour que l'éducation soit vraiment démocratique et scientifique ? Quels sont les cahiers de l'éducation nouvelle, que nous devons tracer afin de combler les lacunes de ces cent ans, et de fixer la tâche du siècle qui va commencer. Telle doit être l'œuvre du Congrès... » (28)

L'enseignement va devenir un des principaux soucis de l'état libéral. La loi de Jules Ferry, promulguée en 1882, rendra l'instruction primaire laïque, gratuite et obligatoire. Par la suite, de nombreux décrets sur la réforme de l'enseignement primaire et secondaire s'échelonnent entre 1880 et 1883 :

En même temps qu'ils ont travaillé à organiser l'enseignement, à en faire une charge de l'Etat, les gouvernements de 1870 à 1890 ont tenu à soulager l'enfance malheureuse :

- Loi Roussel de 1874 sur la surveillance des placements d'enfants en nourrice,
- Loi de 1869 créant le service d'assistance publique.
- Lois de 1889 à 1898 sur la protection de l'enfance maltraitée.

Lois sur la protection de l'enfant qui travaille :

- sur la limitation à treize ans de l'âge requis pour être employé (1892).

(28) Compte rendu du 1^{er} Congrès libre et laïque de l'enseignement tenu à Paris du 16 au 26 septembre 1878. Ed. du secrétariat général de Paris, 1879.

Un des congrès suivants, tenu le 21 septembre 1889, à l'Hôtel de Ville de Paris, émit le vœu suivant : L'Enfant, depuis sa conception jusqu'à l'âge de 16 ans, doit être protégé par la tutelle sociale contre l'arbitraire familial, pédagogique, administratif et patronal ». (C. R. du Congrès).

— sur la réglementation du travail dans les mines et sur les travaux interdits à l'enfant dans l'industrie (1893), etc...

Tant d'interdictions se succédant, jusqu'à celle de 1889 instituant la déchéance de la puissance paternelle dans certains cas, on imagine facilement la condition pénible de l'enfant dans la vie industrielle de cette fin du XIX^e siècle. C'est qu'en effet, le développement du machinisme rendant le travail plus aisé, permettait aux patrons d'exploiter la main-d'œuvre enfantine, plus docile, moins exigeante. (Nous verrons dans le courant de cette étude un cas de ce drame de l'usine pour l'enfant). Il est vrai que les efforts tentés pour délivrer l'enfant de l'usine le jetaient dans la rue. Et c'est alors que l'on vit se créer des ateliers d'apprentissage où, tout en aprenant un métier, l'enfant était au moins à l'abri et surveillé. Quelles que soient les imperfections de ces réalisations (29), il n'en est pas moins réconfortant de constater que le XIX^e siècle avait pris à cœur la tâche de charité envers l'enfance.

La littérature elle-même travaille pour l'enfant. Continuant les tentatives des Berquin et des Bouilly du siècle précédent, des hommes de lettres vont écrire pour l'enfant. Ils lui donneront en pâture des multitudes de publications, mettant en relief le souci qui a été celui du XIX^e siècle, de ne plus seulement instruire l'esprit enfantin mais aussi et surtout de le distraire (30). Dans son étude sur l'histoire de cette littérature enfantine de la deuxième moitié du XIX^e siècle, Mme M. T. Latzarus montre bien l'effort extraordi-

(29) Ces œuvres philanthropiques furent l'objet d'un nombre de critiques sévères, souvent en raison de la vénalité de leurs dirigeants; citons à ce sujet une pièce d'Octave Mirbeau, *Le Foyer*, sur une œuvre philanthropique d'assistance aux orphelins, pièce dont la représentation à l'époque fit beaucoup de bruit.

(30) A ce sujet l'étude de Mme M. T. Latzarus et le livre de M. P. Hazard ont réuni une documentation des plus précieuses.

naire de l'imagerie et de la gravure et leur contribution au succès des livres pour enfants. Il suffit de se souvenir de la fameuse Bible illustrée, si chère à Anatole France, pour prouver que l'image possédait un trésor de richesses susceptible de captiver l'enfance et faciliter l'œuvre d'éducation nouvelle entreprise. La science, l'histoire, apprises dans des recueils coloriés, attachants pour l'œil, tendaient à devenir un aliment unique pour l'imagination exaltée de la jeunesse. Ici, les œuvres de Jules Verne apparaissent comme un symbole de ce que pourrait être la science mise à la portée de l'enfant. Ses livres ont déjà vieilli, sans doute, mais pourtant qui n'en a encore de souvenirs ? « ...Qu'une génération s'interroge, écrit Mme Lahy-Hollebecque, et elle découvrira à la source même de ses activités les livres de l'enfance. Tout le monde sait ainsi la part que Jules Verne eut sur l'ensemble des découvertes qui suivirent l'apparition de ses livres. De même que sa *Maison à vapeur* suggéra en 1907 le projet d'une course d'auto de Paris à Pékin, il est à peu près certain que le *Nautilus de 20.000 lieues sous les mers* et l'aéronef de *Robur le Conquérant*, furent le point de départ de toutes les recherches relatives aux sous-marins, aux dirigeables et aux « plus lourds que l'air ». La foi qu'il avait mise au cœur des jeunes gens se réalisa quand ils furent des hommes en actes et en découvertes... » (31) A côté de ces livres qui apportaient à l'enfant à qui ils étaient dédiés, le reflet d'un monde inconnu, d'autres lui rendaient accessibles des idées généreuses et exerçaient sa sensibilité, tels les romans d'Hector Malot qui le faisaient sympathiser avec l'enfance malheureuse. D'autres encore flattaient son goût de l'espièglerie et les petits romans de Mme de Ségur ou de Zénaïde Fleuriot n'eurent pas un moindre succès dans l'opinion publique enfantine. Mais l'influence de ces lectu-

(31) Mme Lahy-Hollebecque, *L'Enfant, une cause d'avenir*, p. 116.

res, quelle qu'en soit la valeur romanesque ou littéraire, des Contes de Charles Nodier, aux Misérables et à Sans Famille, méritent d'être retenue quand il s'agit de montrer l'effort accompli au XIX^e siècle dans l'intérêt propre des enfants. Bientôt ils n'auront plus seulement leurs livres, ils auront leurs journaux, leurs théâtres, leurs concerts, leurs cinémas. Si, à notre époque, ces petits deviennent des despotes, c'est bien au XIX^e siècle qu'ils doivent d'avoir appris à l'homme à les servir.

CHAPITRE DEUXIEME

L'ENFANT DANS L'ENSEMBLE DE LA LITTÉRATURE AU XIX^e SIÈCLE

La littérature romantique et les Souvenirs d'enfance. — Les poètes de l'enfance. — Les romanciers de l'enfance à la fin du siècle : Le choix de « Jack » d'Alphonse Daudet comme premier roman de l'enfance.

Analyse des principaux romans de l'enfance :

- Alphonse Daudet, *Jack*.
- Jules Vallès, *L'Enfant*.
- Anatole France, *Le livre de mon Ami*.
- » *Pierre Nozière*.
- Jules Renard, *Poil de Carotte*.

Principaux éléments littéraires que l'enfant a apportés aux romanciers :

- Intérêt poétique.
- Intérêt psychologique et philosophique.
- Intérêt social.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ENFANT DANS L'ENSEMBLE DE LA LITTÉRATURE AU XIX^e SIÈCLE

Le grand mouvement de sympathie du XIX^e siècle pour tout ce qui est faible ou sans protection se manifeste avec autant d'énergie que d'éclat dans la littérature en général. Lyrique par excellence, l'école romantique a exprimé tous les sentiments avec la même fougue, avec la même passion. La pitié pour les êtres déshérités est peut-être son plus grand titre de gloire. En tout cas, c'est par l'expression de ses apitoiements que cette école littéraire a obtenu son plus sûr succès populaire. La fortune des *Misérables* fut considérable dans toutes les classes de la société mais surtout dans le peuple. Qui ne pleurait sur les malheurs de Cosette ?

qui ne s'attendrissait sur l'héroïsme de Gavroche ? Toutefois, la littérature romantique n'a pas fait qu'exploiter le romanesque ingénu facile à dégager de l'histoire d'un enfant pauvre et malheureux ; elle n'a pas été qu'une littérature de feuilleton et de mélodrame. En reconnaissant un intérêt à toute individualité quelle qu'elle soit, elle permettrait à la psychologie d'étendre son domaine ou du moins à disposer le public à suivre ses observations. M. Braunschvig écrit « Les écrivains classiques dont l'imagination éprise de netteté et toujours soumise au contrôle de la raison ne s'intéressait qu'au spectacle des réalités bien définies ne le (l'enfant) jugeaient pas susceptible de donner lieu à des développements psychologiques assez riches, car l'âme de l'enfant, encore en voie de formation, est un monde confus de sentiments vagues et de pensées obscures. Mais ceux du XIX^e siècle ayant le sens profond de la continuité des choses et des êtres, ont été au contraire attirés par le mystère de l'âme enfantine, et serrant de plus près la réalité, se sont plus à en suivre pas à pas la lente évolution » (32). C'est peut-être justement par ce mystère qui enveloppe l'enfant, dans lequel il se perd, que le romantisme a été attiré. L'imagination brillante de ses plus grands représentants, amateurs d'ombres et de clairs-obscurs, d'antithèses et de « vague », trouvait là une proie insoupçonnée. Ainsi les voit-on se courber sur leur propre jeunesse pour en extraire sa poésie, car au fond, mystère et poésie se touchent. : Nous avons dit plus haut que Chateaubriand avait présenté son enfance à Combourg. Ces quelques pages célèbres marquent bien le point de départ de ce qui devait devenir un nouveau thème littéraire, les *Souvenirs d'enfance*. Nous avons également cité Michelet et, dans le courant de cette étude, nous verrons quelle rapide fortune eurent ces autobiographies jusqu'à notre époque. Citons seulement encore les *Confidences* de Lamartine et l'*Histoire de ma vie* de Georges

(32) M. Braunschvig, *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 495, note.

Sand. On a discuté souvent sur les garanties d'authenticité que présentent de telles études personnelles. Il est incontestable qu'elles se heurtent à de nombreux obstacles, pour rester vraies. La mémoire est souvent infidèle. Vues avec le recul, les heures d'enfance n'ont laissé parfois que des souvenirs déformés, imprécis, que l'écrivain est obligé de reconstituer au détriment de leur exactitude. Et même lorsque les menus événements réapparaissent intacts, aussi présents que possible, il est difficile de les interpréter à la manière de l'enfant qui les a vécus. Ce n'est plus l'enfant mais l'homme qui raconte, avec sa sensibilité, son intelligence ses réactions d'adulte. Nous aurons l'occasion de voir que dans les efforts qu'il fait pour se mettre à la place de l'enfant qu'il fut, il risque bien souvent de prendre seulement une attitude et de n'être qu'un autre homme, non point un enfant. Si, comme le fait remarquer A. Dupuy, l'imagination est aussi « artiste » que la mémoire et contribue plutôt à composer, non pas à recomposer l'enfance, une certaine sorte de lumière peut toutefois naître de la fiction : « Tel autre (romancier), et sans doute le plus adroit et le plus ingénu, le plus exquis d'entre eux, Anatole France, pose hardiment la prétention de l'homme de lettres à écrire des *Mémoires* qui sont œuvre d'art autant qu'œuvre de vérité, et il met en présence les « torts du souvenir avec les droits de l'imagination ». « Je crois, déclare-t-il, que l'on n'a jamais menti (comme lui dans ses souvenirs) d'une façon plus véridique... Cette manière d'écrire sur mon enfance offre encore un avantage, qui est, à mon sens, le plus précieux de tous : c'est d'associer, si peu que ce soit, la fiction et la réalité. Je le répète : j'ai bien peu menti dans ces récits et jamais sur l'essentiel ; mais peut-être ai-je assez menti pour enseigner et plaire. La vérité n'a jamais été regardée nue. Fiction, fable, conte, mythe, voilà les déguisements sous lesquels les hommes l'ont toujours connue et aimée. Je serais tenté de croire que sans un peu de fiction, *Le petit Pierre* eut déplu ; et c'eût été dommage, non pour moi qui

suis sans désirs, mais pour les âmes auxquelles il a insinué de douces pensées et enseigné ces vertus sans éclat qui rendent heureux. Sans un peu de fiction, il ne sourirait point » (33). Ce document d'un philosophe, malgré tout psychologue, contient des objections substantielles ou tout au moins séduisantes pour ceux qui mettent en doute l'utilité des souvenirs d'enfance. D'autant plus que, depuis le romantisme, le sujet a été précisé et les méthodes d'introspection multipliées.

Nous disions plus haut l'attrait du mystère pour les poètes : les poètes romantiques eux aussi ont illustré l'enfance. Un nom surgit, nom de celui qu'on a même appelé le « poète de l'enfance », Victor Hugo. Le grand-père de Georges et de Jeanne a tant chanté le charme des premières années, il les a si longtemps fait sourire et il a tant souffert dans sa piété paternelle, qu'il a sans doute beaucoup contribué à l'installation d'un certain despotisme de l'enfance. Ce vieillard « qu'un tout petit enfant rend tout à fait stupide », qui écoute Jeanne « dire des choses qu'il ignore » et qui s'oublie dans une dévotion si complète à ses deux jeunes tyrans, leur doit ses plus touchantes inspirations. Elles ont été bégayées par tant de jeunes bouches depuis, ces poésies, qu'on s'explique aisément leur rapide succès. D'autres poètes ont suivi la trace de Victor Hugo, quelques-uns même ont célébré l'enfant avec plus de finesse et surtout plus d'originalité : les poèmes enfantins de Sully Prudhomme, de Madame Desbordes-Valmore, de Jean Aicard, du bon Victor de Laprade ont eu leur popularité.

Nous en venons enfin à ce qui doit être plus précisément le sujet de notre étude : le roman de l'enfance. Pour le voir apparaître, il a fallu en effet l'éclosion de la littérature réaliste, créatrice du genre. Bien que l'œuvre de Georges Sand, par exemple, contienne en quelque sorte le germe, quelques données de cette forme nouvelle, nous ne ferons

(33) A. Dupuy, *Un personnage nouveau du roman français, l'enfant*, p. 41.

que la citer sans y insister. Car nous nous proposons d'étudier l'évolution de ce roman particulier : force nous est donc de le considérer à partir du moment où il apparaît comme établi. Avec différents commentateurs, nous nous accorderons pour dater de 1876 l'apparition du premier roman de l'enfance, c'est-à-dire celle du *Jack* d'Alphonse Daudet. A cette date en effet, l'enfant a occupé la scène, au premier plan. Dans les œuvres romancées précédentes, il y paraît plutôt d'une manière épisodique, l'attention se concentrant de préférence sur le cadre, famille ou société, dans lequel il vit, en général. Nous ne voulons nullement dire que dans les œuvres postérieures à 1876, nous ne trouverons pas de romans de l'enfance où l'enfant n'ait qu'un rôle secondaire. Mais il apparaît très nettement que le cas n'est pas rare alors que après cette date, au contraire, quand il est question de lui, c'est pour le mettre en vedette. Nous ne pouvons, par exemple, considérer *Les Misérables*, qui datent de 1862, comme faisant partie du cycle qui nous intéresse. Il y a des portraits d'enfants, étudiés en eux-mêmes, peut-être mais noyés dans l'étendue de la fresque. Il en sera évidemment de même de telle tête d'enfant apparue dans l'œuvre d'un Flaubert, d'un Zola, d'un Maupassant, quand elle n'y fait qu'un passage forfuit et presque inaperçu dans l'ensemble.

Mais avant de pénétrer dans les vrais romans de l'enfance, nous constaterons que, même lorsque l'enfant n'est qu'un membre de la société qui, elle, a le principal rôle, les romans réalistes ont tous contribué au succès de sa cause. Avec eux, la littérature devenant une « tranche de vie », ne néglige plus aucun détail. Le plus ténu est aussi précieux que le primordial pour l'histoire de la société. Une Cosette, une Fadette, un Gavroche, ont été retenus comme des éléments utiles à l'œuvre « de science » dans laquelle se lancent les romanciers. Et ils ont été des points de départ. C'est pourquoi nous ne saurions trop insister sur l'arbitraire de notre choix quant à la date de 1876. Et nous nous

associerons, pour le justifier, à M. A. Dupuy qui, constatant à son tour la nécessité d'une limitation — fût-elle arbitraire — dans un sujet qui n'en aurait logiquement point, allègue une confession d'Alphonse Daudet, entraînant, comme conséquence, la suppression d'un livre comme *Le Petit Chose* dans la série des « romans de l'enfance » : « ...Quel que soit le rôle que le romancier assigne à l'enfant dans son œuvre, ce n'est, disions-nous, qu'après 1870 que les écrivains accordent leur intention soutenue à un pareil sujet. A cet égard et en raison de l'influence que cet ouvrage a exercée (il s'agit du *Petit Chose*)... la date de la publication du *Petit Chose*, paru en 1868, pourrait, à la rigueur, être choisie comme point de départ de notre essai. Pourtant, dans ses *Trente ans de Paris*, A. Daudet a très sincèrement signalé lui-même les insuffisances de cette histoire d'un enfant, « entreprise, dit-il, sans réflexion, comme à la volée », mais dont « le plus grave défaut fut encore d'être écrite avant l'heure ». « On n'est pas mûr à vingt cinq ans pour revoir et annoter sa vie »... « Ces lignes où Daudet marque son regret d'avoir « laissé se perdre bien des sensations vives et précieuses » sont de 1888; entre 1868 et 1888 ont paru précisément des romans tellement nouveaux par le sujet traité et l'originalité du développement que l'auteur du *Petit Chose* se rend parfaitement compte d'avoir en quelque sorte escamoté la psychologie de ses années d'enfance... » (34)

**

Entre 1876 et 1900, les romanciers de l'enfance ont donné quelques exemples types de ce nouveau genre littéraire. Bien que presque chaque année apporte un titre nouveau — d'auteurs qui, par ce moyen se sont introduits dans la littérature — nous nous contenterons d'étudier les principales œuvres, les plus représentatives, celles que leur

(34) A. Dupuy, *Un personnage nouveau du roman français, l'enfant*, p. 12.

succès a consacrées. Nous aurons d'ailleurs un choix suffisamment étendu et nous pourrons distinguer à travers ces romans typiques les principales modalités qu'a pu revêtir le roman de l'enfance. Nous poserons tout d'abord les limites de notre investigation qui portera sur les auteurs suivants : Alphonse Daudet, Anatole France, Jules Vallès, Pierre Loti et Jules Renard; et nous nous permettrons de dresser le tableau chronologique de leurs œuvres intéressant cette étude :

Alphonse Daudet : *Jack*, 1876.

Jules Vallès, *L'Enfant*, 1879.

Anatole France : *Le livre de mon Ami*, 1885.

Pierre Loti, *Le roman d'un Enfant*, 1890.

Jules Renard, *Poil de Carotte*, 1894.

Anatole France, *Pierre Nozière*, 1899.

Ces romans qui se succèdent à peu près régulièrement sont de caractères tout à fait différents et si, comme nous le montrerons plus loin, ils apportent sur la connaissance de l'enfant des idées générales identiques, ils ne procèdent ni de la même inspiration ni de la même technique. Aussi, pour montrer la richesse d'éléments littéraires que l'étude de l'enfant donnait à des écrivains, de génies parfois opposés, nous essaierons tout d'abord d'examiner sous quels points de vue ces hommes dissemblables l'ont observé. Il est évident que le jugement d'un philosophe dilettante comme Anatole France ne peut conduire aux mêmes conclusions que celui d'un réaliste pessimiste comme Jules Vallès. Et pourtant Pierre Nozière et Jacques Vingtras sont des enfants « possibles », dont le caractère, les conditions de vie sont vraisemblables. Mais, avant de synthétiser les caractères généraux de l'enfant qu'il est possible d'induire de la lecture des romans précités, nous essaierons, dans la première partie de cette étude, de présenter ces quelques types d'enfants afin de les situer avec précision. En même temps, nous aurons l'occasion de montrer comment les conceptions

purement littéraires des romanciers ont pu imprimer à ce thème de l'enfant des variantes intéressantes. Pour cela, nous suivrons l'ordre le plus simple, l'ordre chronologique.

1. — *Alphonse Daudet : Jack.*

Dans la liste dressée plus haut, *Jack* figure comme le seul véritable « roman » de l'enfance : un livre dont les données essentielles sont fictives et dans lequel la trame de l'action est nouée dans une intention dramatique. Après avoir écrit *Le Petit Chose*, et pour préciser ses connaissances sur le tempérament enfantin, comme nous l'avons vu dans une confession transcrite à la fin de notre introduction, Alphonse Daudet a écrit *Jack*. Mais si, comme il l'affirme, Daudet a voulu rectifier ses souvenirs personnels, il n'en a pas moins consenti à créer de toute pièce un enfant, Jack, qui n'a, avec les héros du *Petit Chose*, que des rapports assez lointains. Dans le personnage de Jack, nous sentons que l'intérêt de l'écrivain porte tout entier sur la faiblesse d'un enfant : faiblesse d'un corps délicat ; faiblesse d'une sensibilité précocement tourmentée que des circonstances tragiques doivent malmener jusqu'à l'adolescence. Daudet a toujours sympathisé avec les faibles. Quel que soit le degré d'ironie qu'il y mêle — mais une ironie qui reste malgré tout bienveillante et convie plutôt à l'attendrissement — on ne peut contester que c'est la grande pitié qu'il avait pour les déshérités, les martyrs d'eux-mêmes, les êtres imparfaits ou corrompus de ridicules, qui l'a fait se pencher vers ces « ratés » dont il est un des romanciers les plus attachants. Ce caractère de romanesque sentimental, que nous trouvons dans toutes ou presque toutes ses œuvres, est aussi la dominante de *Jack*. Sur Jack, il accumule les ridicules ; il le tourmente comme à plaisir, menace plus d'une fois de le faire sombrer dans une vie de plus en plus pénible à supporter, employant, à la manière des romantiques, le moyen plus ou moins violent ou simple de l'antithèse

pour mettre en relief la personnalité infiniment touchante de son héros. Quelle sorte d'enfant est donc Jack ? Nous en avons un portrait au début du roman, portrait rapide, mais qui restera pour nous celui de l'enfant à l'âge critique où les membres s'allongent trop vite, d'un enfant portant, sur toute sa personne, le signe d'une délicatesse raffinée :

...« Figurez-vous un bambin de sep à huit ans, efflanqué, poussé trop vite, habillé à l'anglaise, comme le voulait le K de son nom de Jack, les jambes à l'air, une toque à chardon d'argent et un plaid. Le costume était peut-être de son âge, mais il semblait en désaccord avec sa longue taille et son cou déjà fort. Ses mollets musclés et gelés dépassaient de chaque côté son ajustement grotesque dans un élan maladroit de croissance en révolte. Il en était embarrassé lui-même. Gauche, timide, les yeux baissés, il glissait de temps en temps sur ses jambes nues un regard désespéré, comme s'il eût maudit dans son cœur lord Peambock et toute l'armée des Indes qui lui valaient d'être affublé ainsi.

« Physiquement, il ressemblait à sa mère, avec quelque chose de plus fin, de plus distingué, et toute la transformation d'une physionomie de jolie femme à celle d'un homme intelligent. C'était le même regard, plus profond, le même front, mais élargi, la même bouche resserrée par une expression plus sérieuse... » (35)

D'où vient-il, de quelle famille est-il issu ? Dès les premières pages, Daudet tient à poser les détails de cette origine « douteuse » dont la honte poursuivra l'enfant et sera la cause de ses infortunes futures. C'est un enfant illégitime, dont l'allure distinguée indiquerait plutôt une parenté aristocratique. Sa naissance reste inavouable et ce n'est que très tard que l'enfant lui-même en percevra le mystère. Il est élevé par sa mère, une créature frivole que

(35) A. Daudet, *Jack*, t. I, p. 5.

l'amour pour son enfant (certain cependant) n'élèvera pas jusqu'à l'héroïsme du dévouement. Il est élevé luxueusement, ne connaissant de la vie que les douceurs, fleurs et parfums, dont sa mère s'entoure dans un hôtel particulier. Il est donc marqué par l'empreinte d'une petite enfance particulièrement choyée. Il adore sa mère qui, au milieu des plus cruelles expériences, reste pour lui le symbole de l'affection. Le drame commence d'ailleurs avec la séparation de ces deux êtres. Il débute dans ce « gymnase Moronval », où le sort a jeté Jack sous l'inspiration des domestiques de l'office. Avec la vie au gymnase commence l'existence nouvelle de Jack qui, écrit Daudet... « quand la porte se referma sur les falbalas du factotum... comprit que c'était fini, que tout un morceau de sa vie, son existence d'enfant gâté, entrait déjà dans le passé et qu'il ne revivrait jamais ces jours heureux... » (36) Après quelques faveurs spéciales que le directeur lui réserve croyant à l'éminente dignité de la mère de l'enfant, la prétendue Ida de Barancy, il suffira de quelques mensualités impayées pour que l'enfant supporte les mêmes humiliations que ces « petits pays chauds », pittoresques pensionnaires du gymnase Moronval. Dans cet isolement, le petit Jack n'a de douceur que le souvenir de sa mère que son imagination lui fait apparaître, après les jours tristes de classe, dans le dortoir humide où les petits coloniaux meurent de tuberculose. Il lui arrive un jeudi, de passer toute la journée auprès d'elle, mais c'est pour apprendre qu'elle va partir. « ...Et elle se mit à lui raconter une foule d'histoires saugrenues, Il s'agissait d'affaires d'argent, d'une succession à recueillir, de choses tout à fait mystérieuses. Elle aurait pu parler longtemps encore, inventer mille autres histoires, Jack ne l'écoutait plus. Affaîssé, anéanti, il pleurait silencieusement dans son coin, et le Paris qu'il traversait lui semblait bien changé depuis le matin, dépouillé de ses rayons printanniers, de ses parfums de lilas, lugubre, désastreux, car il le regardait

(36) A. Daudet, *Jack*, t. I, p. 47.

avec les yeux trempés de larmes d'un enfant qui vient de perdre sa mère... » (37) Désormais, Jack ne peut plus vivre au gymnase; bien que la fugue de son ami Madou lui ait montré qu'il était bien difficile d'échapper à la bienveillance de M. Moronval, Jack s'enfuira. Et nous suivrons l'enfant dans sa course, marchant ou courant toute une nuit, chantant pour se donner du cœur, pour tomber enfin épuisé de fatigue, devant « Parva Domus », la maison où sa mère et le « poète » d'Argenton sont allés abriter leurs romanesques amours. Quelle sera la nouvelle vie de Jack ? Une vie d'humiliations, de refoulements, où l'enfant doit subir la sévérité du raté d'Argenton et sentir sa mère s'éloigner de lui. Mais c'est la campagne et Jack, qui s'est fait d'un docteur un ami et un conseiller, vivrait volontiers dans ce complet repos si les « idées » du poète n'en décidaient autrement. « La vie n'est pas un roman », doit-il apprendre. Et c'est pour faire de l'enfant, dont la présence le gêne, un ouvrier modèle que d'Argenton enverra Jack dans une usine d'Indret, le condamnera à travailler de ses mains, à vivre dans un milieu de rustres, dans lequel il perdra peu à peu l'empreinte de son enfance luxueuse.

Telle est la trame du roman. Il y a là une précipitation d'événements que justifie la recherche de l'effet dramatique. Toutefois, nous distinguerons en Jack les caractères qui peuvent faire de lui un type d'enfant livré précocement, par les circonstances, à une vie personnelle confinée. La souffrance, tel semble être le signe sous lequel il est condamné à vivre : il souffre de la cruauté d'un directeur de pension, de la vulgarité de d'Argenton, de la souffrance de sa mère; il souffre de la vie d'atelier pour laquelle ses muscles ne sont pas suffisamment développés; il souffre enfin de l'infériorité du milieu dans lequel il doit subir les humiliations les plus raffinées. C'est pour attirer l'attention sur les multiples souffrances qu'un enfant peut subir sans se

(37) A. Daudet, *Jack*, p. 135.

plaindre que Daudet exagère le tragique des circonstances qui lancent Jack dans des situations de plus en plus difficiles. Jack n'a pas un mot de plainte. (C'est ici un enfant héroïque et, là-dessus, il dépasse notre étude, bien que, on est obligé de le remarquer, l'enfant se plaigne rarement, faut peut-être d'avoir nettement conscience de la cause qui le fait souffrir); mais c'est aussi l'enfant délicat et bon, naturellement plein de pitié pour les miséreux (38), loyal et franc dans un milieu d'hypocrites et en dépit des mensonges dont vit sa mère. C'est pourquoi, sans nous étendre sur les qualités plus particulières à Jack, nous nous contenterons de dire que le roman de Daudet constitue, en quelque sorte, un plaidoyer en faveur de l'innocence de l'enfant, qui, n'étant pas coupable, ne porte pas la trace de la vilenie de son entourage, de l'enfant qui serait l'enfant idéal, sans défaut, souple de caractère et malheureux uniquement par la faute de la société. La fraîcheur de ce caractère enfantin auquel les aventures les plus tragiques n'enlèvent ni la franchise ni la puissance d'affection, suffit à montrer que Daudet voulait réhabiliter un être malheureux qui, n'ayant pas comme l'adulte les moyens de se libérer, peut être une victime sans que personne ne le sache. Un tel enfant peut exister, en dehors de l'imagination du romancier et, s'il y a beaucoup de « littérature » dans Jack, nous y trouvons au moins ce désir qu'a l'auteur de donner à l'enfant le beau rôle envers et contre tout. Notons encore que Jack, s'il en est le héros, n'est pas le seul enfant du roman de Daudet. Deux autres silhouettes, également sympathiques y apparaissent : celle du petit roi nègre Madou et celle de Cécile. Qu'est-ce qui intéresse Daudet dans le petit nègre Madou ? La souffrance — encore la souffrance — de ce petit pays chaud qui, dans le noir d'un grenier-dortoir, rêve aux palais enchantés de ses pères, à sa tante Kérika la chaseresse et que l'appel de sa race conduira à la fuite du gymnase Moronval. Et Cécile ? L'enfant d'une

(38) A. Daudet, *Jack*, épisode de Bélisaire, t. I, ch. IX.

mère « raffinée » qui, malgré l'hérédité peu sûre d'un père aventurier, a gardé ce « sourire bon et railleur, ces yeux tendres mais fiers, plus fiers encore que ceux de Madeleine (sa mère), cette bouche bienveillante et sévère qui saurait si bien dire « non », et toutes les rectitudes de la grand'mère, sa vaillance, sa ferme volonté » (39). Enfants exceptionnels, tels sont les héros de Daudet. Et il convient d'insister sur la qualité de choix de l'écrivain qui, plein de pitié pour l'enfance, a cédé au désir de la montrer sous tous ses avantages, lui disputant les défauts et préférant l'auréoler d'une grâce pure et touchante. Car, tel est Alphonse Daudet; ce romancier, naturaliste pourtant, est encore un romantique. Pour lui, les pauvres, les miséreux, les enfants, tous ceux qui sont victimes de l'opinion publique, dépassent souvent les grands, les heureux, par leurs qualités de cœur ou d'esprit. La probité et la générosité de Bélisaire en est un exemple (40). Aussi, visiblement dominé par le désir d'exalter des vertus simples, Daudet a peut-être négligé de pénétrer plus indiscrètement dans la complexité du caractère enfantin. Il ne vient pas à l'idée de Jack, ouvrier malgré lui, oublié, malheureux sur l'étau, de suspecter la culpabilité d'un d'Argenton. Jack ne pense qu'à sa mère, ne cède pas à la haine que devrait lui inspirer le « poète ».

Nous devons remarquer également que Daudet, de tous les écrivains que nous avons à étudier, est celui qui a le plus délibérément choisi le genre du roman pur, c'est-à-dire le récit dont toutes les idées concourent à illustrer une action fictive. Ce roman est une suite d'épisodes de la vie de Jack suivie pas à pas dans un ordre chronologique strict, où les événements précipités doivent revêtir un caractère tragique. Du lyrisme, le roman de Daudet n'en manque pas. De la lignée des *Misérables*, *Jack* constitue un type du roman sentimental, genre qui a vite fait d'envahir la littérature de la fin du XIX^e siècle. Pourtant, nous ne pou-

(39) A. Daudet, *Jack*, t. II, p. 544.

(40) *Ibid.*, t. I, ch. IX, t. II, ch. IV.

vons dire que, comme nombre de ses émules, Daudet ait écrit un roman mièvre, emprunt de sensiblerie. On côtoie tous les jours tant d'enfants malheureux que les misères de Jack semblent bien vraisemblables et s'il y a « roman », nous ne pouvons reprocher à Daudet d'avoir pris en main la cause de l'enfance.

II. *Jules Vallès : « Jacques Vingtras ; l'enfant ».*

Le roman de Vallès prouverait, si besoin était, que l'enfance malheureuse n'est pas une fiction. Avec ce livre, écrit trois ans plus tard que *Jack*, nous faisons un pas vers le réalisme. La vie douloureuse de Jacques Vingtras, tel est le sujet que Vallès conte, non plus comme un roman, sous la forme impersonnelle, mais comme s'il s'agissait de ses propres souvenirs. Nul doute que l'auteur ait utilisé ses reminiscences personnelles; aux accents si crus qui lui échappent, à la fougue qui caractérise ce récit souvent brutal, on reconnaît la trace de souffrances réelles et non point inventées. Alors que l'enfant de Daudet souffrait obscurément de l'absence de sa mère, de se sentir illégitime et de n'avoir pas connu son père, l'enfant de Vallès sera le martyr de la présence de parents auxquels il ne ressemble point et auxquels il ne peut se soumettre. Il est vrai que nous avons, avec Jacques Vingtras, le portrait d'une nature toute différente de celle de Jack. Vallès a voulu peindre un révolté et un révolté contre l'ordre familial. Ce petit bonhomme, qui fait l'effet d'un fils de paysans tant par la robustesse de sa constitution physique que par l'excessive rusticité de ses manières, est né dans une famille très pauvre de petit « pion » de collège, qui aspire à la bourgeoisie. M. Vingtras, et Madame surtout, l'un et l'autre de souche paysanne, dans tous leurs efforts pour adopter des habitudes de vivre plus raffinées, n'aboutissent qu'à illustrer leurs personnes de pauvres ridicules. Ils se heurtent en cela au bon-sens de l'enfant qui sent bien leur misère, se rend fort bien compte qu'il vaudrait mieux ne pas tenter de suivre « un certain

rang » et ne pas vouloir faire de lui « un monsieur ». Ce livre suit Jacques Vingtras de sa toute petite enfance à son adolescence. Ce sont les mille menus faits journaliers qui en sont la trame. Point d'intrigue. Seuls, les voyages de M. Vingtras y apportent un peu de mouvement. Mais ce qui le domine, c'est la rancune tenace de l'auteur qui n'a pas oublié tous les chagrins, les humiliations, les violences qui, jour après jour, à propos de tout et de rien, ont été infligées à son héros. Nous nous contenterons ici de citer quelques faits qui permettront d'indiquer la ligne générale du récit. L'histoire se passe en province, dans une toute petite ville, où tout le monde se connaît et se surveille. M. Vingtras est surveillant au collège. Il y jouit de peu d'estime, car il lui est difficile de dissimuler sa misère, malgré tous les soins que mette Mme Vingtras à l'économie du ménage. Le surveillant est alors nommé professeur de septième à Saint-Etienne. Pendant cette première étape, Jacques, son fils, doit subir les mauvaises humeurs du père et de la mère que la misère et l'orgueil aigrissent. Il n'y a guère de tendresse à la maison. C'est le lamentable récit de brimades, de corrections qui illustrent la phrase célèbre du premier chapitre : « Ma mère — écrit Vallès — dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures » (41). Le pauvre enfant, qu'une charitable voisine essaie de consoler, ne trouve guère au collège l'oubli des persécutions familiales. Là encore, il retrouve son père et souffre secrètement de ses ridicules. Il est mauvais élève et, comme chez lui, le cachot ou les giffles ont raison de son indiscipline. Les seules heures de joie lui sont apportées par ses visites à des parents paysans chez qui il trouve la simplicité et le laisser-aller dans lesquels il se complait à vivre. M. Vingtras sera nommé professeur à Nantes où il emmènera sa famille. Jacques grandit ; on ne le bat plus. Mais la vie familiale n'est pas plus affectueuse ;

(41) Vallès, *L'Enfant*, p. 1.

elle respire l'ennui. Enfin, une aventure l'oblige à quitter le collège; ses parents l'envoient à Paris, chez M. Legnagna dont l'institution ressemble étrangement à la pension Moronval d'Alphonse Daudet. Vingtras continue à supporter de loin l'indifférence et même la méchanceté de ses parents mais il est déjà adolescent et nous devons l'abandonner.

C'est précisément par la forme — très peu romancée — de recueil de souvenirs que *L'Enfant* de Vallès constitue une nouveauté qui, nous allons le voir par la suite, trouvera un écho chez les futurs écrivains de l'enfance. En réalité, et par rapport à ces autres œuvres, l'histoire de Jacques Vingtras apparaît surtout comme une sorte de pamphlet antifamilial. Sa dédicace est nette sur ce point. En marge de son œuvre, Vallès a inscrit : « A tous ceux qui creveront d'ennui au collège ou qu'on fit pleurer dans la famille qui, pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs familles ou rossés par leurs parents, je dédie ce livre. « Une maison sans joie, sans fleurs (« Je ne me rappelle pas avoir vu une fleur à la maison. Maman dit que ça gêne, et qu'au bout de deux jours, ça sent mauvais !) une maison « où l'on ne rit jamais », un enfant battu par le père quand la mère ne s'est pas déjà acquittée de cette mission, un enfant dont les résignations renfrognées comme devant un ordre fatal, ou au contraire les cyniques révoltes, soulèvent le cœur de pitié, telle est la maison de Jacques Vingtras. Sur ce cas éminemment particulier, on sent toutefois que c'est le révolutionnaire Jules Vallès qui s'exalte, accentue la crudité des situations, corse par un détail d'une ironie impitoyable la triste vulgarité du milieu qu'il vient accuser : la famille à tendances bourgeoises. C'est une œuvre de parti-pris, sans aucune dissimulation d'ailleurs et qui doit donner la note de la trilogie *Jacques Vingtras* (puisqu'aussi bien *Le Bachelier* et *L'Insurgé* n'atténuent pas cette impression, bien au contraire), intentionnellement écrite dans un esprit de révolte sociale. Mais si Vallès ne cache pas son jeu et accuse, il n'en est pas moins vrai qu'il apporte, grâce à la viru-

lence des observations qu'il note, un appoint précieux à la connaissance de l'enfant, tourmenté par la famille et la société, de l'enfant mal né qu'on ne veut pas comprendre et surtout qu'on n'aime pas. Dans une sorte d'examen de conscience, Vingtras s'en rend compte et sur les tristes conclusions qu'il est amené à faire, il souhaitera l'évasion : « Je suis un mauvais sujet, après tout ! »

« On mérite d'avoir la tête cognée et les côtes cassées, quand au lieu d'apprendre les verbes grecs, on regarde passer les nuages ou voler les mouches.

« On est un fainéant et un drôle, quand on veut être cordonnier, vivre dans la poix et la colle, tirer le fil, manier le tranchet, au lieu de rêver une « toge » de professeur, avec une toque et de l'hermine.

« On est un insolent vis-à-vis de son père, quand on pense qu'avec la toge on est pauvre, qu'avec le tablier de cuir on est libre !

« C'est moi qui ai tort, il a raison de me battre.

« ...Mes parents m'ont donné de l'éducation et je n'en veux plus !

« ...Je suis gai de nature ; j'aime à rire et j'ai la rate qui va en éclater quelquefois ! Quand je peux échapper aux pensums, éviter le séquestre, être loin du pion ou du professeur, je saute comme un gros chien, j'ai des gaietés de nègre ».

« ...Je me ferai matelot.

« Tout le monde s'en trouvera bien.

« Je les fais périr de chagrin ? Ils me l'ont assez dit, n'est-ce pas ?

« Ils vont revivre, ressusciter.

« Je leur laisse ma part de haricots, ma tranche de pain ; mais ils devront finir le gigot ! » (42)

(42) J. Vallès, *L'Enfant*, pp. 169-170.

III. *Anatole France : Le livre de mon ami, Pierre Nozière*

On ne peut guère rapprocher des ouvrages plus différents que le sont l'enfant de Vallès et les livres d'Anatole France, sur Pierre Nozière. Evidemment, le sujet est le même : l'histoire d'un enfant, et, dans l'un comme dans les autres de ces romans, cette histoire revêt la forme de souvenirs. En réalité, *Le livre de mon ami* et *Pierre Nozière* confèrent une nuance plus précise à ce genre ; c'est une sorte d'autobiographie romancée. Il se peut que Jacques Vingtras soit le portrait de Vallès enfant ; mais l'auteur reste cependant plus impersonnel malgré le « je » indiquant qu'il se raconte. Anatole France emploie également le « je », camoufle sa personnalité sous un nom d'emprunt, et rectifie certaines données connues sur sa propre vie. Nous n'en avons pas moins l'impression très nette d'une autobiographie. Peut-être parce que l'auteur égrène ses souvenirs sans essayer de les rattacher logiquement en une chaîne suivie, les attrapant au hasard quand ils se présentent à sa mémoire. Tout porte à croire à l'authenticité du récit.

En dehors de cette question de détail, c'est surtout par l'esprit dans lequel les deux interprètes de l'enfant ont ressuscité leur jeunesse que les deux œuvres se différencient et même s'opposent. En face d'une enfance triste et malheureuse comme celle de Jacques Vingtras, Anatole France présente l'enfance heureuse. La vie de Pierre Nozière au sein d'une famille bourgeoise aisée ne connaît pas les bouleversements tragiques de la misère. Elle est calme et uniforme. Et même lorsque les parents ont des difficultés, Pierre Nozière les ignore. Il est l'enfant choyé, tendrement entouré, dont le bonheur et l'éducation unissent son père et sa mère dans une parfaite harmonie de jugement. De quoi donc est faite cette vie d'enfant ? De toutes les petites joies, des quelques rares chagrins qu'il trouve dans le seul fait de la vivre, de comprendre, de sentir, de rêver, vie toute intérieure que la capacité d'illusion de Pierre Nozière — et c'est là le sujet cher à A. France — fait vibrante et mouvementée. Or, c'est

à la découverte de la vie, de ses réalités par Pierre Nozière qu'Anatole France nous invite à assister. Qu'il s'agisse d'un rêve, d'une bonne action, maladroitement accomplie, d'une promenade au mystérieux Jardin des Plantes, des distractions en classe ou de l'histoire de Teutobochus, nous aurons sur tous ces points les impressions de Pierre Nozière. Mais, A. France est philosophe; et, s'il tente de revenir par la pensée à la mentalité enfantine, il est souvent emporté par le sujet qu'il traite dans des digressions d'ordre général. Les réflexions de l'humaniste et de l'esthète qu'il est émaillent son récit. Nous retrouverons dans *Le livre de mon ami* et dans *Pierre Nozière*, des idées sur l'éducation, sur l'instruction de l'enfant, sur l'amour maternel, idées empruntées d'un didactisme souvent humoristique, cachant l'ironie sous un trop grand sérieux, et qui sont celles d'un adulte et non point d'un enfant. D'ailleurs, *Le livre de mon ami* comporte, outre les impressions de Pierre Nozière sur lui-même, celles qu'Anatole France lui prête sur sa fille Suzanne, c'est-à-dire l'interprétation par le père de la vie intime d'un tout jeune bébé à travers ses gestes, ses mimiques. Ainsi, Anatole France a tenté, dans ce livre, deux expériences : faire parler de l'enfant par l'homme qui se souvient; et, d'autre part, par un père qui regarde et étudie sa fille. Ceci ne manque pas d'intérêt, et nous verrons plus loin quels enseignements utiles peuvent apporter ces deux sortes d'observation.

Toutefois, nous serons obligés de nous tenir en garde de les utiliser telles quelles. La bonne foi de l'auteur a prouvé qu'il n'avait pas hésité à modifier ses souvenirs quand le souci esthétique l'exigeait. Dans notre introduction, nous avons cité une phrase d'Anatole France dans laquelle il avoue avoir mêlé la fiction à la réalité dans un but purement littéraire. Ceci nous montre les difficultés multiples que nous allons rencontrer dans l'étude de la contribution du roman à la connaissance de l'enfant... Les besoins de la littérature impliquent une certaine qualité de choix, l'éli-

mination de certains détails qui risqueraient de détruire ou de diminuer l'intérêt littéraire, mais dont l'absence réduit singulièrement la portée pratique des romans que nous étudions. Or, avec Anatole France, ce danger est pire encore car l'auteur n'a pas scrupule à enjoliver son récit pour faire « œuvre d'art ». Autrement dit, il sera extrêmement difficile et délicat d'en conclure à des renseignements exacts, et, à défaut de critérium, nous devons nous fier à des apparences de vérité.

IV. *Pierre Loti : Le roman d'un enfant*

Jusque là, nous avons eu sur l'enfant les témoignages d'un romancier, d'un polémiste, d'un philosophe-esthète; avec Pierre Loti, nous aurons celui d'un écrivain-poète. Le plaisir de revivre par la pensée quelques années émouvantes de sa vie a conduit Pierre Loti à livrer ses mémoires au public. Il adopte franchement pour cela le ton de la confiance. Voici comment il définit son intention et sa méthode :

« ...Au début de l'existence, mon histoire serait simplement celle d'un enfant très choyé, très tenu, très obéissant et toujours convenable dans ses petites manières, auquel rien n'arrivait, dans son étroite sphère ouatée, qui ne fût prévu, et, qu'aucun coup n'atteignait qui ne fût amorti avec une sollicitude tendre.

« Aussi voudrais-je ne pas écrire cette histoire qui serait fastidieuse; mais seulement noter, sans suite ni transitions, des instants qui m'ont frappé d'une étrange manière, — qui m'ont frappé tellement que je m'en souviens encore avec une netteté complète, aujourd'hui que j'ai oublié déjà tant de choses poignantes, et tant de lieux, tant d'aventures, tant de visages » (43)

(43) Pierre Loti, *Le roman d'un enfant*, pp. 7-8.

Et Pierre Loti se raconte. Il dit tous les troubles qu'une imagination exaltée peut apporter dans l'existence la plus « ouatée » d'un enfant. C'est le livre de sa mélancolie, de ses désirs de soleil, de tropiques, de voyages lointains entrevus dans les couleurs des papillons des îles. Pierre Loti s'attache à multiplier les preuves qui font de son « enfant » une personnalité déjà bien affirmée de voyageur. Il montre une famille très posée de protestants austères dans laquelle il vit un rêve intense de lointains et d'exils en dépit du morne et de la régularité des habitudes auxquelles il doit se plier. Que ce soit dans le jardin exotique de Saint-Pierre d'Oleron, dans les plaines de la Limoise, devant une vieille Bible illustrée, où sur l'Iliade, Pierre Loti s'évade :

« ...Oh ! — s'écrit-il — ce qu'il avait de troublant et de magique, dans mon enfance, ce simple mot : « les colonies », qui en ce temps-là, désignait pour moi l'ensemble des lointains pays chauds, avec leurs palmiers, leurs grandes fleurs, leurs nègres, leurs bêtes, leurs aventures. De la confusion que je faisais de ces choses, se dégageait un sentiment d'ensemble absolument juste, une intuition de leur morne splendeur et de leur amollissante mélancolie... » (44)

Et ce mot, les colonies, constitue le leit-motiv du *Roman d'un enfant*. La documentation minutieuse, qu'apportent les souvenirs de Pierre Loti sur l'extrême mobilité de l'imagination enfantine n'est pas confinée d'ailleurs dans cette sorte de préfiguration de l'homme dans l'enfant. En dehors des précisions qu'elle donne sur la connaissance du caractère de l'écrivain, elle est d'un riche secours pour l'étude de ce besoin d'évasion qui est un des caractères fondamentaux de l'âme enfantine. Que cette soif de changement, d'illusions, s'applique chez Loti à tout ce qui se rapporte aux colonies, c'est possible ; on peut rencontrer ce cas fréquemment chez les enfants de tempérament rêveur, et, disons, à prédispositions romanesques ; mais il est plus important de noter

(44) P. Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 63.

que Pierre Loti appuie cette description d'états d'âme sur une base psychologique plus susceptible de généralisation. Nous faisons ici allusion à cette étude de la sensibilité très fine, très vibrante qu'il n'est pas rare de trouver chez de jeunes enfants nerveux, livrés, par la tranquillité du milieu où ils vivent, à l'observation d'eux-mêmes; ils donnent toute leur attention à des détails qui, minimes d'apparence, revêtent pour eux les proportions de faits capitaux. Sur les exemples que cite Pierre Loti, il est loisible de faire de nombreuses confrontations; ainsi, *Le roman d'un enfant* peut dépasser le cadre du particulier.

Ce livre est écrit d'une manière infiniment poétique. Aussi, de même que nous avons apporté plus haut quelques restrictions aux suggestions d'Anatole France, philosophe, il conviendra de se méfier du lyrisme de Pierre Loti. Cependant, on ne peut nier que le style poétique (et, par là, nous entendons intensément lyrique) se prête beaucoup mieux à l'interprétation de la pensée ou de la sensibilité d'un enfant que le style philosophique. A la difficulté qui naît de la recherche de souvenirs précis fait place souvent une « impression » vague, mal définie parfois, plus susceptible de reconstituer le moment que le détail volontairement ajouté ou déformé. Nous croyons vrai de dire que l'enfant de Loti semble plus enfant que Pierre Nozière; nous ne contesterons pas leurs différences de caractère; mais ce que Pierre Loti laisse deviner nous semble plus nous rapprocher de l'exactitude que ce qu'Anatole France suppose vrai.

V. Jules Renard : *Poil de Carotte*.

Poil de Carotte est, de tous les héros que nous voulons étudier, celui qui constitue le « type » le plus défini et peut-être le plus connu. Ce fut le personnage le plus cher à Jules Renard. Non seulement il lui a consacré un roman, mais il a continué à le suivre, à l'imaginer. Dans son *Journal*, de nombreuses réflexions lui sont dûes. Le roman ne don-

nait d'ailleurs pas entière satisfaction à son auteur; il écrit, par exemple : « Poil de Carotte est un mauvais livre, incomplet, mal composé, parce qu'il ne m'est venu que par bouffées. Poil de Carotte, on pourrait indéfiniment le réduire ou le prolonger. Poil de Carotte, c'est une tournure d'esprit... » (45). Ce jugement est caractéristique et c'est bien l'impression qui ressort de la lecture du roman. Comme le remarque Jules Renard, le livre n'est pas composé. Il s'agit en effet d'une simple suite d'anecdotes pittoresques et représentatives de la vie de Poil de Carotte. Sans réduire le sujet, comme le fait l'auteur, à une « tournure d'esprit », nous pouvons dire que le héros du roman n'est présenté que sous un jour particulier : dans ses rapports avec sa famille. Jules Vallès avait déjà traité ce sujet, comme nous l'avons vu; mais il ne s'était pas interdit de conduire Jacques Vingtras hors de ce cercle étroit. Jules Renard y confine Poil de Carotte. Et remarquons aussi que la famille Lepic n'a d'existence qu'en fonction de Poil de Carotte. En ce sens le roman de Jules Renard peut être considéré comme le terme du roman de l'enfance puisque le héros est toujours présent, puisque le monde qui lui est extérieur n'est représenté que dans ses rapports avec lui, que l'enfant dirige l'œuvre, page après page : il est lui-même le roman.

Jules Renard est également, des écrivains qui nous intéressent, celui qui apparaît comme le plus impersonnel. Il commente très peu les faits qu'il enregistre. L'impression humoristique qui se dégage de l'ensemble de l'ouvrage tient plutôt au choix des circonstances imprévues qu'au style lui-même et qu'aux réflexions de l'auteur. L'attitude de Monsieur et Madame Lepic, toujours contraire à la logique des événements, est à la source de ce comique, pénible d'ailleurs, souvent proche du cynisme. Poil de Carotte, désagréable d'aspect, rébarbatif dans toute sa personne, laid et sale, a été choisi comme tête de turc par son père, sa mère, son frère, et sa sœur. Il doit être le domestique de tout le monde;

(45) Jules Renard, *Journal*, pp. 235-236.

Les travaux les plus répugnants lui sont réservés; il les accomplit sans trop de révolte; encore doit-il subir les critiques les plus partiales, les moins justifiées, comme si un pacte malicieux de mépris unissait ses parents contre lui. Il est le type de l'enfant serf, injustement convaincu d'ignorance et de maladresse, bon à toutes les humiliations. L'enfant accepte ce rôle, essayant de se convaincre qu'il peut subir les brimades de la coalition familiale sans entacher sa fierté, car il est intelligent, spirituel et digne. Mais il ne peut aimer ses parents : « Si je reste trois mois loin de mes parents, j'ai une grosse envie de les voir. Je me promets de bondir à leur cou comme un jeune chien. Nous nous mangerons de caresses. Mais les voici, et ils me glacent » (46). Avec une tristesse mélancolique il pense que « tout le monde ne peut pas être orphelin » (47). Cette réflexion est en quelque sorte le véritable thème du roman. Les liens de famille sont parfois de singulières attaches, lourdes à supporter; une victime comme Poil de Carotte se résigne comme elle peut; sa véritable vie est en marge de celle de la famille dont, en réalité, il ne peut se considérer membre, au point qu'il a du mal à appeler son père et sa mère autrement que Monsieur et Madame Lepic. Or, c'est dans les détails les plus menus, en apparence les moins significatifs, que Jules Renard a saisi la trame de ce drame constant qui dresse Poil de Carotte contre ses parents, de l'autre côté de la barricade; un petit service qu'il rend avec un empressement maladroit (48), un sourire qui pointe un peu trop tard, une manifestation de joie exagérée (49); tout retourne ses parents contre lui; il y aura toujours, dans les plus petites choses, un détail qui fera leur proie; alors ce sera une gifflé ou une de ces phrases sèches et ironiques propres à glacer la meilleure bonne volonté. Dans cette atmo-

(46) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 31.

(47) *ibid.* p. 54.

(48) *Ibid.*, p. 22 (La marmite).

(49) *ibid.* p. 17 (La trompette).

sphère, Poil de Carotte sera obligé d'utiliser pour son compte les petites hypocrisies flatteuses qu'il réprouve. Mais, il faut bien qu'il vive lui aussi... En somme, l'œuvre de Jules Renard suggère, illustre par de courts exemples, saisis sur le vif, cette sorte d'apprentissage que fait Poil de Carotte de la vie de famille. Cette série d'historiettes, vivantes, ouvre un champ d'investigations très étendu. Après Jules Vallès et d'une manière plus stylisée, Jules Renard s'intéresse avant tout aux manifestations les plus communes de la vie journalière à travers lesquelles se dessine le véritable caractère de l'enfant. Son roman, essentiellement psychologique, marque comme l'aboutissement du procédé scientifique en littérature. En partant de faits très simples, presque résumables en quelques gestes, il évoque une attitude psychologique. Et c'est pourquoi en parlant de son roman, il a employé l'expression de « tournure d'esprit ». Il semble, cette définition donnée, qu'on puisse imaginer Poil de Carotte en toute autre circonstance et déduire, presque automatiquement son comportement. Nous ne voudrions pas exagérer l'importance de cette constatation mais nous tenons à signaler qu'elle a du vrai, car il nous est facile d'imaginer un réflexe de Poil de Carotte ou de Madame Lepic. Ces personnages avaient dans l'esprit de Jules Renard une telle réalité que longtemps après la publication du roman, ils le poursuivaient encore, faisant comme partie de lui. Il est en effet curieux de noter, au long de son *Journal*, telle ou telle réflexion ayant trait à ces créations, échappant à l'auteur momentanément revenu à son livre préféré, qu'il n'a jamais renié. Ne clôt-il pas ce journal par une anecdote qu'il termine en écrivant : « ...Quand j'étais Poil de Carotte... » (50) ? Déjà, en 1891, il écrivait : « Il m'est venu à l'idée de faire de l'*Escornifleur* une des attitudes de Poil de Carotte; quelque chose comme ses expériences sentimentales. Ce serait mon Tartarin à moi. On aurait Poil de Carotte de trois à douze ans, Poil de Carotte à vingt ans, et plus

(50) Jules Renard, *Journal*, p. 861.

tard, Poil de Carotte de douze à vingt ans... » (51). Enfin, en 1894, il avait écrit : « Je peux dire qu'avec Poil de Carotte, j'aurai doublé ma vie » (52). Cette dépersonnalisation que constate Jules Renard lui-même est peut être la raison de l'aisance remarquable avec laquelle il met en scène son héros dans les incidents les plus communs, qu'il faut avoir vécus pour être capable de les dépeindre. Or, c'est avec ces quelques riens que Jules Renard a su créer une « tournure d'esprit ». Naturaliste, humoriste, il a vu à sa manière, différemment des autres romanciers, et apporté son tribut à l'histoire de la famille.

Ces quelques romans exposés, avant d'en venir aux idées générales qui y sont exprimées sur la vie de l'enfant (personnelle ou sociale), nous essaierons de synthétiser brièvement les principaux éléments littéraires que le sujet a apportés aux écrivains que nous étudions. La variété que nous avons constatée dans l'exposition de ce qui n'est en somme que quelques vies d'enfants, ne tient pas tellement aux différents génies des romanciers qu'à la richesse infinie du sujet, infinie car la littérature moderne a prouvé qu'on pouvait encore en extraire des effets nouveaux (53). D'après les auteurs précités, nous voyons que l'enfant a pu être l'objet de digressions poétiques. Nous dirons donc qu'il a apporté à la littérature plusieurs centres d'intérêts.

Tout d'abord, par tout ce qu'il y a de mystérieux en lui, d'inexprimé qu'il faut deviner et plus souvent sentir, il a plu aux poètes. Et c'est pourquoi des imaginatifs et des lyriques comme Pierre Loti ont aimé à le traduire. Il est incontestable que la littérature subjective du XIX^e siècle

(51) J. Renard, *Journal*, p. 66.

(52) *ibid.*, p. 142.

(53) Puisque des écrivains comme P. et V. Marguerite, A. Lichtenberger, Colette, Mistral, Frapié, et, plus près de nous : J. Giraudoux, A. Machard, F. Mauriac, H. Bordeaux, A. Gide, Lucien Daudet, P. Cazin, G. Duhamel, J. Cocteau et bien d'autres se sont tous distingués dans ce genre de roman.

avait beau jeu à puiser en lui des trésors de poésie. Les romantiques — et Loti est un « romantique attardé » — aimant parler d'eux-mêmes, se plaisant aux fantaisies de l'imagination, retrouvaient dans le souvenir de leurs premières années, des impressions colorées et fantasques. Avec cette passion pour le faible, pour le féminin, que Loti gardait du romantisme, il avait en l'enfant qu'il avait été, un sujet propre à de délicates rêveries. C'est par la sensibilité que ce petit être l'attirait. Ce mélange de docilité et de révolte, et surtout l'envolée de cette imagination d'un cerveau jeune et plein de hardiesse, dans un milieu austère exclusivement féminin, composaient un ensemble gracieux, mélancolique, exprimable en demi-teintes, riche de suggestions et d'émotions. C'est avec des yeux de poète que Loti l'a vu. Il n'est point le seul. Si Alphonse Daudet s'est passionnément épris de pitié pour l'enfance malheureuse, c'est que lui aussi, l'a vu en poète. L'enfant pour lui, c'est comme la femme à qui il le compare : il est poétique parce qu'il a besoin d'être aimé et entouré. L'enfant ne peut vivre seul, ne pouvant se suffire à lui-même. Il en a d'ailleurs conscience, comme le prouverait sa peur des ténèbres (dans lesquelles il subit l'impression physique de la solitude), ou bien sa terreur des départs. A ce sujet, Pierre Loti écrit : « On m'a souvent conté plus tard qu'étant tout petit, je ne laissais jamais sortir de la maison aucune personne de la famille, même pour la moindre course ou visite, sans m'être assuré que son intention était bien de revenir. « Tu reviendras, dis ? » était une question que j'avais coutume de poser anxieusement après avoir suivi jusqu'à la porte ceux qui s'en allaient ». (54) L'enfant exilé souffre ; l'orphelin est une grande victime. Car l'enfant, lui, est capable d'aimer violemment, noblement, sans calcul. Il est pur et Daudet défend cette pureté. L'enfant aime le beau et le bien ; et ce que le poète admire en lui, c'est la qualité de cet amour tout instinctif. Anatole France aussi aime à parler de cette

(54) Pierre Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 13-14.

poésie qui, pour lui, est l'enfant lui-même. Il écrit par exemple : « Les petits enfants vivent dans un perpétuel miracle ; tout leur est prodige ; voilà pourquoi il y a une poésie dans leur regard. Près de nous, ils habitent d'autres régions que nous. L'inconnu, le divin inconnu les enveloppe » (55). Et, plus loin, parlant de Suzanne, qui, à trois mois, est saisie d'admiration devant le coq rouge peint sur une assiette, il ajoute : « ...elle prend une illusion pour une réalité. Et les artistes sont bien un peu responsables de sa méprise. Voilà bien longtemps qu'ils cherchent à imiter, par des lignes et des couleurs, la forme des choses. Depuis combien de milliers d'années est mort ce brave homme des cavernes qui grava d'après nature un mammoth sur une lame d'ivoire ! La belle merveille qu'après tant et de si long efforts dans les arts d'imitation, ils soient parvenus à séduire une petite créature de trois mois et vingt jours ! Les apparences. Qui ne séduisent-elles pas ?... » (56) C'est précisément par son besoin de rêve, par le sérieux avec lequel il s'abreuve d'illusions que l'enfant se rapproche de l'artiste. Un poète mieux que quiconque, peut le comprendre ou plutôt le faire pressentir. Victor-Hugo a chanté les évasions de Jeanne, jusque dans son sommeil :

Elle dort ; ses beaux yeux se rouvriront demain ;
Et mon doigt qu'elle tient dans l'ombre emplit sa main...
Ne la réveillez pas. Cela dort, une rose,
Jeanne au fond du sommeil médite et se compose
Je ne sais quoi de plus céleste que le ciel.
De lis en lis, de rêve en rêve, on fait son miel,
Et l'âme de l'enfant travaille, humble et vermeille,
Dans les songes, ainsi que dans les fleurs l'abeille (57).

La poésie de l'enfant, ce « je ne sais quoi » auquel il rêve, cette « énigme » dont parle Pierre Loti, a tenté les poètes. Il est bien juste qu'elle ait séduit le poète que, à quelque degré que ce soit, tout écrivain romancier porte en lui.

(55) Anatole France, *Le livre de mon Ami*, p. 200.

(56) *Ibid.*, pp. 201-202.

(57) Victor Hugo, *Jeanne endormie*.

Mystérieux pour le poète qui essaye de le décrire, l'enfant ne l'est pas moins pour le psychologue. Il se peut que ce soit par les poètes qu'il ait été le plus tôt révélé. En tous cas ceux-ci l'ont toujours pris au sérieux. Il n'en était pas de même des autres littérateurs qui, comme nous l'avons vu dans notre introduction, n'avaient pour lui aucune curiosité jusqu'en cette fin du XIX^e siècle. Pour que change cette attitude, nous avons vu également qu'il avait fallu arriver à concevoir l'enfant curieux en lui-même, pris en dehors de la famille ou de la société, à lui accorder une vie personnelle. C'est ce que prouvent les romans que nous étudions. On ne connaît pas assez l'enfant, disent-ils tous. Pourquoi le considérer toujours comme une chose, un animal presque, et non comme un homme en germe ? Sans doute il ne ressemble pas à l'adulte ; il en est même très différent. Mais pourquoi ne pas essayer de reconnaître ces différences, de l'analyser avec scrupule, de l'interpréter ? Après tout, quand nous observons l'homme, nous interprétons surtout ; la plupart du temps, nous ne sommes pas sûrs ; nous faisons surtout des hypothèses ; pourquoi ne pas tenter cette même étude sur l'enfant ? Il ne parle pas, il s'exprime surtout par gestes. Il sera un piètre auxiliaire du psychologue. Mais d'abord nous pouvons comparer ses gestes qui doivent avoir autant de sens que nos paroles et montrent autant de variété. Et puis nous essaierons une introspection sur notre passé dont il nous reste bien quelques souvenirs. Et nos romanciers ont essayé la méthode. Les cinq auteurs qui nous intéressent se sont pris au jeu. Certes leurs préoccupations ne sont pas les mêmes. Ce n'étaient pas des savants et ils n'ont pas résolu cette question scientifiquement. Mais ils ont observé. Et c'est une première étape vers la connaissance. On peut leur reprocher de ne l'avoir pas toujours fait sans idées préconçues, ce qui n'est guère scientifique. Mais dans l'abondance de leurs observations, s'il y a à laisser, il y a à prendre. Déjà en matière de psychologie infantile, on est obligé de dire que, à défaut de

procédés d'investigation mis exactement au point, la part est encore grande de l'interprétation. Et avant ce stade qui est une conclusion, il faut des exemples observés; ceux-là, les romanciers peuvent les donner. Evidemment, une supposition s'impose : ces romanciers sont-ils sincères ? Nous avons déjà dit qu'en matière de souvenir (au sujet d'Anatole France en particulier), le sujet prête à caution. Toutefois, il n'y a pas dans ces romans que des enjolivements. Tant de cas nous paraissent possibles que nous pouvons les admettre pour vrais. Mais nous n'avons pas à discuter de la vérité scientifique des expériences qui nous sont proposées. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'enfant a été pour les littérateurs un champ d'observation incomparable. Ce qu'ils nous disent de sa sensibilité, de son imagination, de son intelligence en éveil, prouve qu'ils ont eu au moins le désir de le comprendre. Ils n'avaient d'ailleurs, ni les uns ni les autres, prétentions de savants. Ils confessaient qu'ils ont essayé d'entrer dans un monde inconnu et qu'ils l'ont fait avec crainte; « ...C'est avec une sorte de crainte que je touche à l'énigme de mes impressions du commencement de la vie — écrit Loti — incertain si réellement je les éprouvais moi-même ou si plutôt elles n'étaient pas des ressouvenirs mystérieusement transmis... J'ai comme une hésitation religieuse à sonder cet abîme » (58). Et quand il s'agit, non plus de souvenirs, mais d'une création fictive, Alphonse Daudet écrit à son tour : « L'âme des enfants est un abîme. On ne sait jamais jusqu'à quel point ils ont la notion des choses, qu'ils nous disent. Dans cette germination mystérieuse qui se fait continuellement en eux des sentiments et des idées, il y a des éclosions subites dont rien ne nous avertit, des fragments de compréhension qui arrivent à former un ensemble, rattachés entre eux par des liens que l'enfant saisit tout à coup » (59). De telles réflexions émaillent les romans en question. Toutefois, lorsque, com-

(58) Pierre Loti, *Le roman d'un Enfant*, p. 1.

(59) A. Daudet, *Jack*, p. 120.

me Jules Vallès ou Jules Renard, l'auteur n'exprime pas explicitement les sortes de ménagements qu'il s'est dû de prendre à l'égard d'un sujet aussi complexe que l'âme d'un enfant, on les sent implicites ou artificiellement dissimulés par la technique du style. C'est ainsi que cette difficulté d'interprétation se dégage elle-même du paradoxal comportement de leurs héros. L'étrangeté des réactions enfantines, pour l'adulte, prouvant des différences psychologiques foncières, est en effet une des formes les plus fréquentes offertes par les romanciers. De même qu'en montrant Suzanne bébé s'acharnant à vouloir saisir dans ses mains le coq peint, Anatole France évoque la force d'illusion de l'enfant (60), son incapacité à distinguer réalités et fictions, de même, c'est en dépeignant le petit Jacques Vingtras devant le cadavre de son chien que Jules Vallès montre l'étendue et la violence des affections enfantines (61). Et c'est surtout parce qu'ils extériorisent leurs sentiments d'une manière simple et même rudimentaire (les pleurs, les sauts de joie), parce que tout leur être physique participe à leurs émotions que les enfants sont pour le romancier des créatures animées propres aux récits vivants et pittoresques. Il y a bien les enfants qui se taisent, les timides, les renfermés; mais leurs silences sont souvent si expressifs qu'ils se prêtent encore aux développements littéraires. Leurs jeux aussi : les marionnettes de Pierre Nozière, les chenilles de Pierre Loti, jeux dans lesquels ils traduisent d'une manière inattendue et toujours originale la fantaisie intarissable de leur imagination, ne laissent de tenter l'écrivain. Quand Pierre Loti dessine un « canard malheureux » (62), quand Pierre Nozière peint un soldat au shako, quelle idée se font-ils du monde ? C'est la question que se pose l'écrivain. Quand, comme Anatole France, il a le goût des grandes générali-

(60) Voir exemple cité plus haut.

(61) « Mais puisqu'on pouvait l'enterrer ! » dit J. Vingtras, J. Vallès, *L'Enfant*, p. 215.

(62) P. Loti, *Le roman d'un Enfant*, p. 43.

sations, sa préoccupation psychologique cède alors le pas à des digressions d'ordre philosophique. Pour l'homme de pensée, qui n'est pas seulement peintre, l'enfant représente avant tout l'homme en puissance. Tout l'avenir qu'il porte en lui, avenir si plein de doutes, de dangers et même de promesses, obsède l'écrivain intrigué. Dans des œuvres comme *Le livre de mon Ami*, dans Pierre Nozière et même dans *Le roman d'un Enfant*, de Loti, les réflexions d'ordre général ne se comptent pas. L'enfant, pour celui qui s'intéresse à la vie, est un être à la fois pathétique et sacré. Son bonheur dans l'insouciance du premier âge fait redouter pour lui tout ce qu'apporte la connaissance et l'intelligence. Son malheur semble encore plus pénible car on ne peut guère imaginer pour lui d'évasion dans la vie adulte. Alors le philosophe qui regrette les joies de l'innocence, essaie d'en recréer l'illusion : « ...Demain ! écrit Anatole France, il fut un temps où ce mot contenait pour moi la plus belle des magies. En le prononçant, je voyais des figures inconnues et charmantes me faire signe du doigt et murmurer « Viens ! » J'aimais tant la vie, alors ! J'avais en elle la belle confiance d'un amoureux, et je ne pensais pas qu'elle pût me devenir sévère, elle qui pourtant est sans pitié.

« Je ne l'accuse pas. Elle ne m'a pas fait les blessures qu'elle a faites à tant d'autres. Elle m'a même quelquefois caressé par hasard, la grande indifférente ! En retour de ce qu'elle m'a pris ou refusé, elle m'a donné des trésors auprès desquels tout ce que je désirais n'était que cendre et fumée. Malgré tout, j'ai perdu l'espérance, et maintenant je ne puis entendre dire : « à demain ! » sans éprouver un sentiment d'inquiétude et de tristesse.

« Non ! je n'ai plus confiance et mon ancienne amie la vie. Mais je l'aime encore. Tant que je verrai son divin rayon briller sur trois fronts aimés, je dirai qu'elle est belle et je la bénirai.

« Il y a des heures où tout me surprend, des heures où les choses les plus simples, me donnent le frisson du mystère.

« Ainsi, il me paraît, en ce moment, que la mémoire est une faculté merveilleuse et que le don de faire apparaître le passé est aussi étonnant et bien meilleur que le don de voir l'avenir » (63).

Un autre romancier, cédant au désir d'extraire de ses souvenirs une idée profonde, dépassant le cadre de l'enfance mais suggérée par elle, sera poursuivi par celle de la destinée : c'est ainsi que Loti prouve par de multiples exemples que, tout enfant, et comme à son insu, sans qu'il s'en rende compte, il avait la vocation de marin (64). Cette idée lui est particulièrement chère ; il y revient si souvent dans son roman qu'il passe constamment de l'examen de sa personnalité d'hier à celle d'aujourd'hui, de telle façon que l'intérêt autobiographique de son livre s'en trouve accru. Remarquons également que de telles enquêtes sur des vies d'enfant n'ont pas été écrites sans un certain plaisir : le romancier, même lorsqu'il n'écrit pas ses propres souvenirs, les utilise. Rechercher les caractères de l'enfant qu'il a été ou en créer un à l'aide de réminiscences, c'est pour lui une manière d'introspection forcée. Ce retour sur le passé non seulement donne à l'écrivain la joie de livrer au papier des confidences agréables, mais il faut bien en convenir, attire singulièrement la curiosité du lecteur sur sa personne. Il est rare qu'une autobiographie — même romancée —

(63) A. France, *Le Livre de mon Ami*, p. 5.

(64) A propos du canard malheureux — dont nous avons parlé plus haut — qui « seul, loin de sa famille, et de ses amis, se dirigeait vers ce rivage brumeux là-bas, sur lequel pesait la plus désolée tristesse »... il ajoute « Et certainement, pendant une minute furtive, j'eus la prescience complète de ces serremments de cœur que je devais connaître plus tard au cours de ma vie de marin... », P. Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 44.

Voir également pp. 19, 52, 65, 95, etc.

ne pique pas cette curiosité, surtout à une époque où l'on prétend que la critique gagne à ne rien ignorer de la vie intime de l'écrivain pour en mieux comprendre l'œuvre. Or, en se peignant enfant, l'auteur sait apparaître sous un jour sympathique. L'enfant est en effet un thème à effets littéraires assez faciles. Le succès des ouvrages sentimentaux ou héroïques l'ayant comme sujet (*Les Misérables*), l'avait prouvé. On est à peu près sûr d'attendrir. Qui n'est pas d'avance gagné à cette sympathie ?

Enfin, bien que l'enfant soit, dans les romans cités, le personnage central, il y a toujours autour de lui une famille, une société. Ces comparses vus dans leurs rapports avec lui, prennent une couleur nouvelle. L'étude de mœurs, dans ces conditions, est encore une question à éclaircir, susceptible de développements nombreux. Sous quelque angle que l'auteur l'envisage, elle enrichit le sujet jusqu'à en faire, comme nous le verrons, l'objet de critiques violentes, voire d'accusations, propres à exciter la passion de l'écrivain. L'enfant devient alors une cause à défendre. Tout roman de l'enfance participe de l'histoire de la famille, partant de celle de la société. (Jack, Poil de Carotte, sont considérés comme des romans de mœurs). Faire l'histoire de la société, telle a été le souci des romanciers du XIX^e siècle. L'enfant est un des personnages de la comédie humaine. Dans son cercle, on avait beaucoup à apprendre.

Intérêt d'ordre poétique, intérêt d'ordre psychologique et philosophique, sujet à effets littéraires, intérêt de son rôle dans la vie sociale, puisqu'il est le centre de la famille, cette reine de la société du XIX^e siècle; voilà tout ce que l'enfant a apporté au romancier. Convenons que c'est beaucoup et que par conséquent chaque écrivain ayant participé à cette étude selon son talent, son caractère, il serait difficile de cataloguer ces romans dans un tel ordre d'intérêt. Nous trouverons dans chacun d'eux un peu de tout. Nous en

examinerons les idées les plus marquantes et les plus propres à prouver que le sort de l'enfant devenait pour l'homme du XIX^e siècle un souci capital, jusque dans sa littérature. Pour cela, nous glanerons chez les auteurs que nous avons choisis les exemples les plus caractéristiques dans l'ordre même des idées qui s'attachent à la connaissance de ce nouveau héros, l'enfant.

CHAPITRE TROISIEME

LA VIE INTIME DE L'ENFANT

Etude psychologique d'après les romans de l'enfance.

Sensibilité et débilité. — Don de soi-même. — Souffrances secrètes. — Pitié.

Eveil des sens. — Lumière, couleurs, sons, etc. — La nature.

Imagination. — Rêves. — Goût de l'aventure. — Comédie. — Rêverie sans images.

Eveil de l'intelligence. — Observation. — Expérimentation. —

Interrogation. — Attention et distraction. — Association d'images et d'idées. — Mémoire. — Caprice, volonté, et maîtrise de soi. — Goût de la vérité, sincérité.

Imitation.

CHAPITRE TROISIÈME

LA VIE INTIME DE L'ENFANT

Comment les romanciers de l'enfance ont-ils exploité toutes les richesses que, comme nous venons de le voir, l'enfant leur prodiguait ? Que nous ont-ils appris de ce personnage ? Et d'abord, comment ont-ils parlé de cette vie intime qu'ils venaient de découvrir ?

Nous avons remarqué que, par sa sensibilité, l'enfant a conquis les poètes et les romanciers. Or, cette sensibilité comme celle de l'adulte, revêt les formes les plus variées et quelquefois difficiles à reconnaître, sous des dehors brusques et même violents. Toutefois, il arrive que cette sensibilité soit le caractère dominant de l'enfant. Et nous avons alors à faire à ce qu'on appelle une « nature délicate », comme le sont le héros de Pierre Loti ou le Jack d'Alphonse Daudet. Les romanciers en question ont insisté sur la fragilité physique de ces enfants qui, débilités ou naturellement chétifs, semblent éprouver des sensations plus aigues que

les enfants robustes, sont en quelque sorte plus effeminés. Ils ont également remarqué que de tels enfants étaient souvent élevés dans une atmosphère féminine, pour une raison quelconque et que, plus choyés, ils sont exactement « couvés » par des mères qui mettent tous leurs soins à les protéger des contacts du dehors. « Trop tenu, trop choyé, avec un certain surchauffage intellectuel, écrit Pierre Loti, j'avais ainsi des étiolements, des amollissements subits de plante enfermée. Il m'aurait fallu autour de moi des petits camarades de mon âge, de petites brutes écervelées et tapageuses — et au lieu de cela, je ne jouais quelquefois qu'avec des petites filles; toujours correct, soigné, frisé au fer, ayant des mines de petit marquis du XVIII^e siècle... » (65). Ces « amollissements » dont parle Pierre Loti, conséquences d'une vie d'enfant gâté (soit que l'enfant soit le tard venu comme Pierre Loti dont les frère et sœur sont beaucoup plus âgés; soit au contraire qu'il s'agisse d'un enfant unique dans une famille aisée) confèrent à l'enfant une sorte de douce passivité, une apathie gracieuse. « Chez l'enfant, écrit Alphonse Daudet, en parlant de Jack, on sentait... que la pensée était à demeure et même son air un peu trop réfléchi eût inquiété, s'il n'avait été joint à une certaine paresse d'attitudes, un alanguissement de tous ce petit être, les mouvements câlins et timides du garçon élevé dans les jupes de sa mère... » (66). De tels enfants dont le corps est insuffisamment développé, ont naturellement une plus grande aptitude à la douleur physique. Ils souffrent plus que les autres et, de ce fait, leur sensibilité est plus affinée. Ils sont d'abord moins aptes à supporter la solitude. Nous avons vu plus haut (67) comment Pierre Loti enfant, s'effarouchait quand sa mère venait à s'absenter. Et quand elle revenait, « je me jetais sur elle, dit-il, je me cachais la tête; je m'abîmais dans sa robe : c'était la protection suprême,

(65) Pierre Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 77.

(66) Daudet, *Jack*, p. 5.

(67) Ch. précédent, *rf.* 54.

l'asile où rien n'atteignait plus, le nid des nids où l'on oubliait tout » (68). De son côté, avec quelle peine Jack quittera sa mère. Quand, accompagné au gymnase Moronval, il voit venir le moment où la femme de chambre va l'abandonner, comme un orphelin, il a grande envie de pleurer. « Non pas qu'il eût une grande affection pour cette fille, mais elle faisait partie de la maison, elle approchait sa mère tous les jours et la séparation lui paraissait définitive après le départ de cette grosse personne. Constant ! Constant ! lui répétait-il à voix basse, en s'accrochant à sa juge, vous direz bien à maman de venir me voir ! » (69) De même on imagine mal Pierre Nozière se séparant de sa mère... mais Anatole France n'en parle même pas. La crainte de la solitude, c'est aussi la peur de l'ombre, du noir, que nos romanciers ont décrite. L'enfant choyé est souvent un inquiet. Dans le silence qu'avec complaisance son entourage ménage autour de lui, l'enfant rêve. La sensibilité de l'enfant est toujours liée à une imagination surchauffée. Puis il est imaginaire, plus il redoute des ténèbres ; de même que plus il est sensible, plus il a conscience du danger qu'il craint. « Après tous les remuements, tous les sauts de la journée, cette heure grise m'immobilisait, écrit Loti, presque toujours sur cette même petite chaise, les yeux très ouverts, inquiets, guettant les moindres changements dans la forme des ombres, surtout du côté de la porte, entre-baillee sur l'escalier obscur. Evidemment, si on avait su quelles tristesses et quelles frayeurs les crépuscules me causaient, on eût allumé bien vite pour me les éviter ; mais on ne les comprenait pas... Quand la nuit s'épaississait d'avantage, il fallait même que l'une des deux, grand'mère ou tante, avançât sa chaise tout près, tout près et que je sentisse sa protection immédiatement derrière moi... » (70) L'enfant malade ressent cette impression encore plus violemment, tel le

(68) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 16.

(69) Daudet, *Jack*, p. 45.

(70) Loti, *Le roman d'un enfant*, pp. 48-49.

même Loti pendant une fièvre scarlatine : « C'était à l'époque âpre et mauvaise des giboulées de mars, et chaque soir, quand la nuit tombait, si par hasard ma mère n'était pas là, bien près, une détresse me prenait au fond de l'âme. » (71) Cette oppression de la peur, Alphonse Daudet lui a consacré tout un chapitre : Jack s'est enfui et court dans la campagne. L'auteur le suit pas à pas et décrit minutieusement toutes les émotions que causent à l'enfant les moindres bruits, les rares lumières et le noir auquel il prête de terrifiantes figures (72). Evidemment tous les enfants ont peur ; mais quand, comme Poil de Carotte, leur émotivité est dominée par l'orgueil, ils résistent plus énergiquement aux impressions violentes ; c'est ainsi que, malgré l'aspect lugubre du jardin dans la nuit, Poil de Carotte a quand même un certain plaisir à faire le brave. Et d'ailleurs le petit bonhomme sait fort bien se raisonner ; quand il va « fermer les poules », il sait leur parler pour se rassurer et il leur crie : « Taisez-vous donc ! C'est moi ; ferme la porte et se sauve, les jambes, les bras comme ailés. Quand il rentre haletant, fier de lui, dans la chaleur et la lumière, il lui semble qu'il échange des loques pesantes de boue et de pluie contre un vêtement neuf et léger. Il sourit, se tient droit, dans son orgueil.. » (73).

L'affectivité particulière de l'enfant est manifeste dans cet absolu don de lui-même qu'il fait à toute personne ou toute chose qu'il aime. L'enfant ne connaît pas de mesure dans son attachement. Quand il a donné sa confiance, c'est sans partage. Pierre Loti a surtout parlé de son amour filial et a fait ressortir la sécurité que ce sentiment lui inspirait. Est-il malade, sa mère vient le voir : « Elle se pencha sur mon lit, pour m'embrasser, et alors je n'eus plus envie de rien, ni de pleurer, ni de me lever, ni de sortir ; elle était là, et cela me suffisait ; je me sentais entièrement consolé,

(71) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 74.

(72) Daudet, *Jack*, t. I, ch. VII, pp. 174-176.

(73) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 1.

tranquillisé, changé par sa bienfaisante présente... » (74) Anatôle France constate le même sentiment quand il écrit : « J'étais heureux, j'étais très heureux. Je me représentais mon père, ma mère et ma bonne, comme des géants très doux, témoins des premiers jours du monde, immuables, éternels, uniques de leur espèce. J'avais la certitude qu'ils sauraient me garder de tout mal et j'éprouvais près d'eux une entière sécurité. La confiance que m'inspirait ma mère était quelque chose d'infini... » (75) L'enfant est plus ou moins communicatif. Des émotifs comme Jack et l'enfant de Loti savent témoigner leur affection par des gestes. Jack se presse auprès de sa mère; il a besoin de manifester à son ami Madou l'étendue de son attachement en bravant l'interdiction de M. Moronval pour aller voir le petit nègre sur son grabat de moribond (76). Sous des dehors plus froids et parce qu'il ne peut se permettre d'extérioriser des sentiments que ses parents jugeraient ridicules, Jacques Vingtras, privé de caresses, voudrait pourtant se dévouer à ses parents. Malgré lui, il les aime; et comme il est malheureux de voir souffrir son père ! « Je ne veux pas que parce qu'on m'a fait mal, il puisse arriver du mal à mon père, et je lui cache qu'on me maltraite, pour qu'il ne se dispute pas à propos de moi. Tout petit, je sens que j'ai un devoir à remplir, ma sensibilité comprend que je suis un fils de galérien, de garde-chiourme ! et je supporte la brutalité du lampiste... » (77) Etre bon avec l'enfant, c'est gagner sa confiance. Pierre Nozière aime sa vieille bonne Nanette qui ne le comprend pas toujours pourtant. Jacques Vingtras aime sa petite chienne Myrza dont il pleure la mort avec des sanglots (78), comme Pierre Loti aime son vieux chat « La Suprématie » (79). Jacques Vingtras pleurera quand,

(74) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 25.

(75) A. France, *Le livre de mon Ami*, p. 35.

(76) Daudet, *Jack*, p. 157.

(77) J. Vallès, *L'Enfant*, p. 30.

(78) *ibid.*, p. 215.

(79) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 127.

par un de ces verdicts cruels Mme Vingtras lui interdira d'aller voir ses seuls amis, les enfants du cordonnier, qu'elle juge des compagnons indignes d'un fils de professeur (80). Or l'enfant est capable de haïr avec la même violence qu'il est capable d'aimer. « L'Enfant » de Vallès est un livre de haine, de haine tenace. Pierre Loti confesse l'horreur que lui inspirait certain professeur « qui a le premier, dit-il, éveillé en moi ces violences soudaines qui devaient faire partie de mon caractère d'homme et que rien ne laissait prévoir chez l'enfant plutôt doux que j'étais » (81). Mais les cas sont rarement simples. Qui se douterait que Poil de Carotte, ce petit être si compliqué, est capable d'aimer ? Mais qui aimerait-il chez lui ?

L'enfant qui souffre pleure, crie. Il y a dans les livres que nous étudions, des pleurs et des cris. Mais il y a surtout ce qui est plus pénible : l'enfant qui souffre en secret. Une tristesse, une angoisse, une vraie douleur, l'enfant est capable de les dissimuler aussi bien et souvent mieux que l'adulte, quelquefois faute de savoir s'extérioriser, plus souvent qu'on ne le croit, volontairement. Aussi les romanciers ont-ils trouvé dans ces douleurs cachées des thèmes à variations multiples, les causes de chagrin pouvant être si nombreuses et si fréquentes. Car l'enfant est sérieux. De même qu'il joue sérieusement, qu'il aime profondément, il accepte tout avec bonne foi. Aussi les incidents les moins importants peuvent-ils le rendre malheureux, d'autant plus évidemment qu'il est plus émotif, que ses impressions nerveuses ont plus de retentissement en lui. Jacques Vingtras, qui n'est pourtant pas un type d'enfant émotif, va nous en donner un exemple. Il ne doit pas monter sur le trapèze ; sa mère le lui a défendu. Il se demande « tout bas si ces parents qui laissent ainsi leurs enfants jouer à ces jeux-là, ne sont pas tout simplement des gens qui veulent que leurs enfants se tuent. « Mais son désir est grand et sa peine est

(80) Vallès, *L'Enfant*, p. 107.

(81) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 200.

immense. Qui s'en douterait ? Oh ! ma mère ! pense-t-il, pourquoi ne me laissez-vous pas monter sur le trapèze et mettre la tête en bas ? Rien qu'une fois ! Vous me fouetterez après si vous voulez !... » (82). Frustrer l'enfant d'un petit plaisir, c'est lui faire de la peine ; mais lui promettre une joie et ne pas la lui donner, c'est détruire cette belle confiance qu'il a donnée, c'est lui causer une vraie douleur. Les parents de Poil de Carotte sont particulièrement habiles en cet art. L'anecdote de la trompette est particulièrement significative : Poil de Carotte désirait une trompette ; mais, croyant deviner la surprise que M. Lepic lui préparait, il prétend préférer un pistolet ; l'aveu, qui est devenu un mensonge, le frustrera du cadeau (83). Mme Vingtras est aussi malicieuse que M. Lepic. Jacques a mérité la pièce qu'on lui avait promise ; elle lui sera donnée ; mais il devra entendre dire : « Jacques, veux-tu faire crédit à ta mère ? » ; il fera crédit et abandonnera les vingt sous. Ce sont là de petites déceptions ; pour un enfant, elles comptent. De même, l'enfant peut cruellement souffrir du ridicule sans que sa famille s'en rende compte. Il discerne l'ironie mais il ne lui est pas aisé d'y répondre. C'est un être susceptible ; il est lui-même capable de moquerie ; quand elle s'adresse à lui, elle le blesse. La question du costume est pour lui capitale. Aussi voyons-nous, dans les romans étudiés, plusieurs exemples typiques. Jacques Vingtras maudit sa mère de l'avoir si originalement vêtu (sans doute dans une bonne intention) pour une distribution de prix : la redingote à boutons olives, dont le succès était assuré, lui fera passer un bien mauvais quart d'heure. Pierre Nozière, lui, sera persécuté par son ami Fontanet (auquel il le rendra bien), à cause d'une « gibecière de forme antique et bizarre » que « son oncle, homme économe (lui) avait donnée, écrit-il, pour son malheur... Elle était beaucoup trop grande pour moi ; et j'étais beaucoup trop petit pour elle. De plus,

(82) Vallès, *L'Enfant*, p. 40.

(83) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 17.

cette gibecière, c'était un vieux portefeuille... » (84) Le même Pierre Nozière gardera un mauvais souvenir d'une certaine tunique qui lui valut le surnom de « Pain de sucre » et la disgrâce d'un surveillant choqué dans son bon goût. Cette tunique inusable le mit « en but à des vexations sans nombre » ; « tant que je portais cette funeste tunique, dit-il, je fus vexé de toutes sortes de façons et vécus perpétuellement avec du sable dans le cou... » (85) Il n'est pas rare que, comme ces différents héros, l'enfant ne se plaigne pas. Quand ses petits chagrins se multiplient, il s'enferme en lui-même. C'est ainsi que Poil de Carotte, l'enfant qu'on humilie à plaisir, a rarement en public un soupir de plainte. Comme il a appris à supporter les giffles, il est accoutumé à garder pour lui sa rancœur. Il déteste qu'on le prenne en pitié. Quand la vieille bonne s'apitoie sur son sort, Poil de Carotte s'assure d'un coup d'œil que sa mère ne peut l'entendre et il dit à Marie-Nanette : « — Et après ? Est-ce que ça vous regarde ? Mêlez-vous donc de vos affaires et laissez-moi tranquille » (86). L'enfant est digne. Il est aussi facilement orgueilleux. Mais c'est là souvent la conséquence d'une éducation particulière dans un milieu trop confiné. Loin de camarades de son âge, il croit facilement qu'il se distingue d'eux par une qualité quelconque : il devient dédaigneux et pédant. C'est ce que remarque Pierre Loti quand il parle de son inadaptation au milieu scolaire ; il écrit : « J'étais fier avec ces enfants du collège qui eux, me trouvaient bizarre et poseur » (87), attitude qu'il attribue à la richesse de son imagination d'enfant qui n'a pas l'intelligence pratique de ses pareils. Poil de Carotte est orgueilleux mais, chez lui, ce sentiment est d'une tout autre nature : il a confiance en sa volonté. Il sait se dominer et se résigne à sa misère d'enfant détesté ; c'est parce qu'il a plaisir à triompher de lui-même.

(84) A. France, *Le Livre de mon Ami*, p. 143.

(85) *ibid.*, Pierre Nozière, p. 72.

(86) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 37.

(87) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 197.

« Les enfants, écrit Anatole France, ont un sentiment brutal de l'égalité » (88). Il est difficile de le croire. Ce que nous pouvons dire, c'est que l'enfant sait avoir pitié, avec la même spontanéité qu'il sait être cruel. D'où vient ce sentiment ? Nous croyons qu'il s'agit plutôt du résultat de l'éducation qu'on lui a faite. Ainsi, Pierre Nozière qui est doux, sensible, a dû souvent entendre parler de la bonté. Il voudrait faire une bonne action. Il a eu pitié du petit Alphonse qu'il croit malheureux. Il lui a jeté par la fenêtre une grappe de raisin. Le geste n'était pas cependant tout à fait spontané, tout au moins il ne témoignait pas d'un gros sacrifice pour Pierre Nozière, qui n'aurait peut-être pas abandonné aux mains d'Alphonse son cheval mécanique « sans queue ni crinière », et qui lui avait paru un cadeau excessif (89). Toute autre est l'attitude de Jacques Vingtras. Il n'a guère appris de ses parents la beauté d'un geste généreux. Est-ce l'habitude de la pauvreté qui lui permet de mieux imaginer la détresse d'autrui ? Il écrit : « Pendant toute mon enfance, j'ai entendu ma mère dire qu'il ne fallait pas donner aux pauvres, que l'argent qu'ils recevaient, ils l'allaient boire, que mieux valait jeter un sac dans la rivière, qu'au moins il ne roulait pas au cabaret. Je n'ai jamais pu cependant voir un homme demander un sou pour acheter du pain, sans qu'il me tombât du chagrin sur le cœur, comme un poids... » (90). Aussi inexplicable est l'apparente cruauté de Poil de Carotte trouvé portant un chat broyé sur son cœur ; mais avant de l'égorger, il a choisi l'animal : c'est un vieux chat malade, pelé et méprisé. Il veut le tuer pour l'empêcher de souffrir. Avant de l'exécuter, il l'a caressé et lui a fait boire du lait. Puis, le coup de carabine n'a pas terrassé la bête. Alors Poil de Carotte s'énerve : « C'est trop long, il jette sa carabine, cercle le chat de ses bras et, s'exaltant à la pénétration des

(88) A. France, *Le livre de mon Ami*, p. 144.

(89) *ibid.*, p. 42.

(90) Vallès, *L'Enfant*, p. 100.

griffes, les dents jointes, les veines orageuses, il l'étouffe. Mais il s'étouffe aussi, chancelle, épuisé, et tombe par terre assis, sa figure collée contre la figure, ses deux yeux dans l'œil du chat... » (91). Il est logique que l'enfant ne puisse pas sentir l'exacte portée de ses sentiments; il faut une certaine maturité de l'affectivité pour pratiquer la pitié. Quand l'enfant en a obscurément conscience, il s'exécute avec maladresse.

L'enfant a des yeux neufs (92), comme tous ses sens d'ailleurs. C'est peut-être pourquoi il semble sentir avec plus de violence que l'adulte. Les couleurs, les sons, les parfums lui plaisent (plus ou moins, cela s'entend puisqu'il faut faire la part du coefficient personnel de vitalité, de nervosité de chaque enfant). Toutes ces sensations fraîches sont une grande partie de sa vie. C'est pourquoi souvent l'enfant fait figure d'esthète. Quelle que soit la raison de son attirance vers ce qui est beau (nouveau ou instinct artistique, ce qu'il serait difficile d'affirmer), disons que ses sensations suscitent chez lui des réactions affectives toujours curieuses. Quand il commence à affirmer ses goûts un peu plus nettement, vers sept ou huit ans, il dit qu'il aime ou qu'il n'aime pas. Comme il est très entier, il reste rarement indifférent (cette indifférence étant en général le signe d'une apathie malade, le critérium permettant de reconnaître sa malignité). Aussi, les romanciers ont-ils longuement insisté sur les découvertes sensuelles de l'enfant. Dans les romans que nous étudions, elles tiennent une grande place et contribuent en grande partie à leur intérêt poétique. Pierre Loti est de ceux qui s'y sont le plus attachés. Les couleurs l'affectent particulièrement. Les « impressions de soleil » ou de crépuscule sont innombrables dans le « Roman d'un enfant ». La première impression que relate l'auteur est celle de la flamme; « l'heure du dîner

(91) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 43.

(92) *Les Yeux Neufs*, est le titre d'un roman de l'enfance de Lucien Daudet.

approchant, écrit Loti, une bonne vint, qui jeta dans la cheminée, pour ranimer les bûches endormies, une brassée de menu bois. Alors ce fut un beau feu clair subitement une belle flambée joyeuse illuminant tout, et un grand rond lumineux se dessina au milieu de l'appartement, par terre, sur le tapis, sur les pieds des chaises, dans ces régions basses qui étaient précisément les miennes. Et les flammes dansaient, s'enlaçaient toujours plus hautes et plus gaies, faisant monter et courir le long des murailles les ombres allongées des choses... Oh ! alors, je me levai tout droit saisi d'admiration... Donc je me levai en extase, et m'approchai de la flamme puis dans le cercle lumineux qui se dessinait sur le tapis, je me mis à marcher en rond, à tourner toujours plus vite... » (93) La griserie de la flamme « joyeuse et mobile » apprit ainsi au jeune Julien, saisi d'admiration, l'art du saut. Plus loin, c'est la première découverte de « l'impression d'été, de grand soleil, de nature » (94) qui laisse l'enfant « tranquille, les yeux dilatés, l'esprit en éveil, à la fois effrayé et charmé ». Puis c'est une impression crépusculaire de la mer : « ...C'était d'un vert obscur, presque noir; ça semblait instable, perfide, engloutissant; ça remuait et ça se démenait partout à la fois, avec un air de méchanceté sinistre. Au-dessus s'étendait un ciel tout d'une pièce, d'un gris foncé, comme un manteau lourd » (95). Pierre Loti prétend alors que la découverte de la mer fut pour lui comme une reconnaissance de quelque chose qu'il aurait déjà vu... et il ajoute : « Ce que j'éprouvais en sa présence, était non seulement de la frayeur, mais surtout une tristesse sans nom, une impression de solitude désolée, d'abandon, d'exil... Et je repartis en courant, la figure très bouleversée je pense, et les cheveux tourmentés par le vent, avec une hâte extrême d'arriver

(93) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 10.

(94) *Ibid.*, p. 17.

(95) *Ibid.*, p. 22.

auprès de ma mère... » (96). Mais, malgré la mélancolie qu'il trouve aux heures de grande chaleur, Pierre Loti, enfant, aime surtout le soleil : il se souvient d'un rayon « plongeant obliquement » dans un escalier (97). Il aime à venir jouer dans la chambre d'une grand'mère « parce qu'il y avait de l'espace et qu'il y faisait soleil toute l'année » (98). « La grande chaleur, les très profonds ciels bleus, les étincellements de nos plages de sable, la réverbération de la lumière sur les chaux blanches des maisonnettes dans nos petits villages de l'île, dit-il... lui causaient des impressions de mélancolie et de sommeil » (99), dont il aime l'engourdissement. Enfin, les couchers de soleil le grisent de couleurs : « Oh ! ces couchers de soleil regardés des fenêtres de tante Berthe, quelles extases et quelles mélancolies quelquefois ils me laissaient, les couchers de l'hiver qui étaient d'un rose pâle à travers les vitres fermées, ou les couchers de l'été, ceux des soirs d'orage qui étaient chauds et splendides et qu'on pouvait contempler longuement, en ouvrant tout, en respirant la senteur des jasmins des murs... » (100). Anatole France, à son tour, a noté l'attrait de la lumière pour les yeux de l'enfant. La petite Suzanne a vu, dans l'obscurité d'un ciel de nuit le scintillement d'une étoile : « Dans le silence, l'auguste silence de la nuit, Suzanne leva les bras aussi haut qu'il lui fut possible, et, du bout de son doigt, qu'elle ne peut jamais ouvrir tout à fait, elle montra une étoile, ce doigt qui est d'une petitesse miraculeuse, se courbait par intervalles comme pour appeler — et Suzanne parla à l'étoile » (101). Jules Vallès parle aussi de la féerie de la lumière pour un petit citadin en promenade : « ...Ce que j'aime, dit J. Vingtras, c'est le soleil qui passe a tra-

(96) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 23.

(97) *ibid.*, p. 32.

(98) *ibid.*, p. 42.

(99) *ibid.*, p. 57.

(100) *Ibid.*, p. 47.

(101) A. France, *Le livre de mon Ami*, p. 215.

vers les feuilles, et fait des plaques claires, qui s'étalent comme des taches jaunes sur un tapis » (102).

Puis, il y a les nuances de la couleur, celles des fleurs, des fruits, des jouets que l'enfant aime d'autant plus que leurs teintes sont plus criardes. Les rouges et les ors, qui semblent refléter un peu de soleil, les attirent inévitablement. La petite Suzanne dont parle Anatole France est saisie d'admiration devant le coq rouge qui décore une assiette (103). Pierre Loti, plus près de la nature, parle surtout des fleurs et des papillons. Le jardin est pour lui un lieu « paradisiaque, un éden (104), où les rosiers et les chèvrefeuilles poussent mieux que dans la plupart des jardins. Il rappelle une promenade, par un matin de rosée, sur la route des Fontaines, les géraniums roses et les véroniques bleues qu'il voudrait prendre à pleines mains, « grisé par la magnificence de tout cela » (105). Les papillons multicolores, aux ailes fragiles ont été pour Pierre Loti, avec les mouches, les scarabées, les demoiselles, une des principales passions de son enfance. Il les collectionnait dans son « musée » avec des coquillages; il leur doit de grandes joies comme le spécimen « citron-aurore » dont des amis lui firent cadeau. Ce papillon fort rare, « ...qui est d'un jaune pâle un peu vert, comme le citron commun, mais qui porte sur les ailes supérieures une sorte de nuage délicieusement rose » (106), devait vivre longtemps dans son souvenir. Mais, à défaut de couleurs naturelles, l'enfant aime les créations artificielles. Jacques Vingtras qui est cependant « déjà grand », reste en extase devant la boutique d'Arnaud le cordonnier, cette boutique « avec sa botte verte pour enseigne, une grande botte cambrée, qui a un éperon et un gland d'or; à la vitrine s'étalent des bottines de satin bleu,

(102) Vallès, *L'Enfant*, p. 80.

(103) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 198.

(104) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 78.

(105) *ibid.*, pp. 34-35.

(106) *Ibid.*, p. 189.

de soie rose, couleur de prune, avec des nœuds comme des bouquets, et qui ont l'air vivantes » (107). Jules Vallès parle aussi des couleurs magnifiques pour lui, des étals et des costumes des jours de foire, « les paysannes en tablier vert, avec des jupons écarlates, les fromages bleus, les « tomes » fraîches, les paniers de fruits, les radis roses, les choux verts... » (108). C'est une véritable symphonie maraîchère ! Qui n'a, de même, connu les joies des aquarelles, des pinceaux ou même de ces « couleurs sans danger » créatrices de tant de fantaisie ? Pierre Nozière, le petit citadin, y a vu bien des merveilles : « Je vivais, dit-il, avec mes livres, mes images, mon pot de colle, mes boîtes de couleur et tout mon attirail de petit garçon intelligent et chétif, déjà sédentaire, qui s'initiait naïvement par ses jouets à ce sentiment des formes et des couleurs, causes de tant de douleurs et de joie » (109). Tous les « enfants sages » aiment à colorier les images. Pierre Loti barbouille le *Voyage en Polynésie*, don de son frère : « Je coloriai d'abord les branches de fleurs, les groupes d'oiseaux. Le tour des bonshommes vint ensuite » » (110).

Mais outre la lumière, les couleurs, l'enfant est attiré par le bruit. Le tambour qui a irrité tant de parents est un de ses jouets favoris. Ses coups de baguettes frénétiques le grisent. « Je bats du tambour et je sonne de la trompette, écrit Vallès ; je joue d'une musique qu'on se met entre les dents et qui les fait grincer ; c'est à en devenir fou ! » (111). Pierre Nozière, enfant tranquille pourtant, agite avec rage les grelots de son postillon (112). Il en coûtera cher à Poil de Carotte d'avoir tant désiré une trom-

(107) Vallès, *L'Enfant*, p. 52.

(108) *ibid.*, p. 10.

(109) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 47.

(110) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 108.

(111) Vallès, *L'Enfant*, p. 68.

(112) A. France, *Le livre de mon Ami*, p. 102. Voir aussi *Pierre Nozière*, ch. 9.

pette. Mais, certains enfants sont sensibles aux sons plus mélodieux. Pierre Loti raconte l'impression que lui fit le violon : « ...Mes parents avaient à dîner ce jour-là un violoniste de talent et on m'avait permis de veiller plus tard pour l'entendre. Aux premiers coups de son archet, dès qu'il commença de faire gémir je ne sais quel adagio désolé, ce fut pour moi comme une évocation de route noire dans les bois, de grande nuit où l'on se sent abandonné et perdu... Alors les larmes me vinrent » (113).

Il y a aussi les parfums, ceux des daturas, des chèvrefeuilles et du jasmin dont parle Loti, les senteurs fortes de campagne qui grisent Jacques Vingtras. Il y a les odeurs des boutiques qui restent fraîches dans le souvenir de Vallès.

A cet âge, où tous les sens sont en éveil, c'est la nature qui les excite le plus, car en effet elle leur offre une infinie variété d'impressions : La Limoise de Pierre Loti, la campagne dont parle Vallès, les berges de la Seine chères à Pierre Nozière et même les champs dont parle Jules Renard, qui peint Poil de Carotte frissonnant en contemplant une tempête de feuilles : « Il ne tonne pas. Il ne grêle pas. Ni un éclair, ni une goutte de pluie. Mais c'est le noir orageux d'en haut, cette nuit silencieuse, au milieu du jour, qui (les) affolle, qui épouvante Poil de Carotte. Maintenant la calotte s'est déployée sous le ciel masquée. Elle bouge : Poil de Carotte le sait. Elle glisse et, faite de nuages mobiles, elle fuira, il reverra le soleil. Pourtant, bien qu'elle plafonne le ciel entier, elle lui serre la tête au front. Il ferme les yeux et elle lui bande douloureusement les paupières. Il fourre aussi ses doigts dans ses oreilles. Mais la tempête entre chez lui, du dehors, avec ses cris, son tourbillon. Elle ramasse son cœur comme un papier de rue. Elle le froisse, le chiffonne, le roule, le réduit. Et Poil de Carotte n'a bientôt plus qu'une boulette de cœur ? » (114) En effet, c'est

(113) Loti, *Le roman d'un enfant*, pp. 54-55; également p. 157.

(114) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 63.

surtout de la frayeur que la nature inspire à l'enfant. Les orages de la Limoise ont laissé à Pierre Loti un souvenir « effrayant et magnifique » (115).

Frayeurs, enthousiasmes, sont souvent dûs à une imagination qui a exagéré l'ampleur d'un événement ou a permis à l'enfant d'interpréter un phénomène. Or l'enfant a une imagination facilement ébranlable. Nos auteurs ont donné à cette activité cérébrale un très grand rôle dans la vie de leurs héros. L'enfant a, du temps et de l'espace, des notions si peu exactes qu'il ne s'embarrasse pas d'anachronismes et rêve plus facilement que l'adulte. Le surnaturel est de son domaine. Sa vie est peuplée de réalités mêlées à beaucoup de fantômes et son intelligence ne lui aide pas à distinguer les uns des autres. C'est sans doute pourquoi il redoute le sommeil que peuplent des monstres étranges. Loti raconte comment les rêves terrifiants qu'il eût pendant une fièvre scarlatine lui laissèrent par la suite de pénibles appréhensions : « Pendant deux ou trois années, l'image de ces visiteurs devait me poursuivre. Les soirs d'hiver, je repensais à eux avec crainte, en montant les escaliers qu'on n'avait pas encore l'habitude d'éclairer à cette époque. S'ils étaient là pourtant me disais-je — derrière des portes sournoisement entrebaillées, s'ils me guettaient l'un ou l'autre pour me courir après... Bien d'autres apparitions sombres ont hanté les premières années de ma vie, si exceptionnellement douce... » (116). Pierre Nozière rêve aussi et les personnages de ses songes lui paraissent si bien vivants qu'il ne veut pas croire au sommeil : « ...A peine étais-je couché, que des personnages tout à fait étrangers à ma famille se mettaient à défiler autour de moi. Ils avaient des nez en bec de cigogne, des moustaches hérissées, des ventres pointus et des jambes comme des pattes de coq. Ils se montraient de profil, avec un œil rond au milieu de la

(115) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 143.

(116) *Ibid.*, pp. 76-77.

joue et défilaient portant balais, broches, guitares, seringues et quelques instruments inconnus... » (117). Mais si leurs nuits sont des cauchemars, leur vie journalière est souvent un rêve éveillé. Il faut de bien innocents prétextes à l'imagination enfantine. Pierre Loti dit comment il rêve sur des coquilles, des graines parfumées, et même sur le simple mot, « un fruit des colonies ». « Une apparition m'était venue d'arbres, de fruits étranges, de forêts peuplées d'oiseaux merveilleux » (118). Pierre Nozière a rêvé longtemps sur une Bible en estampes. Il ne lui paraît pas extraordinaire de voir dans le Jardin des Plantes un Paradis terrestre. Les approximations de ressemblance lui suffisent; il écrit : « J'avais vu le Paradis Terrestre dans ma Bible et ma mère m'avait dit : « Le Paradis terrestre était un jardin très agréable avec de beaux arbres et tous les animaux de la création ». Or le Jardin des Plantes, c'était tout à fait le Paradis terrestre de ma Bible et de ma mère, seulement on avait mis des grillages autour des bêtes par suite du progrès des arts et à cause de l'innocence perdue. Et l'ange qui tenait l'épée flamboyante avait été remplacé, à l'entrée, par un soldat en pantalon rouge » (119). Et Pierre Nozière, tout féru de science biblique, imagine aisément que, au-delà du pont d'Austerlitz, là où les promeneurs de sa bonne Nanette ne l'ont encore jamais conduit, se trouve la Terre Sainte et la Mer Morte (120). La puissance de ce pressentiment et de cette reconnaissance est chez lui si forte qu'il se voit en rêve, à la manière de Siméon Stylite, de Saint-Antoine ou de Saint-Jérôme, un ermite glorieux du Jardin des Plantes (121). Car Pierre Nozière a une imagination particulièrement riche. Cet enfant solitaire et « déjà sédentaire » rêve tout le long du jour. Il aime à

(117) A. France, *Le livre de mon Ami*, p. 9.

(118) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 63.

(119) A. France, *Pierre Nozière*, p. 16.

(120) *ibid.*

(121) A. France, *Le livre de mon Ami*, pp. 60-65.

se créer des illusions heureuses. C'est ainsi qu'il prend un plus vif plaisir à imaginer les jouets promis qu'à utiliser ceux qu'il possède. « Mes jouets, aussi, dit-il, faisaient travailler ma petite tête, du moins les jouets qu'on me promettait et que j'attendais; car ceux que je possédais n'avaient pour moi plus de mystère, partant plus de charme. Mais qu'ils étaient beaux, les joujoux de mes rêves !... » (122). Comme le remarque très souvent Anatole France, le petit enfant est sous le charme de tout ce qui est mystérieux, de tout ce qu'il ne comprend pas. Aussi curieux et éveillé soit-il, il y a des choses dont il aime le vague, l'obscurité, sur lesquelles il « gardera son secret » comme s'il sentait instinctivement la fragilité de son illusion. Pierre Nozière est content « de posséder seul la vérité sur le Jardin des Plantes » (123), comme il n'ose pas interroger sur le miracle des fées-marraines : « C'est que les fées, dit-il, telles que je les comprenais, voulaient le silence et le mystère; c'est qu'il est dans les sentiments un vague si précieux, que l'âme la plus neuve en ce monde est, par instinct, jalouse de la garder » (124). Il a une affection particulière pour son vieil ami le père Le Beau, collectionneur, dont les précieux meubles, les momies semblaient à l'enfant « un peuple enchanté de malins esprits ». Le père Le Beau établissait sans relâche les catalogues de ses livres et de ses médailles. « Et moi, dit Pierre Nozière, les yeux grands ouverts, retenant mon souffle, je l'admirais... Il s'aidait d'une loupe et couvrait ses fiches d'une petite écriture régulière et serrée. Je n'imaginais pas qu'on put se livrer à une occupation plus belle. Je me trompais. Il se trouva un imprimeur pour imprimer le catalogue du père Le Beau et je vis alors mon ami corriger les épreuves. Il mettait des signes mystérieux en marge des placards. Pour le coup, je compris que c'était la plus belle occupation du monde,

(122) A. France, *Livre de mon ami*, p. 37.

(123) A. France, *Pierre Nozière*, p. 17.

(124) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 45.

et je demeurais stupide d'admiration » (125). Le plus bel exemple d'imagination enfantine cité par Anatole France est cependant celle de l'histoire de Teutobochus : elle est fort célèbre, sans doute parce que très vraisemblable. L'enthousiasme de Pierre Nozière et de son ami Fontanet, rêvant d'écrire une « Histoire de France avec tous les détails en cinquante volumes », montre assez leur puissance d'illusion (126).

Pierre Nozière, qui vit une existence citadine relativement fermée, rêve sur des livres et des images. Pierre Loti, lui, a pu vivre en plein air, au milieu des jardins et non loin de la mer. Aussi ses rêves, qu'alimentent les récits de ses tantes, de son frère, portent-ils surtout sur des visions de nature. Nous avons dit plus haut de quelle véritable magie l'idée des colonies entretient son imagination. Le soleil, une fleur tropicale, la révélation d'un palmier, une noix de coco, et le petit Julien est bien loin de Saint-Pierre d'Oléron, de « l'île » si fantasmagorique pourtant. « Oh ! les colonies ! comment dire tout ce qui cherchait à s'éveiller dans ma tête, au seul appel de ce mot ! Un fruit des colonies, un oiseau de là-bas, un coquillage devenaient pour moi tout de suite des objets presque enchantés » (127). Des colliers de graines pour parfumer, des sacs singuliers, des caisses sur lesquelles se lisaient encore des adresses de villes des Antilles, lui apportent une troublante senteur exotique. Il bâtit des maisons de Robinson ; il reste des heures entières près d'un « lac en miniature » construit tout exprès pour lui (128). Les préparatifs de voyage de son frère partant pour Tahiti exacerbent ses rêves « des ailleurs » (129). Toutefois Pierre Loti dit aussi combien la lecture de la Bible, de livres illustrés suggèrent de rêves. Un vieux psau-

(125) A. France, *Livre de mon ami*, p. 74.

(126) *ibid.*, p. 127.

(127) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 54.

(128) *ibid.*, p. 79.

(129) *ibid.*, p. 95.

tier huguenot « qui avait dû être une merveille typographique », infiniment petit, lui révèlent la terreur des persécutions religieuses. Et il rêve aux pasteurs du désert, aux assemblées des Cévennes (130); ou bien c'est une petite publication mensuelle *Le Messager*, qui, par ses nouvelles de l'Afrique australe, du pays des Bassoutos, lui entretient l'idée de devenir missionnaire. L'image d'en-tête de cette humble revue l'avait toujours frappé; il écrit : « cette image, je pourrais la ranger en première ligne parmi celles dont j'ai parlé précédemment, et qui arrivent à impressionner en dépit du dessin, de la couleur et de la perspective. Elle représentait un palmier invraisemblable au bord d'une mer derrière laquelle se couchait un soleil énorme et au pied de cet arbre un jeune sauvage regardant venir au bout de l'horizon, le navire porteur de la bonne nouvelle du salut. Dans mes commencements tout à fait, quand, au fond de mon petit nid rembourré d'ouate, le monde ne m'apparaissait encore que déformé et grisâtre, cette image m'avait donné à rêver beaucoup... » (131). Les papillons dont nous avons déjà parlé et qui ont tenu une si grande place dans la vie de Pierre Loti enfant, lui apportaient aussi le parfum des lointains pays chauds. Dans son musée il les collectionne avec des coquillages dont il apprend les noms de classe et d'espèce : « ...avec quelle émotion je transcrivais sur mon cahier, en face du nom d'un Spirifère ou d'un Térébratule, des noms comme ceux-ci, enchantés et pleins de soleil : Côte orientale d'Afrique, côte de Guinée, mer des Indes ! » (132). Pierre Loti raconte également comment son imagination d'enfant n'est pas exclusivement dominée par des images des terres et des mers lointaines. Il réalise quelques unes de ses chimères dans ses jeux. C'est ainsi qu'il crée avec son amie Jeanne un théâtre féérique où il mettrait en scène *Peau d'âne*, projet qui, dit-il « atteint dans

(130) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 120.

(131) *ibid.*, pp. 131-132.

(132) *Ibid.*, p. 129, p. 239.

sa tête des proportions gigantesques ». « il grandit, grandit pendant des mois et des mois, nous brossions de fantastiques décors; nous habillions, pour les défilés, d'innombrables petites poupées... Je fis aussi des palais merveilleux des jardins d'Aladin. Tous les rêves d'habitations enchantées, de luxes étranges, que j'ai plus ou moins réalisés plus tard dans divers coins du monde, ont pris forme pour la première fois sur ce théâtre de Peau d'âne « ... (133). La séduction de ce qui est théâtre à grand spectacle, pour enfant, qui trouve, grâce à des morceaux de carton, ou de chiffon, le moyen de réaliser ce qu'il rêve, a été noté également par Anatole France qui, lui, montre Pierre Nozière capable de créer une troupe imaginaire par le seul concours des cinq doigts de sa main (134). Enfin, Pierre Loti manifeste son besoin d'évasion du réel d'une manière encore plus typique. De concert avec sa petite amie Antoinette, il invente le jeu de la métamorphose : les deux enfants imaginent successivement revêtir la forme de la chenille, de la crysalide et du papillon. Ces différentes transformations durant lesquelles ils ont mimé à leur manière les gestes de la larve et de l'insecte, leur procurent les plus agréables sensations pendant deux étés consécutifs (135). Cette propension à vivre dans le surnaturel avec aisance explique pourquoi les enfants sont souvent de merveilleux comédiens.

La vie douloureuse de Jack est peu égayée par des rêves aussi préoccupants. Pourtant, avant de le présenter en pleine action, Alphonse Daudet montre « le nouveau » de la pension Moronval intrigué par l'étrangeté de ceux qu'il y côtoie et un moment tenu en éveil par les récits merveilleux du petit roi nègre Madou. Jack écoute de toute son attention les histoires de la reine Kérika, et l'évocation de paysages inconnus dans la langue pittoresque de son petit compagnon : « Jack voyait briller dans l'ombre adou-

(133) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 46.

(134) Voir A. France, *Le petit Pierre*, ch. X.

(135) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 66.

cie d'un reflet de neige, deux petits yeux de tigre, pendant que le nègre tapait sourdement la main sur le rebors de son lit pour imiter le tambour de guerre. Le petit de Barancy était terrifié, aussi la conversation en resta là pendant quelques minutes. Enfoncé dans ses couvertures, la tête de ce qu'il venait d'entendre, le « nouveau » croyait voir passer des éclairs de sabre et retenait sa respiration... » (136). Mais c'est surtout Madou, le petit « pays chaud », transplanté loin de ses savannes qui se prête le mieux au jeu de l'imagination. En voici un prétexte : Jack et sa mère l'ont emmené au Jardin d'acclimatation. Les souvenirs qu'éveillent en lui les animaux exotiques, qui le font compatir à leur dépaysement, vont lui procurer une grande joie. Quand il a vu l'éléphant conduit par son cornac, mais surtout quand il a appris « que lui aussi pourrait monter sur les lourdes bêtes, sa figure prit un air grave, posé, presque solennel » (137). Daudet décrit l'allure fière du petit roi nègre qui, sur le dos de l'animal n'avait plus l'air ridicule et dépaycé du collégien de la pension Moronval. « Deux ou trois fois de suite, on lui fit faire le tour des allées. Encore, encore, disait-il, et sur le petit pont qui traverse la pièce d'eau, entre les enclos des onagres, des kangourous, des agoutis, il passait et repassait, excité jusqu'à l'ivresse par l'allure pesante et rapide de l'éléphant. Kérída, le Dahomey, la guerre, les grandes chasses, tout cela lui revenait en mémoire. il parlait seul, dans sa langue et à cette petite voix d'Afrique, gazouillante, caressante, qui lui faisait fermer les yeux de plaisir, l'éléphant avait des barrissements enthousiastes » (138). Cette page bien qu'humoristique et amplement poétisée par l'imagination rutilente d'Alphonse Daudet est un des rares exemples d'évasion enfantine dans Jack.

(136) Daudet, *Jack*, p. 78, t. I.

(137) *ibid.*, p. 133.

(138) *Ibid.*, p. 134.

Jules Vallès a lui aussi laissé peu de place à l'imagination dans la vie tourmentée de Jacques Vingtras. Pour-
tant, on y relève un exemple : il a fallu pour cela que l'en-
fant se sente complètement isolé, à l'abri des perpétuelles
observations de Mme et M. Vingtras, pour que son esprit
puisse s'échapper en une rêverie délicieuse. Et il est dû,
ce rêve, à la découverte de Robinson, dans un pupitre, pen-
dant une punition aux arrêts, dans une salle vide. Jacques
s'en est saisi avec peine ; alors c'est l'oubli de toutes cho-
ses, le voyage merveilleux en des contrées inconnues, dans
la compagnie de Robinson et de Vendredi : « Il me semble,
dit Vallès, que je suis dans une cabine ou une cabane et
qu'il y a dix ans que j'ai quitté le collège, j'ai peut-être
les cheveux gris, en tout cas le teint hâlé. Oh ! l'île déserte,
les bêtes féroces, les pluies éternelles, les tremblements de
terre, la peau de bête, le parasol, le pas du sauvage, tous
les naufrages, toutes les tempêtes, les cannibales !... » (139).
« Je grelottai tout le jour. Mais je n'étais plus seul ; j'avais
pour amis Crusoë et Vendredi. A partir de ce moment il y
eut dans mon imagination un coin de bleu, dans la prose
de ma vie d'enfant battu la poésie des rêves, et mon cœur
mit la voile pour les pays où l'on souffre, où l'on travaille,
mais où l'on est libre... » (140). Et un peu plus tard, grâce
sans doute aux évocations de Robinson, Jacques reviendra
à son rêve d'une soirée de punition. Dans son désespoir,
il imaginera de merveilleux départs : il pensera au bon-
heur d'être nègre : « ...Etre nègre ! oh ! comme j'ai désiré
longtemps être nègre ! D'abord les négresses aiment leurs
petits. J'aurais eu une mère aimante. Puis quand la journée
est finie, ils font des paniers pour s'amuser, ils tressent des
lianes, cisèlent du coco et ils dansent en rond ! Zizi, bam-
boula ! Dansez Canada ! Ah ! oui ! J'aurais bien voulu être
nègre. Je ne le suis pas, je n'ai pas de veine ! Faute de cela,
je me ferai matelot » (141).

(139) Vallès, *L'Enfant*, p. 118.

(140) *Ibid.*, p. 118.

(141) *ibid.*, p. 170.

Poil de Carotte, dans la solitude forcée où l'enferme la malice des siens, rêve en silence; ou, bien loin de Mme et M. Lepic, il s'oublie dans une contemplation profonde que des attitudes étranges semblent favoriser; en effet, il aime à s'enfouir dans un « toiton » abandonné; à quoi rêve-t-il ? Jules Renard n'en parle pas. Tout ce qu'il nous confie, c'est que Poil de Carotte s'évade : « ...Il est là chez lui et s'y divertit, dédaigneux des jouets encombrants, aux frais de son imagination. Son principal amusement consiste à creuser quatre nids avec son derrière, un à chaque coin du toiton. Il ramène de sa main, comme d'une truelle, des bourrelets de poussière, et se cale. Le dos au mur lisse, les jambes pliées, les mains croisées sur ses genoux, gîté, il se trouve bien. Vraiment, il ne peut pas tenir moins de place. Il oublie le monde, ne le craint plus. Seul, un bon coup de tonnerre le troublerait... » (142). Pendant un moment, il suit avec curiosité la lutte d'une mouche et d'une araignée. Puis, « Poil de Carotte se rassied, retourne en lui, en son âme de lièvre où il fait noir... » (143).

On ne peut guère comparer les rêveries vagues, incertaines de Poil de Carotte aux mirifiques évocations qui peuplent l'imagination d'un Loti. Pour le héros de Jules Renard, c'est comme une activité extérieure que Pierre Nozière et Loti trouvaient dans la lecture, la vie de leur famille attentive à éveiller leur intelligence. Dans une atmosphère lourde comme celle des familles Lepic ou même Vingtras, les besoins d'évasion sont encore plus fréquents pour l'enfant; mais souvent la pauvreté même du milieu rétrécit les horizons de l'imagination à laquelle il faut, en dépit de sa naturelle richesse, des prétextes venus du dehors. On ne peut contester cependant que l'enfant qui joue avec un morceau de bois entouré de guenilles, auquel il donne toutes les vertus et beaucoup plus encore d'une authentique poupée, fasse preuve d'une faculté imaginative certaine.

(142) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 42.

(143) *Ibid.*, p. 42.

C'est ici l'humble preuve que l'enfant, quel qu'il soit, de quelque milieu qu'il soit issu, est toujours un délicat magicien.

On ne peut point parler de l'intelligence enfantine si l'on prête à ce terme le sens de faculté d'adaptation et surtout de raisonnement. C'est précisément le propre de l'enfant de rester étranger aux verdicts de la logique : l'extrême fantaisie de son imagination qui ne se sent pas gênée dans le surnaturel ou l'extraordinaire, et qui lui permet d'être un « rêveur éveillé » en fait foi. Son impossibilité à systématiser, son insensibilité aux cohésions, aux liens qui unissent les idées, empêchent d'appeler intelligence la faculté de comprendre qui chez lui est plus ou moins éveillée. Ce que l'on peut observer, ce sont les moyens qu'il a à sa disposition pour acquérir des connaissances, c'est-à-dire pour former son intelligence. Et d'abord sa curiosité. L'enfant observe. Lorsqu'il a acquis la notion du moi et celle des choses, du temps et de l'espace, d'une manière toute approximative d'ailleurs, il regarde, il écoute. Tous ses sens participent à cette investigation. Nous avons parlé plus haut de cet éveil des perceptions. Il faut remarquer que l'observation chez l'enfant est en quelque sorte naturelle et non point volontaire ; sa curiosité est toute instinctive. Mais, lorsque ses perceptions deviennent représentatives et non plus seulement affectives, il s'y mêle non plus seulement du plaisir mais de l'intérêt : elles sont des sources de connaissance et intéressent l'intelligence. L'enfant fait peu à peu la découverte du monde. Il reconnaît choses et gens, il « étiquète » l'univers. Il expérimente aussi, et souvent à ses frais. C'est, comme l'écrit Lucien Daudet : « une seconde naissance de l'être humain... une mise au monde pénible, pendant laquelle on apprend à connaître, malgré la surveillance et malgré les soins, ce qui pique, ce qui pince, ce qui mouille, ce qui salit, ce qui écorche... » (144). Le plus

(144) Lucien Daudet, *Les Yeux Neufs*, p. 212.

bel exemple qui nous soit donné de ces premiers efforts pour la conquête de l'expérience, est celui déjà cité, où Pierre Loti rappelle la découverte qu'il fit du saut et de la course, dans le cercle lumineux de la flamme d'une cheminée : « ...je me mis à marcher en rond, à tourner, à tourner toujours plus vite, et enfin sentant tout d'un coup dans mes jambes une élasticité inconnue, quelque chose comme une détente de ressorts, j'inventai une manière nouvelle et très amusante de faire : c'était de repousser le sol bien fort, puis de le quitter des deux pieds à la fois pendant une demi-seconde, — et de retomber — et de profiter de l'élan pour m'élever encore et de recommencer toujours, pouf, pouf, en faisant beaucoup de bruit par terre et en sentant dans ma tête un petit vertige particulier très agréable... De ce moment, je savais sauter, je savais courir... » (145). Citons encore l'expérience assez originale tentée par Poil de Carotte, sur un défi du grand frère Félix. Les deux enfants, seuls à la maison, las d'attendre l'arrivée des parents Lepic pour calmer leur faim, décident de manger de l'herbe. Poil de Carotte, toujours ouvert aux expériences nouvelles, n'y voit point d'obstacle et, dans le champ de luzerne, sous le regard malicieux de son frère qui ne fait que semblant, Poil de Carotte... « le prend au sérieux, et, plus délicat, ne choisit que les belles feuilles. Du bout de son nez, il les courbe, les amène à sa bouche et les mâche posément. Pourquoi se presser ? La table n'est pas louée. La foire n'est pas sur le pont. Et les dents crissantes, la langue amère, le cœur soulevé, il avale, se régale... » (146).

On a dit que l'enfant était « une machine à poser des questions ». C'est par l'interrogation en effet que l'enfant s'ouvre le mieux à l'acquisition de toute connaissance. Son langage est une perpétuelle question ; il a toujours recours à l'adulte qu'il considère avec respect comme l'agence de renseignements universels. Les enfants de nos romanciers,

(145) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 11.

(146) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 15.

qui sont presque tous des êtres curieux, éveillés, en donnent maintes preuves. Pierre Nozière ne garde que très rarement pour lui le secret de ce qui lui est apparu comme un mystère (à moins, comme nous l'avons vu plus haut, qu'il y trouve un trop vif plaisir — mêlé d'ailleurs d'une sorte de conscience de son erreur qu'il tient à ne pas voir démentie). Ses interrogations portent principalement sur l'explication d'un mot qui n'a pas encore pris place dans son vocabulaire (car c'est un gros effort pour l'enfant d'apprendre des mots). Pierre a entendu dire qu'un certain monsieur était secrétaire. « ...Ce jour-là, dit-il, je demandai à mon père ce que c'était un secrétaire. Mon père ne me répondit point et ma mère me dit que c'était un petit meuble dans lequel on range des papiers... » et Anatole France ajoute : « Conçoit-on cela ! » (147). De telles réponses en effet jettent bien du trouble dans un esprit d'enfant ; elles ne le découragent point toujours. Plus loin, Pierre Nozière doit apprendre qu'une fiction est un mensonge, et c'est pour lui une bien grosse déception (148). Mais il y a peu d'exemples de ces interrogations dans les romans que nous étudions (149).

Il faut dire encore que l'enfant manifeste souvent la force de son aptitude à vouloir comprendre par la qualité de son attention. Le fait qu'il est essentiellement distrait montre qu'il se concentre difficilement et pourtant, parmi les enfants que nous étudions, certains sont capables d'une attention soutenue. Il convient qu'un sujet, qu'une idée lui soit plus particulièrement agréable ou l'intéresse pour une raison quelconque. Et l'enfant s'absorbe tout aussi bien que l'adulte. C'est ainsi que Pierre Loti collectionne et étiquette ses coquillages et ses papillons dans un grenier où il passe

(147) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 15.

(148) *ibid.*, p. 120.

(149) Au contraire, des romans plus récents, comme le *Patachou* de Tristan Derème, sont comme un dictionnaire de ces innombrables questions que se posent et posent les enfants.

des heures et des heures tranquille. Il écoute avec une attention dont il s'étonne lui-même, les leçons d'histoire naturelle de son grand-oncle (150). Ou bien, étendu de tout son long sur un banc de jardin, il contemple des insectes, essayant de s'initier « à leurs mœurs intimes » (151); ou encore il lit « l'Histoire de la Bible », tournant les feuillets jaunis « jusqu'au dernier crépuscule » (152). Mais c'est ici une attention toute libre. Quand on essaye de l'imposer à Loti, il est assez difficile de l'obtenir. C'est ainsi qu'à l'école, il fait un médiocre élève, en raison de ce qu'il appelle son « inégalité » (153), dûe à la mobilité de son attention dans une ambiance qu'il déteste. Nous voyons de même Pierre Nozière attentif aux gestes de son ami le père Le Beau dont il envie la science de collectionner des grimoires (154), ou devant la boutique de l'armurier, M. Petit-Prêtre : « ...Quand nous voyions, dit-il, au milieu des lances, des targes, des cuirasses et des rondaches, M. Petit-Prêtre, revêtu d'un tablier de serge verte s'en aller boitant comme Vulcain, prendre au fond de l'atelier une antique épée qu'il posait ensuite sur son établi et qu'il serrait dans un étau de fer pour nettoyer la lame et réparer la poignée, nous avions la certitude d'assister à un grand spectacle... » (155). Dans la boutique de l'armurier Leclerc, Pierre Nozière se fait tout petit pour entendre les histoires de la Révolution de 1830, car déjà petit Pierre est séduit par l'histoire (156), et malgré quelques distractions et quelques fous-rires dans la classe de M. Chotard, il aime à entendre les récits de l'histoire ancienne (157). L'attrait d'Alceste et d'An-

(150) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 128.

(151) *ibid.*, p. 126.

(152) *ibid.*, p. 106.

(153) *Ibid.*, p. 202.

(154) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 71.

(155) *ibid.*, p. 126.

(156) A. France, *P. Nozière*, p. 93.

(157) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 152.

tigone est si grand que, dit-il... « la tête enfoncée dans mon dictionnaire, sur mon pupitre barbouillé d'encre, je voyais des figures divines, des bras d'ivoire, tombant sur des tuniques blanches, et j'entendais des voix plus belles que la plus belle musique, qui se lamentaient harmonieusement. Cela encore me causa de nouvelles punitions. Elles étaient justes. Je m'occupais de choses étrangères à la classe » (158).

Nous avons vu plus haut comment Jacques Vingtras perdu dans la lecture de Robinson, s'était laissé enfermer toute une longue soirée dans une salle du collège : Jacques Vingtras, attentif à tout, ne montre que ce seul exemple de concentration attentive. Il ne s'agit plus en effet de ces petits sédentaires, tranquilles, peu bruyants, comme l'est Pierre Nozière. C'est un enfant toujours en mouvement, qui a besoin de remuer et dont l'attention est dispersée sur toutes choses. Il est donc difficile d'en donner des exemples. Il en est de même de Poil de Carotte.

Avec ces différents moyens dont dispose l'enfant pour acquérir certaines connaissances, comment organise-t-il ses idées ! Son raisonnement, que l'imagination vient souvent troubler, est fréquemment le fruit d'association d'idées. Les rapprochements qui lui semblent évidents entre deux situations, entre deux images, l'incitent facilement à déduire : de là viennent certaines de ses convictions qu'il n'est d'ailleurs pas en peine de se justifier à lui-même. C'est ainsi que, comme nous l'avons vu, parce qu'il y avait des ressemblances avec les récits de sa mère et les illustrations de sa Bible, Pierre Nozière « possède la vérité » sur le Jardin des Plantes-Paradis terrestre. De la même façon, il identifie la maison dans laquelle vit un vieil ami avec la tour des Enfants d'Edouard, dont l'histoire lui a été contée : « ...Au premier tournant, dit-il, un petit chien se mit à japper : « C'est lui, pensai-je, c'est le chien des enfants d'Edouard ! et une peur subite, invincible, folle, s'empara de moi. Evi-

demment, cet escalier, c'était celui de la tour, et avec mes cheveux découpés en bonnet et ma blouse de velours, j'étais un enfant d'Edouard. On allait me faire mourir... » (159). L'apparent concours de circonstances a suffi pour dérouter son intelligence des faits et laisser la voie ouverte à son imagination. C'est Pierre Loti qui donne le plus grand nombre d'exemples de ces déductions par association d'images ou d'idées; il s'y mêle tant d'interprétation que ces constructions sont plutôt l'effet de l'imagination (160). Enfin, qu'ont dit nos romanciers de la mémoire chez l'enfant ? Il est difficile de distinguer dans leurs récits ce qu'ils en ont conclu. Disons toutefois que cette faculté semble jouer un très grand rôle dans l'activité cérébrale de leurs héros. A vrai dire, la mémoire enfantine est douée d'une grande puissance d'acquisition. Loti en donne un exemple caractéristique : dans son enthousiasme religieux, il s'est mis à étudier : « ...Malgré mon éloignement pour la lecture, dit-il, on me voyait souvent plongé dans des livres de controverse religieuse; je savais par cœur des passages des pères, des décisions des premiers conciles; j'aurais pu discuter sur les dogmes comme un docteur; j'étais retors en arguments contre le papisme... » (161). De son côté, Jules Vallès, présentant Jacques Vingtras à l'occasion d'une composition de « récitation classique et débit », ajoute : « ...Ma mémoire prend ça comme mon nez prend l'eau; et je renifle des chants entiers de l'Illiade, et des chœurs d'Eschyle, du Virgile et du Bossuet, mais ça part comme c'est venu... » (162). Malgré la puissance d'acquisition de sa mémoire, l'enfant est inapte à réaliser ses souvenirs dans le temps et l'espace; sa mémoire est surtout caractérisée par une précision littérale souvent encombrante. Anatole France montre, à ce sujet, Pierre Nozière en proie à un de ces

(159) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 31.

(160) Loti, *Le roman d'un enfant*, pp. 72-73.

(161) *Ibid.*, p. 119.

(162) Vallès, *L'Enfant* p. 292.

exercices fastidieux de récitation sur des vers de l'abbé Gauthier : « ...Je disais chaque vers tout d'une haleine, comme s'il eût été fait d'un mot unique... » Mais, lorsque, à bout de souffle, l'enfant s'interrompt, le mécanisme s'enraye, les rimes lui manquent. Le sens du poème ne peut guère lui être d'un grand secours puisque, malgré la bonne volonté qu'il a mise à l'apprendre, il est complètement égaré par l'idée que « Lutèce était une vieille dame » (163).

De même que, lorsqu'il s'agit de l'intelligence, il faut considérer chez l'enfant les différents processus qui dénotent son aptitude plus ou moins grande à l'acquérir, de même on ne peut parler de volonté enfantine sans restreindre ce terme à son sens de désir; et, partant de là, l'enfant tout petit apparaît comme un être volontaire. La petite Suzanne dont parle Anatole France en donne l'exemple; quand, fascinée par le coq rouge de l'assiette, elle a envie de le saisir, elle manifeste sa « volonté » d'une manière fort rudimentaire. L'obstacle naturel à son désir, le fait que le coq est peint sur l'assiette et par conséquent insaisissable, provoque sa colère : « ...Suzanne, dit A. France, se jeta dans une colère qui la rendit rouge comme une pivoine, lui élargit le nez à la façon des Capres, lui remonta les joues dans les yeux et les sourcils jusqu'au sommet du front. Ce front, tout à coup rouge, bouleversé, travaillé de bosses, de cavités, de sillons contraires, ressemblait à un sol volcanique. Sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles et il en sortit, entre ses gencives, des hurlements barbares... » (164). De là même façon, la volonté de Suzanne qui n'est qu'un caprice, se manifeste dans l'obstination qu'elle met à refuser de se coucher, refus qui, dit avec humour Anatole France « passerait dans l'histoire romaine pour un beau trait de la vie d'un Titus, d'un Vespasien ou d'un Alexandre Sévère » tant il est énergique et si peu il est motivé, puisqu'il est provoqué par le simple désir de fouiller

(163) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 131.

(164) *Ibid.*, pp. 202-203.

un tiroir plein de chiffons (165). Mais, quand il n'est plus un bébé comme Suzanne, l'enfant apprend à vouloir, et il donne parfois de beaux exemples d'énergie. Les motifs qui le poussent à ses « actions d'éclat » sont quelquefois assez mystérieux et souvent futiles. Ils n'en prouvent pas moins une application de la part de l'enfant à dominer sa nature. En voici, par exemple, un cas raconté par Pierre Loti. Le petit Julien, fort timide, craignait infiniment le ridicule dont sa sensibilité avait beaucoup à souffrir. Pourtant un jour, alors qu'il allait à la Limoise par un soleil ardent, il osa risquer un geste qu'il qualifie d'« héroïque ». Voici l'histoire telle qu'il la conte : « Un certain mercredi, après m'avoir fait partir de meilleure heure que de coutume, afin d'être sûr que j'arriverais avant la nuit on se borna, sur mes instances pressantes, à me conduire hors de ville, puis on me permit, pour une fois, de continuer jusqu'à la Limoise seul, comme un grand garçon. Au passage de la rivière, je tirai de ma poche, déjà avec une indicible honte devant les vieux bateliers tannés par la mer, la cravate de soie blanche que j'avais promis de me mettre au cou, par précaution contre la fraîcheur de l'eau. Et une fois sur les Chaumes, toujours brûlés par un ardent soleil, j'exécutai le serment qu'on avait exigé de moi au départ : j'ouvris un en-tout-cas ! — oh ! je me sentis rougir, je me trouvai amèrement ridicule, quand une petite bergère était là, tête nue, gardant ses moutons. Pour comble arrivaient du village quatre garçons, qui sortaient de l'école sans doute, et qui de loin, me regardaient avec étonnement. Mon Dieu ! Je me sentais faiblir ; aurais-je bien le courage vraiment de tenir jusqu'au bout ma parole !... Ils passèrent à côté de moi, regardant de près, sous le nez, ce petit monsieur qui craignait tant les coups de soleil. L'un dit cette chose, qui n'avait aucun sens, mais qui me cingla comme une mortelle injure : « C'est le marquis de Caraba ! » et ils se mirent tous à rire. Cependant je continuai ma route sans bron-

cher, sans répondre, malgré le sang qui m'affluait aux joues, me bourdonnait aux oreilles, et je gardai mon entout-cas ouvert »... et Loti ajoute plus loin : « ...Non, ma conscience ne m'a jamais fait accomplir rien d'aussi méritoire... » (166). Nous avons tenu à transcrire en entier cette histoire qui, il nous semble, est particulièrement significative. Le prétexte est bien peu de chose ; mais, quand on essaye de mesurer l'émotivité d'un enfant comme était Loti, quand, comme nous l'avons vu plus haut, on sait à quelles émotions l'exposait sa délicatesse de sensitive, c'est un acte d'une réelle énergie qu'il raconte en montrant avec quelle crânerie il ose un jour affronter les moqueries et braver ce qu'il considérerait lui-même comme un ridicule.

Les autres enfants dont nous nous occupons ont su faire preuve, eux aussi, de discipline d'eux-mêmes, et de volonté réfléchie et agissante, dans des cas autrement graves et difficiles. Le petit Jack, devenu ouvrier par décision brusque de d'Argenton, acceptera, quoiqu'encore très jeune, la rude vie de l'atelier, par seul désir de ne pas peiner sa mère. Et nous le verrons à Indret en bute aux taquineries et à la malice de ses compagnons d'apprentissage, mais résolument décidé à vaincre. Il prendra d'énergiques décisions : « ...Il allait travailler, vaincre ses répugnances, devenir un bon ouvrier, peinant ferme et gagnant bien sa vie, pour tirer sa mère de là, l'arracher à cette tyrannie. Et d'abord, il enferma tous ses livres, poètes, historiens, philosophes, dans la caisse de M. Rivals, qu'il cloua de peur des tentations. Il ne voulait plus lire, ouvrir à son esprit tant de chemins déroutants. Il tenait à garder toutes ses forces, toutes ses pensées pour le but que sa mère lui montrait »... (167). Cet exemple de volonté « mâle » n'est pas unique dans les romans que nous étudions. Jules Vallès en cite plusieurs aussi nets ; Jacques Vingtras, lui aussi, que les difficultés de l'existence familiale ont habitué à

(166) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 162.

(167) Daudet, *Jack*, t. I, p. 336.

réfléchir très tôt, se trouvera devant des décisions à prendre. Devant des reproches que lui-même juge injustifiés, il ouvrira les yeux et, comprenant que l'avenir de son père pouvait dépendre de sa propre conduite, voici ce qu'il en pense : « ...Quoi ! J'étais pour quelque chose dans son avenir, je serais cause qu'on le déplacerait par disgrâce, ou peut-être qu'on le destituerait ! Je me donnai sur la poitrine des mea culpa, des coups plus forts que ceux de ses poings fermés, et je me serais peut-être tué tant j'étais désespéré, si je n'avais pensé à réparer le mal que mon père m'accusait d'avoir fait. Je me mis à travailler bien fort, bien fort; on ne me punissait plus au collège mais à la maison on me battait tout de même. J'aurais été un ange (continue-t-il), qu'on m'aurait rossé aussi bien en m'arrachant les plumes des ailes, car j'avais résolu de me raidir contre le supplice, et comme je dévorais mes larmes et cachais mes douleurs, la fureur de mon père allait jusqu'à l'écume... » (168). Ce raidissement contre la douleur physique, que craignent pourtant les enfants ordinairement douillets et peureux, n'est-il pas la preuve d'une volonté farouche et obstinée ? Poil de Carotte, à ce sujet, est peut-être l'enfant le plus fermement endurci de ceux qui nous sont présentés. Le fait d'« encaisser » sans jamais rien dire est devenu chez lui une telle habitude que ses parents eux mêmes s'y sont faits et n'en montrent plus d'étonnement. Cela ne veut point dire que l'enfant soit insensible. Et nous savons que Poil de Carotte souffre en silence, d'un bout à l'autre de sa vie d'enfant. Mais, chez lui, il y a un certain orgueil à dissimuler la peine, mêlé à une certaine malice, qui déroute. Voyons-le, par exemple, en train d'égorger d'innocentes perdrix; ce rôle de « tueur » lui a été intentionnellement réservé, la famille Lepic prétextant son insensibilité de « brute » : « ...Poil de Carotte les (les perdrix) met entre ses deux genoux, pour les contenir, et tantôt rouge, tantôt blanc, en sueur, la tête haute afin de ne rien voir, il

serra plus fort. Elles s'obstinent. Pris de la rage d'en finir, il les saisit par les pattes et leur cogne la tête sur le bout de son soulier. Oh ! le bourreau, le bourreau ! s'écrient grand frère Félix et sœur Ernestine. Le fait est qu'il raffine ! dit Mme Lepic... » (169). De même, les parents Lepic ont oublié que le coup de pioche qu'il avait reçu au front pouvait être dangereux pour Poil de Carotte, car « il n'a pas crié... on lui a fait observé que cela ne sert à rien » et toutes leurs craintes sont reportées sur grand frère Félix que la vue du sang a fait s'évanouir (170). Nous donnerons un dernier exemple : Poil de Carotte a décidé de ne plus boire. A table, il refuse un verre d'eau prétextant qu'il n'a pas soif. Mais il maintient sa décision et, en quelques jours, il constate que l'habitude est facile à prendre : « ...Poil de Carotte, surpris, qui craignait de souffrir, reconnaît qu'avec un entêtement régulier, on fait ce qu'on veut. Il avait cru s'imposer une privation douloureuse, accomplir un tour de force, il se porte mieux qu'avant. Que ne peut-il vaincre sa faim comme sa soif : il jeûnerait, il vivrait d'air !... (171) Il faut bien reconnaître que cette volonté (que Jules Renard appelle entêtement), fait de Poil de Carotte un petit être bien exceptionnel. Toutefois nous ne pouvons dire que cela ne soit pas vraisemblable. Tant d'enfants martyrisés par leurs parents, eux aussi, ont dû apprendre à supporter la souffrance et à maîtriser leurs plaintes, pour simplement pouvoir continuer à vivre. Forcée par les circonstances, la volonté naît chez l'enfant. C'est une habitude qu'il prend. De là vient que les enfants choyés ont du mal à la prendre et sont plus souvent capricieux que volontaires et que les petits malheureux sont souvent de jeunes héros.

Avant de terminer cette présentation psychologique de l'enfant ou des enfants tels que les ont vus les romanciers du XIX^e siècle, nous dirons quelques mots de deux qualités

(169) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 6.

(170) *ibid.*, p. 11.

(171) *ibid.*, p. 16.

spécifiques de l'enfant, nous devrions dire deux « dispositions ». Car, l'une d'elle, considérée comme morale chez l'adulte pour qui elle est le résultat d'un jugement, tout relatif d'ailleurs, est chez l'enfant réellement instinctive. Nous voulons parler de son amour de la vérité, de sa sincérité. Cette qualité a toujours plu aux poètes qui l'ont qualifiée d'innocence. Quelle qu'en soit la cause, elle existe chez le tout petit enfant, et les romanciers se devaient de la faire remarquer. Nous avons vu que l'enfant fait tout avec sérieux : il aime, il déteste, il joue, il pleure, il agit. De même, il accepte tout ce qu'on lui dit avec respect, faute de connaissance et d'esprit critique. Mais, surtout, il dit franchement, et malgré les difficultés que présente pour lui le langage exprimé, tout ce qu'il pense, tout ce qu'il désire. Anatole France qui, avec le regret de l'homme mûr qui a fait le tour de l'hypocrisie humaine, se penchait vers l'enfance, a eu un respect particulier pour la candeur enfantine. Son petit Pierre Nozière, bien à l'abri des secousses du monde, dans un intérieur honnête de tendresse et d'amour, est un de ces types d'enfants « ouverts » que n'a pas encore noirci l'expérience du mensonge. Tout petit, quand sa mère l'emmène chez le vieux M. Robin, il lui dit tout simplement la peur que lui a causée l'escalier noir et usé conduisant à sa demeure : « ... Vous demeurez dans une vilaine tour, Monsieur Robin, dit-il » (172). Puis toujours poursuivi par l'image terrifiante des enfants d'Edouard, il ajoute : « Dis donc, Monsieur Robin, vous savez, si maman avait été dans la tour de Londres, elle aurait empêché le méchant oncle d'étouffer les enfants d'Edouard sous leurs oreillers » et Anatole France ajoute : « Il sembla que M. Robin ne comprenait pas ma pensée dans toute sa force ; mais, quand nous nous retrouvâmes seuls maman et moi, dans l'escalier, elle m'éleva dans ses bras : — Monstre ! Que je t'embrasse ! » (173). C'est aussi Pierre Nozière qui, dans un élan

(172) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 33.

(173) *Ibid.*, p. 33.

de pitié, jette au petit Alphonse une grappe de raisin prise sur la table; l'intention est belle; et le geste malheureux ne sera pas puni, car Pierre ne s'en est pas caché. Au sortir de l'école, quand sa mère le questionne sur ce qu'il a fait, il avoue sans honte qu'il a passé son temps à regarder Mlle Lefort (174). On comprend que Pierre Nozière soit embarrassé quand on exige de lui des confessions. Et Anatole France d'écrire : « Chaque samedi on nous menait à confesse. Si quelqu'un peut me dire pourquoi, il me fera plaisir. Cette pratique m'inspirait beaucoup de respect et d'ennui. Je ne crois pas que M. l'aumônier prit un véritable intérêt à entendre mes péchés; mais il m'était certainement désagréable de les lui dire. La première difficulté était de les trouver... C'est pourquoi je m'en tenais d'ordinaire au chapitre des distractions. Distractions à l'office, distractions pendant les repas, distractions dans « les assemblées », j'avouais tout et le vide déplorable de ma conscience m'inspirait une grande honte, j'étais humilié de n'avoir pas de péchés » (175). En dépit de la malicieuse ironie qu'il met à parler des confessions de Pierre Nozière, Anatole France insiste sur cette merveilleuse franchise de l'enfant. Il ne faut pas de relater, lui aussi, cette réflexion si souvent entendue : « Il est vilain le monsieur » d'un enfant qui, dit-il, « croit le moment venu d'exprimer son sentiment » (176).

Pour d'autres enfants qui, à la différence de Pierre Nozière ont vu le mensonge de plus près, la sincérité est un troublant problème dont ils sortent assez facilement vainqueurs, tant est fort leur instinct de vérité. Jacques Vingtras a été « faussaire » pourtant. Et si, comme avoue Vallès « ...il n'a jamais eu le teint si frais, l'air si ouvert que pendant cette période du faussariat », il ajoute que le motif justifie le moyen : c'est pour avoir des livres qu'il

(174) A. France, *Livre de mon ami*, p. 113.

(175) *ibid.*, pp. 140-141.

(176) *ibid.*, p. 236.

imitait le paraphe de son père et « faisait des exemptions de deux cents vers », mais, dit-il « ... si j'étais capable de déshonorer le nom d'un père pour pouvoir lire, parce que j'avais la passion des voyages et des aventures, et si je n'avais pu résister à cette tentation-là, je m'étais juré de résister aux autres et je ne touchai jamais la queue d'une grenouille, qu'on me croie sur parole » (177). Qui trouverait là une condamnation de la franchise ? Or, Jacques Vingtras donnera un autre exemple de cette peur du mensonge qui le trouble. C'est la mort dans l'âme qu'il avouera à son professeur que ses succès en narration ne sont dûs qu'à des pillages renouvelés du *Gradus* et des auteurs latins (178).

Quant à Poil de Carotte, son cas est infiniment plus complexe. Ici, Jules Renard fait assister à ce que peut être la dégradation du mensonge dans une âme d'enfant quand il s'offre à lui comme la seule route vers la tranquillité. Que Poil de Carotte s'habitue très vite à l'hypocrisie de père et mère ne prouve pas qu'il aime à mentir. Il le fait par force et dit-il « parce que l'on gagne du temps » (179). Mais que de bonnes intentions se cachent sous ses mensonges.

Enfin, qu'ont dit les romanciers de ce facteur essentiel du développement de l'enfant, l'imitation ? Au cours des romans en question, nous voyons ces petits personnages, dont la personnalité n'est pas encore très définie, manifester cette tendance élective de différentes façons. C'est ainsi que Pierre Loti, pour qui la vie des insectes et des papillons est une constante source de curiosité, imite (si tant est que ses gestes puissent être qualifiés d'imitation) les évolutions d'une chenille qui se métamorphose. Sur la scène de *Peau d'Ane*, il mime les contes de fées. Jacques Vingtras qui a toute fraîche à la mémoire l'histoire du siège d'Arbelles

(177) Vallès, *L'enfant* p. 120.

(178) *ibid.*, p. 289.

(179) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 68.

traduite de Quinte-Curse, et dont le tempérament batailleur s'affirme déjà, « ...bombarde de pierres tout un quartier » pendant un siège de mardi-gras (180). Séduit par les mystères de la religion, à son retour de la chapelle, Pierre Nozière découpe des guirlandes de papier à la manière de monsieur l'abbé Jubal. Nous avons déjà dit comment les romanciers ont su montrer que l'enfant aimait jouer la comédie, se travestir, faire le petit homme. Nous n'insisterons donc pas. Remarquons toutefois que chacun d'eux a insisté sur le choix de ces imitations qui, chez l'enfant, correspondent à des exigences de sa nature, à des goûts déjà définis. De telle sorte que beaucoup de ces « comédies » enfantines apportent des révélations sur son véritable caractère.

Nous avons pu constater, pendant cette étude, que les romanciers avaient fait effort pour pénétrer dans la vie intime de l'enfant. Ces observations de psychologie, exprimées par des gestes, des réflexions, des histoires parfois, et qu'ils suggèrent sans les expliquer, sont de nature à prouver que les auteurs avaient à cœur de faire sentir que la vie de l'enfant s'établissait sur un autre plan que celle de l'adulte. Ils l'ont tour à tour montré faible et volontaire, imaginatif, sensible, tout en lui gardant ce charme que lui confère sa hâte de tout comprendre, de tout voir, de tout dire. Ce sont là des efforts dignes d'intérêt. Si les observations faites n'ont pas une rigueur scientifique, du fait qu'elles sont exposées sans méthode, sans souci de démontrer une thèse quelconque, il est utile de remarquer que les romanciers n'ont cessé de montrer à l'enfant leur sympathie; s'ils ont été tentés d'enjoliver leurs souvenirs ou d'ajouter à leur récit quelque trait piquant leur désir d'attirer l'attention sur leur personnage montre à quel point l'enfant devenait pour eux une préoccupation de premier plan dans l'ordre des sujets à connaître.



CHAPITRE QUATRIEME

L'ENFANT ET LA FAMILLE

- Influence de la famille sur l'enfant.
- L'Enfant, centre de la famille : efforts de compréhension et de tendresse du père et de la mère : *Pierre Nozière*.
- Influence unilatérale d'une partie de la famille : Loti, enfant dans un milieu féminin.
- Misères familiales et conséquences pour l'enfant : Maladresse des parents : Jacques Vingtras.
- L'enfant haï : *Poil de Carotte*; malice maternelle et indifférence paternelle.
- L'enfant illégitime : *Jack*.



CHAPITRE QUATRIÈME

L'ENFANT ET LA FAMILLE

Vu dans ses rapports avec le milieu naturel dans lequel il doit vivre : la famille, l'enfant apparaît sous des jours nouveaux que les romanciers n'ont pas manqué de mettre en valeur. Il est évident que l'enfant qui est un être neuf, entièrement à former, subit l'influence du milieu où il vit et que ses attitudes dépendent la plupart du temps de celles de ses parents. Etudier les rapports entre enfant et parents, c'est en quelque sorte fournir une explication du caractère de l'enfant, justifier ses réactions, et c'est à la fois poser le problème de l'éducation. Dans le chapitre précédent, nous avons observé les éléments psychologiques fondamentaux de l'âme enfantine, éléments que nous avons retrouvés — à une différence de degré près — chez les héros de tous les romans étudiés. Pourtant, on ne peut dire que Jacques Vingtras ressemble à Pierre Nozière ou à Jack ; c'est ici l'apport particulier de la famille. « C'est la famille, écrit M. Félix Pécaut, avec ses mœurs, ses habitudes, ses préoc-

cupations, ses sentiments collectifs, sa manière de vivre matériellement et moralement qui, sans avoir souvent conscience, ou du moins, sans la méditer, est la créatrice continue de l'enfant... » (181). Le fait est encore plus apparent au XIX^e siècle que dans les époques précédentes. Nous avons déjà remarqué que ce cercle se rétrécissait étroitement, arrivant à se concentrer sur une véritable « trinité », le père, la mère et l'enfant. Mais, alors même que l'enfant n'est pas unique, on constate, dans la famille du XIX^e siècle, un rapprochement très net des membres actifs en quelque sorte, père, mère et enfants, les autres parents, oncles, tantes, grands parents, n'y jouant plus le rôle qu'ils y tenaient dans les siècles précédents, où, très souvent, ils faisaient véritablement partie de l'intimité familiale. Ainsi rétréci, le cercle de famille constitue une petite communauté étroitement liée, au sein de laquelle les rapports entre chacun des membres leur confèrent des qualités particulières. Un pédagogue anglais, M. Cloudesley-Brereton, dans un article qu'il consacrait à l'étude de l'enfant français, disait à ce propos que, dans le milieu français... « de grandes personnes, il n'y a guère de place pour l'enfant... Point de chambre à part où l'enfant puisse vivre de sa vie propre du même pas que ses petits compagnons. Et quand il est, comme c'est souvent le cas, enfant unique, alors les chances qu'il a de vivre sa vie sont encore réduites... Le petit Français, depuis sa toute première enfance, est jeté dans la société des « grandes personnes » et participe à leur vie, à leur conversation... Il est une preuve frappante que le milieu social est, dans l'éducation, un facteur beaucoup plus important que l'école... » (182). Cette remarque date de 1918, pourtant elle serait déjà valable dans cette fin du XIX^e siècle qui nous intéresse, ou, du moins, les romanciers le feraient croire.

(181) *Manuel général*, 18 avril 1925.

(182) *L'Enfant français dans la famille et à l'école*, Revue Pédagogique, avril 1918.

Si donc, l'influence familiale sur l'enfant est incontestable, comment les romanciers du XIX^e siècle l'ont-ils considérée ? Disons d'abord que, parmi les six romans auxquels nous nous attachons, il nous sera donné d'étudier les principaux cas qui peuvent se présenter. Les voici, dans la famille complète d'une part : ou bien l'enfant est le personnage central, point de mire et principal souci des parents dont l'harmonie de jugement est parfaite quand il s'agit de l'enfant ; ou l'enfant est l'objet d'erreurs, d'incompréhensions de la part de ses parents ; tout en étant aimé, il subit la famille ; ou encore il est considéré comme un intrus et est victime des dissentiments familiaux et des jalousies fraternelles. La famille incomplète pose le problème de l'influence unique du membre existant ; enfin, se présente le cas de l'enfant illégitime pour qui la famille n'existe pas. Selon ces divers cas, nous étudierons les rapports de l'enfant avec les éléments familiaux qui l'entourent.

Entre son père et sa mère, l'enfant s'épanouit. Il est la grande préoccupation du ménage en même temps que sa plus grande joie. Ses faits et gestes, longuement commentés avec curiosité et admiration, créent entre les parents un sujet de perpétuelles conversations : il est le but pour lequel travaille la famille ; c'est le cas de Pierre Nozière. Le petit enfant — considérable personnage — vit dans une atmosphère de confiance, de concorde et de tendresse ; sa foi dans la puissance de ses parents est illimitée. Jamais trompé, il les considère l'un et l'autre comme de bons « géants très doux », mais il est très naturel qu'il parle plus volontiers de sa mère, avec laquelle l'enfant est en contact constamment. Pour elle, il a une véritable dévotion. Comment pourrait-il en être autrement, en face d'une mère comme Madame Nozière, dont l'unique soin est de voir sourire son Pierre. Or, cette intimité de la famille Nozière dont les trois membres sont aussi étroitement unis, dans les mêmes sentiments de piété familiale, prend un charme particulier qu'Anatole France a su faire sentir. L'écrivain l'a dit avec

ses sentiments d'adulte. Il est certain cependant que l'enfant, s'il était incapable de l'exprimer, savait le ressentir et même prouver qu'il le subissait : Anatole France écrit le bonheur que Pierre Nozière avait à vivre dans une telle atmosphère : « ...J'étais heureux de voir et d'entendre... J'étais sensible aux fleurs, aux parfums, au luxe de la table, aux vêtements... Mais ce que j'aimais plus que chaque chose en particulier, c'était l'ensemble des choses : la maison, l'air, la lumière, que sais-je enfin ! Une grande douceur m'enveloppait. Jamais petite oiseau ne se frotta plus délicieusement au duvet de son nid (183). « Aussi les récits de Pierre Nozière sont-ils l'histoire de son éclosion heureuse, sans chocs, sans conflits. Ses seuls chagrins lui viendront du dehors ; encore père et mère seront-ils alors les grands consolateurs. Car ils n'auront pas voulu confiner leur enfant dans une solitude néfaste ; le jour où Pierre montrera d'une manière un peu trop évidente qu'il a besoin de faire du bruit, de crier, de sortir de lui-même, ses parents jugeront bon de le mêler à la société d'autres enfants. Voici ce que le Docteur Nozière en pense : « ...Cet enfant, dit-il, qui n'a ni frères, ni sœurs, développe ici, dans l'isolement un goût de la rêverie qui lui sera nuisible par la suite. La solitude exalte son imagination et j'ai observé que déjà sa tête était pleine de chimères. Les enfants de son âge qu'il fréquentera à l'école, lui donneront l'expérience du monde... » (184). Mais le choix d'une pension ne sera pas livré au hasard. Nous verrons Monsieur et Madame Nozière discuter de la nécessité de confier leur enfant à une femme. Le petit Pierre sera l'élève de Mlle Lefort ; mais les essais n'étant pas très concluants, on discutera encore et Pierre quittera Mlle Lefort ; et nous verrons encore ses parents, attentifs à sa destinée, prêts à réparer leur erreur, n'ayant de souci que l'éducation de leur fils. Pour cela d'ailleurs, ils n'ont pas attendu que soit venu l'âge

(183) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 37.

(184) *ibid.*, p. 104.

de l'école. Dès sa plus tendre enfance, Pierre Nozière apprend ; ses questions ne restent pas sans réponse. C'est avec un tendre sourire qu'on l'a laissé babiller, jouer, rêver, faire à sa manière et tout seul de petites expériences. Il n'était pas rare que Mme Nozière se prêtât à ses jeux enfantins. Elle était de celles qui savent raconter des histoires. Un jour, nous la voyons offrir à son petit Pierre, avec un grand sérieux, une rose de la tapisserie, don que l'étroite filialité de ces deux êtres rendait infiniment précieux (185).

La famille de Loti est un autre exemple de ces ensembles bien fermés qui, à eux seuls, se suffisent. Toutefois, nous n'y retrouvons pas le même équilibre. Alors que Pierre Nozière, bien que confessant son attachement particulier à sa mère parce qu'elle semble le mieux comprendre, subit fortement l'influence de M. Nozière, docteur-philosophe, Pierre Loti semble assez détaché de son père. Il est très rarement question de lui dans le Roman d'un Enfant. L'enfant a pour le chef de famille un très grand respect mêlé d'une profonde admiration et il en parle à la manière de Châteaubriand retraçant les soirées à Combourg. Mais cette déférence ne facilite guère les rapports entre père et fils. La distance qui les éloigne est même difficile à franchir. Pierre Loti ne laisse entrevoir l'image de son père qu'à l'occasion de la lecture biblique qui unissait le soir toute la famille autour de son protecteur, ce qui décerne à celui-ci une sorte de caractère religieux (186). On comprend que l'enfant se sente plus près de sa mère à qui il élève un véritable hymne de piété filiale qui constitue un des plus touchants chapitres du Roman d'un Enfant. « ...Ma mère, dit-il, est la seule au monde de qui je n'aie pas le sentiment que la mort me séparera pour jamais... » (187). Son amour pour elle qui, dit-il, « a été le seul stable des amours de

(185) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 27.

(186) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 59.

(187) *ibid.*, p. 26.

(sa) vie » (188) a toujours été comme une adoration; cet amour que la vie ne devait pas déflorer et pour lequel Loti voudrait trouver des mots « à part », des « mots faits pour elle et comme il n'en existe pas » (189), l'a marqué dès l'enfance. Cette femme, infiniment douce et bonne, le lui rendait bien. La sollicitude pieuse dont elle l'entoure, qui rayonne d'elle, est traduite presque à chaque page des Souvenirs de Loti. Tout enfant, elle est pour lui l'asile où il se réfugie quand il a peur, la consolation qui lui fait oublier les souffrances de la maladie. Nous la voyons active ménagère quand Loti l'évoque auprès de cette chiffonnière, avec ses petits tiroirs bien ordonnés et qui sont restés pour lui « absolument mêlés » à l'image de sa mère, « à tout ce que ses mains bienfaisantes, si agiles au travail, ont fabriqué de jolies petites choses » (190). La ferveur religieuse de Madame Viaud est pour beaucoup dans la vocation de pasteur et de missionnaire que Loti s'était découverte dans ses jeunes années. Mais surtout l'atmosphère de recueillement simple et plein de douceur qu'elle savait créer autour d'elle a été très souvent évoquée par Loti. Il dit ce qu'était pour lui « l'instant délicieux » où, après le dîner, la famille venait s'installer au salon : « Tout avait un bon air de paix et de confort » (191). L'image qui nous reste de Mme Viaud, d'après les souvenirs de Loti, n'est-elle pas celle de cette maman qui, pleine d'inquiétude, est venue tenir compagnie à son bambin, un moment troublé, dans le calme de sa retraite, par les échos bruyants venus de la rue : « Me sentant en détresse, écrit Loti, je descendis chercher ma mère, la prier avec instance de monter me tenir compagnie. Étonnée de ma demande (car je ne conviais jamais personne dans ce sanctuaire), étonnée surtout de mon air anxieux, elle me dit d'abord en plaisantant que

(188) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 26.

(189) *ibid.*, p. 27.

(190) *Ibid.*, p. 204.

(191) *ibid.*, p. 99.

c'était ridicule de la part d'un garçon de dix ans bientôt accomplis; mais elle consentit tout de suite à venir, et s'installa, presque un peu inquiète, auprès de moi dans mon musée, une broderie à la main. Oh ! alors rasséréné, réchauffé par sa bienfaisante présence, je me remis à l'ouvrage... » (192). Mais Madame Viaud n'est pas le seul personnage féminin qui ait entouré Loti. Autour de lui, quatre autres femmes referment le cercle. Sa sœur dont il dit qu'elle était pour lui « comme une autre mère » (car elle était de beaucoup son aînée), et qui, ajoute-t-il à propos d'un voyage qu'il fit à l'Ile d'Oléron, « était bien la seule personne au monde qui put me faire supporter une séparation si longue » (193), contribuait beaucoup à son éducation. Elle lui enseignait la peinture (194); c'est elle qui l'accompagna pendant le premier voyage qu'il fit en montagne dans le Midi. On peut dire que le tempérament artiste de cette jeune fille devait teinter la sensibilité de Loti. Il y avait aussi deux tantes : la tante Berthe qui, du haut de sa fenêtre, lui faisait admirer les couchers de soleil (195); et la tante Claire qui lui racontait les « histoires de l'île » (196) et qui était, dit-il, « la personne de la maison qui le gâtait le plus » (197). Ainsi, le petit Julien évoluait dans un milieu gracieux, presque exclusivement féminin, où tantes, sœur et mère le choyaient à qui mieux mieux. Ce groupe de femmes qui ont bercé son enfance, n'est-il pas à la base de cette affectivité féminine qui devait être le caractère essentiel de Loti ? Leur souvenir remplit le Roman d'un Enfant où l'on voit défiler une succession de tableaux comme celui-ci : « ...Trois personnes tranquillement assises sur des chaises — des personnes en robes noires, il est vrai, et im-

(192) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 130.

(193) *Ibid.*, p. 89.

(194) *ibid.*, p. 116.

(195) *ibid.*, p. 47.

(196) *ibid.*, p. 52.

(197) *ibid.*, p. 48

mobiles — mais très rassurantes quand même, très connues, très aimées : mère, grand' mère et tantes. Alors, je prenais ma course pour aller me jeter dans leurs bras » (198.) Mais il faut dire aussi que tant d'austérité, de silence, favorisant la rêverie, la tristesse de Loti est née dans cet isolement au centre de cette famille bien décidée à l'abriter contre tout contact du dehors. Quand viendra pour lui le moment d'aller à l'école, sa mère hésitera à l'y envoyer. «...Tandis que cette question s'agitait en famille, écrit Loti, je vécus quelques jours dans la terreur de cette prison-là... Mais on trouva, après réflexion, que j'étais une petite plante trop délicate et trop rare pour subir le contact de ces autres enfants qui pouvaient avoir des jeux grossiers, de vilaines manières; on conclut donc à me garder encore... » (199). Il aura alors des professeurs particuliers dont l'autorité ne le fera pas souffrir. Pourtant un jour, à douze ans et demi, il dut entrer au collège. On imagine avec quel chagrin Mme Viaud dut l'y conduire. Mais elle gardait l'espoir de ne le quitter jamais. Et, quand le grand frère repart pour un de ses lointains voyages, le cri de confiance lui échappe : « elle se tourna vers moi, dit Loti, avec une expression de regard qui d'abord m'attendrit jusqu'aux fibres profondes; et puis, elle m'attira à elle en disant d'un accent de complète confiance : Grâce à Dieu, au moins, nous te garderons, toi ! » (200).

Pierre Nozière, Pierre Loti, parties de groupes homogènes dont ils ont été le centre, la raison de vivre, n'ont jamais eu à souffrir de la famille, dont le souvenir est pour eux le soutien des heures pénibles, dont ils ont subi le charme d'infinie douceur. Toute autre est l'histoire de Jacques Vingtras. Avec lui, Jules Vallès pose la question, primordiale, de la vie matérielle de la famille; et elle compte en effet. La douceur ouatée du « nid » de Pierre Nozière n'est

(198) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 39.

(199) *Ibid.*, p. 124.

(200) *ibid.*, p. 261.

pas seulement dûe à la bienveillance et à l'intelligence compréhensive de ses parents. Ceux-ci, en effet (du moins il n'est point question de leurs difficultés), vivent une existence normale de petits bourgeois à peu près assurés d'un relatif confort. La famille Vingtras, au contraire, lutte et se débat pour se maintenir vivante. La misère est grande; et c'est tout enfant que Jacques Vingtras l'a connue. Il faut être héroïque pour ne pas se laisser dominer par elle; elle entraîne souvent le ridicule, elle aigrit. Or, on ne peut accuser Vallès d'avoir constaté là un fait qui n'est que trop général. Il est difficile de dissimuler à un enfant les difficultés de la vie quand elles sont aussi grandes que chez les Vingtras. La paysanne orgueilleuse et le pauvre surveillant ne font pas un ménage très uni. Nombreux sont leurs dissentiments et l'enfant, témoin de ces désordres, dépasse très vite le stade de l'enfance. On a souvent vu des petits Vingtras prématurément ouverts à la critique de l'existence. Or, Vingtras, plus tard, pardonne à ses parents de n'avoir pu l'entourer de tendresse prévenante, car l'homme qui écrit se rend fort bien compte de toutes les difficultés que la vie laborieuse du père, la vie de restrictions et même de sacrifices de la mère n'étaient guère propres à donner à la famille l'atmosphère de confiance sereine qui règne dans celles de Pierre Nozière et de Pierre Loti. Les Vingtras sont de ceux que la « situation » obligera souvent à changer de place. De ces bouleversements des départs, des nouvelles habitudes qu'il faut prendre dans les stations de M. Vingtras, parti « en avancement », l'enfant gardera l'impression d'une instabilité pénible. On est loin des intérieurs confortables où sans interruption, les héros de Loti et d'Anatole France ont habité jusqu'à leur adolescence. Le petit Jacques ne peut guère savoir ce que c'est qu'un foyer : installations à la hâte en attendant le moment du changement ardemment désiré, simples haltes dans l'espoir de jours meilleurs. Et même durant ces haltes, que de bruit ! Le calme si nécessaire au développement régulier et normal de

l'enfant, a toujours manqué à Vingtras. Il a vu son père souffrir du mépris de ses supérieurs, sa mère malheureuse dans sa fierté déçue ou torturée de jalousie; et la mauvaise humeur, ce démon de la famille, a toujours présidé à leurs intimités. Jules Vallès, qui était hanté par le sentiment de l'injustice sociale, a traduit les rapports familiaux avec toute l'amertume qu'en a gardée l'enfant qui en a été victime. Nous ne pouvons l'accuser d'exagération ou de dramatisation. Trop de faits divers des journaux sont là pour justifier la fréquence de ces révoltes enfantines, occasionnées par la misère. On ne peut dire que Jacques Vingtras ait trouvé auprès de ses parents beaucoup de réconfort. Son père lui inspirerait plutôt de la crainte. Ses violences qu'il traduit par des gifflés énergiques, ne sont pas de nature à rapprocher père et fils. Et pourtant, l'enfant compatit facilement à la tristesse de son père. Nous avons vu déjà comment il se sentait pris de pitié pour la surveillant miséreux que des collègues tournent en dérision. L'anecdote où Vingtras raconte comment, un soir, son père osa lui apporter, pendant une étude solitaire, une côtelette prise au réfectoire, montre que ce père n'est pas de ceux que les chroniques de journaux appellent « dénaturés »; un enfant n'oublie pas de tels souvenirs : « Il avait l'air si troublé, dit Vingtras, et il repartit si ému ! » (201). Mme Vingtras n'a pas de ces « délicatesses », et, chez elle, les maladresses peuvent prendre l'apparence de malice volontaire. Ce n'est pas par méchanceté qu'elle impose à son fils une discipline énergique. Elle essaie parfois de se justifier à elle-même : « ...Il ne faut pas, dit-elle, que les enfants aient de volontés; ils doivent s'habituer à tout. Ah ! les enfants gâtés ! Les parents sont bien coupables qui leur laissent faire tous leurs caprices... » (202). Elle a sur l'éducation des idées personnelles très nettes; son grand désir est d'être la femme d'un professeur et d'avoir pour fils un « monsieur ». L'éducation

(201) J. Vallès, *L'enfant*, p. 31.

(202) *ibid.*, p. 51.

paysanne qu'elle a reçue, son manque d'instruction, ne lui permettent pas d'envisager des moyens pédagogiques pour élever correctement son enfant. Elle emploiera avec lui les méthodes d'une inflexible rigueur, celles auxquelles elle a été accoutumée sans doute. Mais cela ne prouve pas qu'elle n'aime pas son fils. Quand, plus tard, Vingtras aura l'occasion de lui dire combien il a eu à souffrir de ses ridicules, de ses aspirations orgueilleuses, quand il lui avouera qu'il ne peut vivre comme elle l'avait toujours désiré pour lui, alors elle comprendra quelle distance la sépare de son fils et un cri de mère lui échappera : « ...Tu ne voudras plus nous voir » dira-t-elle (203). C'est la première fois que son fils la verra pleurer. Elle aura le sentiment de ses erreurs passées; comment un autre sentiment que l'amour maternel aurait-il pu ouvrir les yeux d'une Madame Vingtras ? Mais pourquoi aussi un enfant intelligent, frôlant tous les jours le drame, vivant dans cette atmosphère d'hypocrisie, de jalousie, de mensonge, de rancœur, ne serait-il pas déjà un révolté ? L'enfant qui souffre de la faim, de la violence, de la tristesse, sait voir autour de lui que ce n'est pas une nécessité, un ordre naturel. Quand il a fait connaissance des enfants du cordonnier, quand il est entré dans un intérieur joyeux, Vingtras a bien compris qu'il pouvait en être autrement que chez lui : « Je trouve des pères qui pleurent, dit-il, des mères qui rient; chez moi, je n'ai jamais vu pleurer, jamais rire; on geint, on crie... » (204). Il a entrevu un bonheur possible; de là à détester les auteurs de sa triste vie, il n'y a pas loin. Et si le petit Vingtras reconnaît qu'il hait son père, qu'il hait sa mère, Jules Vallès reconnaît que M. et Mme Vingtras ne sont pas les seuls coupables.

Au contraire, Jules Renard a tenté de dépeindre, dans tout son tragique, le cas de parents portant, eux seuls, la responsabilité totale des souffrances de l'enfant. M. et Mme Lepic sont les types les plus achevés de malveillance et

(203) J. Vallès, *L'enfant*, p. 351.

(204) *ibid.*, p. 98.

de cruauté de père et de mère. Le moyen employé par l'auteur pour mettre en relief cette malice attentive est bien simple. Poil de Carotte a une sœur et un frère; les différences d'attitude des parents vis-à-vis de ceux-ci et du dernier venu justifient leurs intentions. Grand frère Félix et sœur Ernestine ne sont certes pas des enfants gâtés, mais ils n'ont pas à redouter comme Poil de Carotte les dangereuses inspirations des parents Lepic. Il arrive bien souvent au contraire qu'ils jouent le rôle de complices. Est-ce à dire que M. Lepic n'est qu'un mauvais père ? C'est un grand taciturne dont il est difficile de deviner les véritables intentions. Après de cyniques expériences dont on n'aperçoit pas de justification, il est capable de se laisser aller, avec Poil de Carotte, à des faiblesses aussi énigmatiques, et même à des épanchements pénibles. Cela n'arrive qu'une fois, il est vrai. Mais l'anecdote en dit long sur la vie secrète de M. Lepic. La réflexion a d'ailleurs été provoquée par Poil de Carotte lui-même qui, las des persécutions maternelles, a, un jour de confidences, hasardé un jugement sur sa mère : « J'ai une mère, a-t-il dit. Cette mère ne m'aime pas et je ne l'aime pas » (205). A son grand étonnement, il lui fut répondu par une autre confidence : « Et moi, dit Lepic, crois-tu donc que je l'aime ? » « Un instant, Poil de Carotte s'empêche de parler. Il a peur que sa joie secrète et cette main qu'il saisit et qu'il garde presque de force, tout ne s'envole... » (206). Mais c'est seulement leur même rancune cachée qui a pu ainsi rapprocher M. Lepic et Poil de Carotte. Chacun retrouvera le silence de ses méditations et il ne sera plus question entre eux de confidences. Mais avec Mme Lepic, ce court instant ne s'est même jamais présenté. Elle est, à elle seule, la véritable ennemie de Poil de Carotte. Cette femme, dure pour elle même, dure pour tout le monde, et plus encore pour son jeune fils ne lui a pas appris la tendresse. Poil de Carotte ne sait pas la douceur d'un

(205) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 66.

(206) *ibid.*, p. 66.

baiser maternel. Et « ...quand on le présente à quelqu'un il tourne la tête, tend la main par derrière, se rase, les jambes ployées, et il égratigne le mur : et si on lui demande : Veux-tu m'embrasser Poil de Carotte ? il répond — Oh ! ce n'est pas la peine ! » (207). C'est une habitude qu'il n'a pas pu prendre. Avec lui, Mme Lepic est résolument cynique : ses petites douleurs la font sourire ; ses joies lui font presque mal ; elle n'a de cesse de les lui supprimer. Non seulement elle ne peut satisfaire ses plus innocents désirs, mais elle a du plaisir à lui procurer de fausses joies : ses promesses sont liées à tant d'interdictions, tant de conditions draconiennes que les illusions de Poil de Carotte ne peuvent être de longue durée. Il n'a plus confiance en Mme Lepic. Il sait bien qu'il a un rôle à jouer dans la maison : on le lui a bien fait comprendre ; il doit être le domestique. Si ses parents s'acharnent à le mater par les coups, par les paroles amères (les seules qui lui soient adressées d'ailleurs), ce n'est pas pour l'endurcir, le « dresser » à la vie et lui rendre moins difficiles à supporter les souffrances futures. Chez Mme Lepic, il n'y a pas comme chez Mme Vingtras de souci éducatif ; elle ne pense pas à l'avenir de Poil de Carotte si ce n'est quand elle pense qu'elle pourra perdre un jour cette commode tête de turc sur qui retombent toutes les mauvaises humeurs, celui qui, avant enquête, est toujours accusé de la faute commise. On ne parle pas à Poil de Carotte, on lui ordonne ; c'est le commissionnaire, le serviteur qui n'a rien à répondre. Poil de Carotte s'y est habitué. Pourtant un jour, il s'est révolté : mais c'est la première et la dernière fois ; ce jour-là, Mme Lepic, qui n'est pas accoutumée à de telles résistances, en sera bouleversée : « ...Puisque c'est la fin du monde renversé, je ne m'en mêle plus. Je me retire. Qu'un autre prenne la parole et se charge de dompter la bête féroce... » (208). Et voilà comment elle jure son fils. Car Poil de Carotte a dû

(207) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 67.

(208) *ibid.*, p. 64.

prendre dès sa plus tendre enfance l'attitude sournoise du proscrit. Ses dehors d'enfant buté et insensible se prêtent au jeu familial. « On lui impose ses goûts et ses dégoûts », écrit Jules Renard. En principe, « il doit aimer seulement ce qu'aime sa mère » (209). Il est l'enfant battu, qu'on traite d'imbécile. Ses bonnes intentions, quand il en a — mais elles sont rares — ne font qu'accréditer sa réputation, car, épluchées par l'ironie familiale, leur insuccès devient le fruit d'une malice voulue ou d'une innocence encore fautive. Il est bien obligé d'apprendre à mentir; une telle vie n'invite pas à la sincérité. Grand frère Félix et sœur Ernestine, qui ne sont cependant pas si délibérément maltraités, subissent eux aussi l'influence de ce milieu familial où l'autorité de Mme Lepic et sa mauvaise foi ne laissent pas de place à l'épanouissement des vertus franches. Chacun joue son jeu caché; au plus malin de s'en « tirer » sans violence; la ruse est de rigueur. Il faut une certaine expérience pour tenir un rôle de dissimulateur. Poil de Carotte est dressé à l'acquiescer avec souplesse et décision. Là, comme chez les Vingtras, il ne peut y avoir d'amour. Quand Mme Lepic a été blessée par un hameçon maladroitement lancé (par Poil de Carotte, c'est évident), les enfants réunis autour d'elle, n'ont pas grand chagrin à la voir souffrir et grand frère Félix, s'emparant de l'objet que M. Lepic vient d'extraire de la plaie saignante, ne cache pas la joie qu'il aura désormais à l'utiliser : « Un hameçon trempé dans le sang à maman, c'est ça qui sera bon ! » (210). Pas d'amour; pas de respect. Les enfants, dans la famille Lepic, jugent leurs parents, et Poil de Carotte dont l'esprit critique est aiguisé par les injures qu'il doit subir, pense qu'il est plus facile d'être orphelin que fils Lepic. La vie, telle qu'il lui a été donné de l'entrevoir, ne lui semble pas digne d'être vécue. L'idée du suicide l'a même effleuré. Tentative seulement, assure M. Lepic. Mais, n'est-ce pas assez dire du malheur d'un enfant qu'une telle idée ait pu le séduire ?

(209) J. Renard, *Poil de Carotte*, p. 10.

(210) *ibid.* p. 58.

Jack, le héros d'Alphonse Daudet, est, de tous les personnages, le seul cas d'enfant qui ne sait pas ce qu'est un foyer. En retraçant son histoire, l'auteur a posé le problème de l'illégitimité et de ses conséquences; il en a parlé pour défendre l'enfant et il s'est attaché à montrer les conséquences que pouvait avoir pour lui le discrédit dont jouit un tel état de fait auprès de la société, formaliste et routinière. Il a même éprouvé le besoin de citer deux cas de cette espèce dans son roman en rapprochant de celle de Jack la situation de la petite Cécile. Tant que Jack a vécu auprès de sa mère, dans un milieu luxueux où il était gâté, où ceux qu'il appelait « ses papas » venaient le combler de cadeaux, c'était un enfant inconscient et heureux : il savait bien qu'il avait eu un père qu'il n'avait jamais connu, mais il n'était point gêné de ses nouvelles parentés. Ida de Barreny l'entourait beaucoup et ses froufrous, ses idées folles, étaient pour l'enfant un grand amusement. On pourrait redouter pour lui une révélation douloureuse le jour où, enfermé dans la pension Moronval, son petit ami Madou lui répète confidentiellement et en attendant de lui une explication, ce qu'il a entendu dire à Monsieur Moronval : « Ta maman à toi être une cocotte ». Mais le propos du petit nègre n'est pas de nature à ouvrir les yeux de Jack qui « se mit à rire de toutes ses forces » (211). Le refus qu'il avait dû essuyer la veille lors de sa présentation au supérieur des Jésuites pour qui la situation irrégulière de l'enfant était une honte et qui s'était indigné devant les suppositions d'Ida, restait une cause de trouble pour Jack. « Pourquoi n'avait-on pas voulu de lui ? Pourquoi les pleurs de sa mère et le « pauvre enfant » si pitoyable du supérieur ? » se demande-t-il. Faute de réponse, il en reste sur ses pourquoi. Mais ce n'est pas dans un milieu comme celui de la pension Moronval que l'enfant pourrait garder longtemps son heureuse innocence. Les exploits de sa mère vont déchaîner les médisances. La jalousie qu'éveille d'Ar-

genton « le poète », qui a su conquérir Ida, inspire à la compagnie des ratés des réflexions capables d'éclairer le petit Jack : « ...Les railleries féroces contre le poète qu'il détestait, amusaient l'enfant; mais quelque chose l'empêchait de rire, de se mêler à la gaieté bruyante des « petits pays chauds ». C'est que toujours à la suite de ces révélations burlesques, arrivaient des allusions à une autre personne que Jack tremblait de reconnaître bien qu'aucun nom ne fut prononcé... » (212). Puis ce sont les allusions à Lord Peambock ce général dans l'armée des Indes, père prétendu de Jack; à ces réflexions, « ...Jack baissait la tête, regardait son pain, son assiette, n'osait même pas pleurer, pris dans cette ironie qui l'étouffait. Parfois sans qu'il saisit exactement les paroles qu'il entendait, quelque chose de plus railleur dans l'expression de ces visages, de plus lippu dans leur rire, l'avertissait de l'outrage qu'on voulait lui faire... » (213). Il devient alors susceptible : « ...Un jour, le grand Said l'ayant appelé « enfant de cocotte », au lieu d'en rire comme autrefois, il se précipite au cou de l'égyptien en lui faisant un garrot de ses petites mains crispées au risque de l'étrangler... » (214). Puis c'est l'intimité lourde entre la mère craintive et le ténébreux poète dont la haine pour Jack n'attend que l'occasion d'éclater. A partir de ce moment, Jack vit dans ce « foyer » de rencontre comme un intrus, sentant venir le moment qui n'est pas loin où il lui sera prouvé que « la vie n'est pas un roman » et que sa présence coûteuse et gênante ne peut être prolongée. La sourde hostilité qui dresse le poète en face de l'enfant, fait du séjour de ce dernier à « Parva domus » (Petite maison, grand repos), un autre triste épisode de sa vie. Fuyant les colères de d'Argenton, l'enfant passe ses jours hors de la maison, dans la forêt ou en compagnie de son ami le docteur. La complicité d'Ida, devenue Charlotte, et du

(212) A. Daudet, *Jack*, p. 142.

(213) *ibid.*, p. 143.

(214) *ibid.*, p. 143.

poète, tous les jours plus irascible, trouble l'enfant. C'est que Jack a toujours subi la séduction féminine de sa mère. Tout enfant, il avait du plaisir à la voir se parer, il admirait sa beauté et son aversion pour d'Argenton se complique du fait qu'il sent en celui-ci un homme qui lui a ravi non seulement l'affection entière de sa mère, mais aussi toute la personne d'Ida. Comme au début de leur rencontre, Jack continue à penser que « sa mère s'occupe trop de cet homme » (215). Ainsi la situation irrégulière de Jack, en réalité sans famille, est à l'origine de ses souffrances. Non seulement il ne peut connaître la bienfaisante confiance en une famille, protectrice assurée, mais, et dès les premières pages du roman, son état d'enfant illégitime lui vaudra une expérience cruelle de la société. Toutes les allusions y faisant trait auront comme conséquence d'accentuer sa susceptibilité, de rendre plus nerveuse sa sensibilité. L'espèce d'inconfort moral où il se trouve, cette insécurité en font un isolé, un enfant obligé de vivre une vie secrète, n'ayant pas la possibilité de s'extérioriser franchement. Et, s'il n'adopte pas, comme Poil de Carotte, le mensonge comme solution facile, il est contraint « de développer son pouvoir de silence ». Ces fragments de compréhension, qui l'éclairaient parfois, se mêlent à tant de vagues pressentiments que, sans le secours de personne, l'enfant vit une dangereuse inquiétude, pleine de questions auxquelles il ne peut répondre. De là cette sensibilité fébrile, cette émotivité trop grande qui donnent à Jack une nervosité féminine, qui n'a d'ailleurs rien de comparable à celle d'un Loti, car, coûte que coûte, un enfant dans la situation où se trouve Jack, ne peut s'abandonner à cette sorte de langueur morale. Les décisions tragiques qui lui sont imposées développent, presque à son insu, son pouvoir volontaire. « L'ennui, dit Anatole France, est le grand mal des enfants » (216). Les souvenirs de Loti le prouveraient. Mais cette assertion n'est

(215) A. Daudet, *Jack*, p. 120.

(216) A. France, *Livre de mon ami* p. 135.

exacte que lorsque le trop de vigilance familiale fait autour de l'enfant comme un abri forcé où tout effort d'adaptation de sa part est inutile. Un enfant comme Jack n'a pas le temps de s'ennuyer. Sa vie est une lutte perpétuelle, comme une conquête du droit de vivre. Quand pour lui se pose la question tragique de son inutilité, la décision qu'il prendra sera provoquée par sa volonté de reconquérir sa mère. L'amour d'une Ida de Barancy, créature déchue, plus amoureuse que mère, n'est pas le soutien que l'enfant pourrait attendre d'une mère. Ce soutien, l'autre héroïne de Daudet, la petite Cécile, comme Jack, enfant illégitime, le trouve auprès de ses grands parents qui la choyent. Et l'auteur montre, à son sujet, que là n'est pas l'unique remède. Cécile, comme étouffée par cet isolement, recherché de crainte de contacts douloureux pour elle et trop révélateurs, vit elle aussi une enfance secrète. Ce mal, Alphonse Daudet en rend coupable la société et nous aurons l'occasion d'en reparler plus loin. Disons seulement qu'il a tenu à montrer le sort d'un enfant pour qui la famille est un vain mot quand elle n'est pas l'association naturelle dont les liens du sang assurent l'homogénéité.

Quelles conclusions tirer de ces constatations dont les différents romans en cause nous livrent les réalités souvent tragiques ? A l'exception de Pierre Nozière, nous avons vu des enfants souffrir soit de la trop grande attention de leurs parents et pâlir du manque de liberté qu'une austère éducation leur imposait; souffrir des misères même de la famille désunie, malheureuse ou tout simplement détruite. Et ce que les romanciers nous ont montré, c'est l'empreinte indélébile que cet organisme si simple et si réduit en apparence, si complexe en réalité, avait toujours eu sur l'enfant. Nous avons pu voir se former sous cette influence, le caractère renfrogné de Poil de Carotte; nous avons constaté que l'émotivité de Loti était pour beaucoup le sceau de son entourage féminin; nous avons vu Jacques Vingtras naître à la révolte. La comparaison de ces diverses at-

titudes, acquises par nécessité ou par habitude, prouvent l'importance du milieu familial, quand il s'agit d'étudier l'enfant. De la synthèse de ces observations, une remarque s'impose. Il semble en effet que l'équilibre de l'enfant soit dû, d'une manière nécessaire, à l'équilibre familial. L'exemple le meilleur en est donné par Anatole France dont le petit Pierre est, parmi les héros de nos six romans, le type le plus équilibré, et aussi le plus heureux. Anatole France insiste sur ce fait : l'harmonie du ménage dont l'enfant est témoin, qu'il sent s'il n'est pas en même temps en mesure de le comprendre, crée, avant toute autre chose, l'atmosphère de sécurité totale, de compréhension, de confiance franche, absolue des membres entre eux. Le Docteur Nozière — s'il est toujours philosophant, car c'est sa manie — n'en sait pas moins se mettre à la portée de la mère qu'il consulte, de l'enfant qu'il essaie de comprendre. L'autorité de ces parents s'exerce sur l'enfant sans qu'il soit question de tyrannie ou d'arbitraire. La liberté — relative s'entend — mais nécessaire à l'éclosion naturelle de l'enfant est à la base de l'éducation qu'ils entendent donner à Pierre Nozières. Le Docteur Nozière, s'il a jugé inutile et même néfaste pour l'enfant le « bain » de l'internat, conseille par contre le spectacle éducatif de la rue ; et Pierre Nozière peut dire : « ...mes sentiments n'étaient point d'un esclave ; ils se développaient avec cette douceur et cette force que la liberté donne à tout ce qu'elle croît en elle. Il ne s'y mêlait pas de haine... » (217). Mais surtout Pierre Nozière a des parents qui savent l'aimer. Les réflexions d'Anatole France semblent justifiées par les pénibles observations des autres romanciers. On n'a pas su aimer Jacques Vingtras ; on n'a pas su aimer Jack et Poil de Carotte. C'est pourquoi nous dirons que les romanciers, en montrant des exemples vivants, tragiques, du rôle mal compris de la famille envers l'enfant ont beaucoup fait pour ce dernier. Ils ont accusé tout haut des parents ignorants, maladroits ou même in-

conscients, tout en laissant à l'enfant lui-même le soin de « prouver » qu'il n'était pas coupable. Jules Renard a pu être considéré comme un détracteur de la famille. Pourtant, dans son Journal, on peut dire qu'il a démenti cette accusation en racontant comment vis-à-vis de Baïe et de Fantec, ses enfants, il entendait le véritable rôle des parents. Car il a détracté la famille non telle qu'elle devait être, mais telle qu'elle était, très souvent. Tant que l'autorité a été le mot d'ordre familial, avant le XIX^e siècle, comment aurait-on pu en discuter ? On ne raisonne pas avec des pouvoirs. Mais quand, dans cette fin du siècle, le pouvoir a fait place au devoir paternel, il s'agit de comprendre et d'interpréter ce devoir. La déplorable routine, l'insouciance, l'inintelligence des hommes, ne sont pas des qualités familiales. Des parents se doivent de comprendre, d'aimer, d'agir avec sérieux. Montrer qu'il est difficile d'élever des enfants, et le prouver par des exemples, voilà la leçon des romans de l'enfance.

CHAPITRE CINQUIEME

L'ENFANT ET LA SOCIÉTÉ LES GRANDS PROBLÈMES POSÉS PAR L'ENFANT

L'école. -- La vie de pensionnaire. — L'externat libre. — Les ridicules professoraux. — Routine et scolastique. — Monotonie des classes.

La camaraderie. — Amitiés enfantines. — A l'école. — Hors de l'école et de la famille.

L'usine.

L'enfant et le problème religieux. — Education religieuse dans la famille. — Institutions religieuses et leurs dangers : l'empreinte.



CHAPITRE CINQUIÈME

L'ENFANT ET LA SOCIÉTÉ LES GRANDS PROBLÈMES POSÉS PAR L'ENFANT

En dehors de sa famille, l'enfant doit être également observé dans ses rapports avec la société en général dans laquelle il est amené à vivre — quelquefois même très jeune — et à laquelle il s'adapte plus ou moins bien. Les romanciers l'ont fait évoluer dans des milieux différents et la variété de leurs œuvres nous vaut, à ce sujet, des observations intéressantes qui feront l'objet de ce chapitre.

Il est un milieu où l'enfant est nécessairement appelé à vivre : c'est l'école. L'époque à laquelle nous ramènent les romans de l'enfance étudiés est celle où les écoles privées primaient encore l'école telle qu'elle devait être instituée un peu plus tard, c'est-à-dire laïque et obligatoire. Aussi les renseignements que ces ouvrages apporteront sur le comportement de l'enfant dans le milieu scolaire se complètent-ils d'observations curieuses à plusieurs titres, sur les centres éducatifs du XIX^e siècle. Il convient de remarquer que, d'une manière générale, qu'il s'agisse de souvenirs ou

de faits considérés dans le présent, dans la suite du roman, les impressions de ces héros ne concluent guère en faveur de l'école. L'aversion qu'elle leur inspirait est presque unanimement constatée par les romanciers qui, sauf Anatole France, gratifient l'école de plus de critiques que d'éloges. Mais il convient d'étudier, de prime abord, les conditions dans lesquelles l'enfant a pris contact avec ce milieu tout à fait caractéristique. La vie de pensionnaire n'entraîne pas aux mêmes déductions que celle d'externe. Et Anatole France s'est plu à faire remarquer cette différence qui est en grande partie la cause du souvenir nostalgique que Pierre Nozière garde de ses années scolaires : « Si j'avais été pensionnaire dans un lycée, écrit-il, le souvenir de mes études me serait cruel et je le chasserais; mais mes parents ne me mirent point à ce bague; j'étais externe dans un vieux collège un peu monacal et caché, je voyais chaque jour la rue et la maison et n'étais point retranché, comme les pensionnaires, de la vie publique et de la vie privée » (218). Or, parmi les écoles qu'évoquent les romans en question, il en est une particulièrement type où l'enfant pensionnaire vit « retranché de la vie publique et de la vie privée », comme dit Anatole France; c'est la pension Moronval. En la peignant telle qu'il l'imaginait, Alphonse Daudet a saisi l'occasion de montrer, sous son aspect le plus pénible, ce que pouvait être l'existence recluse des enfants confiés aux bons soins de soi-disants philanthropes et de pédagogues de fortune. Ce genre d'institutions, dont le modèle n'est point encore tout à fait disparu, était le plus fréquent au siècle dernier. Celui que nous présente Daudet n'est pas des plus brillants; il a quand même des élèves. Nous ne l'examinerons pas en détail, car l'humour de l'écrivain l'a poussé à quelques exagérations dans le pittoresque de ce milieu où les pensionnaires sont en majeure partie des « petits pays chauds » abandonnés, où l'on voit l'héritier du roi de Dahomey porter des seaux à charbon

(218) A. France, *Livre de mon ami*, p. 156.

et des plateaux, où l'ensemble professoral est une pègre de ratés comme ce docteur Hirsch, inventeur d'une liqueur stomacale à l'usage de ses jeunes victimes. Mais il n'est pas inutile de remarquer que la critique adressée par Alphonse Daudet n'est pas une simple création imaginaire. Les dortoirs construits dans d'infâmes greniers humides où la tuberculose fait des ravages, les travaux de domestiques imposés aux élèves, ne sont pas des fictions de romancier. Et surtout, le régime de faveur en l'honneur du « nouveau » présumé fortuné, constitue une accusation vigoureuse contre cette sorte d'institutions vivant misérablement dans la crainte des échéances redoutables. Aussi la vie des pensionnaires de ces établissements ne peut-elle être autre que celle d'un Jack ou d'un Madou tombés en disgrâce, une humiliation déprimante, où le seul réconfort est celui que peut donner l'espoir de la fuite (Daudet y conduit presque obligatoirement ses deux héros). L'amertume de l'auteur, qui, déjà, avait eu l'occasion de dire dans *Le Petit Chose*, à quelle irrésistible mélancolie était mêlé chez lui le souvenir du collège, s'est toute traduite dans la peinture de la pension Moronval dont il conte la déchéance graduelle : Que dire des maîtres qui, dans un tel milieu sont chargés de l'éducation de l'enfant ? Tous les professeurs dont Daudet fait défiler les silhouettes ridicules et tristes constituent une kyrielle de ratés, de « cette race d'être amers, désillusionnés » (219), dont Alphonse Daudet a toujours parlé avec une ironie douloureuse. Ces « philosophes plus forts que Leibnitz, mais sourds-muets de naissance... ces peintres tourmentés de faire grand... ces musiciens inventeurs de claviers intermédiaires... toutes ces cervelles bric-à-brac où il y a de tout mais où l'on ne trouve rien, à cause du désordre, de la poussière... les tristes, les pitoyables » (220), sont les dignes desservants de l'instruction à la pension Moronval. Il n'est pas jusqu'à cette Madame Moronval, née Decostère,

(219) A. Daudet, *Jack*, p. 103.

(220) *ibid.*, p. id.

auteur d'une méthode nouvelle de prononciation française qui ne s'acharne à troubler l'intelligence de ses jeunes auditeurs dans les efforts qu'elle fait à leur faire répéter des phrases d'une telle manière que, dit Daudet, « on ne savait plus de quoi elle parlait ». Il semble que, à force d'encombrer de détails cruellement inoriques la savoureuse peinture du « gymnase polychrome », Daudet ait volontairement recherché à inspirer le dégoût de ce baign d'enfant qui, dans une atmosphère telle, risquaient de perdre jusqu'au goût de la liberté. On n'oublie pas les grandes séances académiques du gymnase et l'interprétation, par un petit sénégalais, de la Prière de l'enfant à son réveil, de Lamartine. S'il a voulu mêler le comique au tragique, on ne peut nier qu'Alphonse Daudet a su faire un réquisitoire violent contre toutes les prisons Moronval qui, de son temps, ont abrité tant de pauvres victimes.

Les autres romans n'ont pas parlé des rigueurs du pensionnat, du danger que, physiquement et moralement, de telles disciplines présentaient pour l'enfant. Ils ne sont guère plus éloquent vis-à-vis des externats, où, s'ils n'y est pas un véritable prisonnier, l'enfant a quand même beaucoup de raisons de souffrir. C'est à Jules Vallès que, tout d'abord, nous nous adresserons. Le collège où il suit son père n'est pas pour Jacques Vingtras un établissement d'éducation tel qu'il est permis de le rêver. Avec lui, nous pénétrons au cœur d'un drame car Jules Vallès entend bien montrer de quelle façon l'enfant est susceptible de supporter dans ce milieu scolaire les conséquences des ridicules paternels. Toutefois, il s'agit là d'un cas tout à fait particulier, l'élève Vingtras ayant eu la double malchance d'avoir M. Vingtras pour père et maître d'école. Les revers de la discipline, accentuée à son usage, parce que le pauvre professeur de septième ne peut se permettre d'octroyer à son fils des faveurs (il y va de son avancement) et doit même le faire servir d'exemple, sont d'autant plus douloureux pour l'enfant et l'on conçoit que le héros de Vallès ne puisse sourire

à l'idée d'un tel traitement. Il confie même qu'il admet cet état de choses : « Je n'en voulais pas à mon père, dit-il, ma foi non ! Je croyais, je sentais que ma peau lui était utile pour son commerce, son genre d'exercice, sa situation, et j'offrais ma peau » (221)... « Laisse toi moquer et frapper, souffre et pleure, fils du professeur » (222). Mais Jules Vallès ne s'en tient pas à ce cas particulier pour dire tout le mépris qu'a inspiré à Jacques Vingtras le régime scolaire. Et il insiste surtout sur le ridicule des professeurs enseignants, détails parfois grotesques mais qui enlèvent aux maîtres de leur dignité. Les professeurs de mathématiques, de lettres, de philosophie, semblent à l'enfant, qui pourtant « fait ses humanités », des mortels comme les autres, mais plus prétentieux et fiers d'un savoir qui souvent ne résiste pas à la critique. Le manque de pédagogie de ces maîtres et la routine de leurs procédés a indigné Vallès qui n'est jamais à cours d'arguments pour prouver que l'enfant n'a aucun profit à tirer d'une instruction traditionnelle qui ne lui sera d'aucun secours dans la lutte pour la vie. Il en parle évidemment en pamphlétaire, citant uniquement et volontairement les ridicules qui l'exaspèrent et qui sont le plus susceptibles de montrer les erreurs pratiques de la méthode. Prouver l'existence de Dieu à la manière de M. Beliben, ou prier un élève de « ne pas porter les extrémités digitales à ses cothurnes », ce sont là d'humoristiques exemples peu propres à assurer les contes de Vallès d'une authenticité certaine. Mais il y a aussi des remarques plus générales qui ne manquent pas de vérité. C'est ainsi que Jacques Vingtras se plaint amèrement de n'avoir pas assez d'imagination pour faire revivre Thémistocle ou Caraccala, comme on lui demande de le faire, et ce dont il lui est fait reproche. Il est certain que les exercices de narration française ainsi compris demandaient à l'enfant un effort un peu au-dessus de ses moyens. « Mettez-vous à la place de Thémistocle »,

(221) J. Vallès, *L'enfant*, p. 110.

(222) *ibid.*, p. 112.

dit-on à Vingtras, et il ajoute : « Ils me disent toujours qu'il faut se mettre à la place de celui-ci, de celui-là, avec le nez coupé comme Zopyre ? avec le poignet rôti comme Scévola ? c'est toujours des généraux, des rois, des reines ! mais j'ai quatorze ans, je ne sais pas ce qu'il faut faire dire à Annibale, à Caraccala ni à Torquatus non plus. Non, je ne le sais pas » (223). Car Jacques Vingtras parle de ce temps cruel pour l'écolier où les exercices de langue le reportaient inévitablement à l'époque romaine, où les vers latins étaient à l'honneur : l'enfant qui doit composer des vers latins sur la mort d'un perroquet se trouve, certes, dans une situation assez cocasse : comment lui en vouloir d'avoir écrit comme l'a fait Jacques : « Maintenant, hélas ! vous pouvez planter du persil sur sa tombe ! ». (224) Ce trait qui est de Vallès et non de Vingtras, se joint à bien d'autres interprétés par l'auteur comme la marque d'une scolastique indéracinable qui n'est utile qu'à développer chez l'enfant le souci du banal et qui l'oblige, malgré lui, à puiser sa « science » dans le Gradus qu'il pille : « Je suis malhonnête quelquefois, dit Vingtras. J'ai besoin d'une épithète, peu importe de sacrifier la vérité : je prends dans le dictionnaire le mot qui fait l'affaire, quand même il dirait le contraire de ce que je voulais dire. Je perds la notion du juste ! Il me faut mon spondée ou mon dactyle ! tant pis ! La qualité n'est rien, c'est la quantité qui est tout » (225). Et quand, honteux de ses « vols », Vingtras s'en confessa à son professeur, voici ce qui lui sera répondu : « D'avoir ramassé des épluchures et fait vos compositions avec, vous n'êtes au collège que pour ça : pour mâcher et remâcher ce qui a été mâché par les autres » (226). Et Legnagna (ce directeur de pension digne de Moronval), pense de la même façon, « qu'il ne faut pas mettre du sien dans les devoirs ;

(223) J. Vallès, *L'enfant*, p. 287.

(224) *ibid.*, p. 305.

(225) *ibid.*, p. 287 .

(226) *ibid.*, p. 289.

il faut imiter les anciens » (227). Ainsi Jules Vallès a attaqué sur le ton le plus sarcastique tout ce qui est éducation classique qu'il considère comme inévitablement routinière. L'aspect lui-même de l'établissement lui répugne : « le collège moisit, sue l'ennui, pue l'encre ; les gens qui entrent ceux qui sortent éteignent leur regard, leur voix, leurs pas, pour ne pas blesser la discipline, troubler le silence, déranger l'étude » (228). Dans cette atmosphère dont « l'odeur de vieux » est pour le moins rébarbative, un enfant comme Jacques Vingtras, dont la vigoureuse nature de petit auvergnat s'adapte mal au manque d'air comme à l'immobilité, se sent en prison. Et là, Jules Vallès pose le problème — car c'en est un — du danger de la discipline scolaire pour un enfant exubérant et pour qui les longues stations immobiles sur un banc sont souvent la cause de détentes nerveuses excessives au sortir de l'école et aussi de révoltes brutales. Le cas n'est point rare. Or, à l'époque où nous ramène Vallès, les heures de cours n'étaient point rationalisées et la discipline presque militaire interdisait à l'enfant la moindre démonstration d'impatience. Les « arrêts » auxquels tout écolier un peu indiscipliné devait s'habituer, n'étaient pas pour rendre sympathiques ces établissements qui ressemblent plutôt à des maisons de correction qu'à des maisons d'éducation. Il ne faut pas avoir commis une faute très grave pour être « isolé aux arrêts » d'où il arrive aussi qu'on oublie l'enfant au-delà de l'heure fixée comme il arriva à Vingtras. « Il (le surveillant) m'a mis aux arrêts, dit-il. Il m'a enfermé lui-même dans une étude vide, a tourné la clé, et me voilà seul entre les murailles sales, devant une carte de géographie qui a la jaunisse... » (229). L'enfant, dans de telles conditions, à moins de cas exceptionnels, prend vite en horreur l'étude et les livres. Pensums et arrêts, nourriture habituelle du cancre, sont de véritables re-

(227) J. Vallès, *L'Enfant*, p. 313.

(228) *Ibid.*, p. 28.

(229) *ibid.*, p. 113.

mèdes à la fièvre de savoir. Et l'on comprend que Jacques Vingtras soupire d'amertume en considérant le pupitre devant lequel il n'a essuyé que des contraintes. Pour résumer la pensée de Vallès sur l'école, nous citerons la page que M. A. Dupuy lui a consacré, jugement auquel nous nous associons pleinement :

« ..Il est difficile d'être plus méprisant que cette âme insurgée contre tout ce qui, êtres et livres, sent l'éducation classique; c'est une condamnation sans appel de la discipline brutale, de la classe morose, du professeur pédant, cuistre imbécile et solennel, incurablement myope devant les pitreries des potaches. Pourvu que leurs réponses soient pompeuses et imprégnées de majesté classique, pourvu qu'ils ne mettent pas du « leur » dans leurs devoirs, le maître comblera ses élèves de satisfecits.

« Une éducation hypocrite, au surplus, puisqu'elle prône la grâce attique, la grandeur romaine, la patrie et la liberté, à celui qui n'a jamais connu que la rude nature auvergnate « la bouse de vache, le crottin des chevaux », la misère des vieux quartiers urbains et les quatre murs de la prison scolaire ou familiale.

« Avec ses outrances, sa verve indignée, ses sarcasmes et ses anathèmes, l'Enfant est bien une œuvre de pamphlétaire. Il est permis de mettre en doute la rigoureuse authenticité de tous ces portraits de professeurs : il en est qui, manquant de mesure, décèlent la « charge » et visent à l'effet littéraire : le lecteur ne se fait pas faute de rire aux endroits où, visiblement, le mordant ironiste s'est plu à insister sur le comique des situations et des caractères. Mais il serait injuste, par ailleurs, de méconnaître la vérité moyenne — pourrait-on dire — de cette peinture de travers « pédagogiques ». Dans cette satire du milieu scolaire, il y a de judicieuses, de vigoureuses critiques. Ce livre amer d'un écrivain qui a souffert de l'école, du père

« maître d'école », a certainement été lu avec profit par tous les éducateurs » (230).

Anatole France, bien que moins amer, n'a pas passé sous silence lui non plus ces travers « pédagogiques » qui, pour lui, ont été comme pour Jules Vallès un amusant sujet d'humour. Les ridicules de M. Chotard lisant le dernier discours de Décimus Mus, ou de M. l'abbé Jubal, en lutte avec les vers de l'abbé Gauthier, égayent plus d'un récit de Pierre Nozière. Mais l'auteur n'aboutit pas aux mêmes déductions que Jules Vallès. Le fervent humaniste qu'il est refuse de voir dans les attitudes caricaturales des maîtres, que l'enfant tourne facilement en dérision, une cause nécessaire de dégoût de l'étude pour l'enfant. D'après lui, les mythes de la Grèce, l'histoire de la Gaule, sont fables plaisantes, agréables à l'imagination enfantine. « On entrerait bien mal dans ma pensée, écrit-il, si l'on croyait que je méprise les études classiques. Je crois que pour former un esprit, rien ne vaut l'étude des deux antiquités d'après les méthodes des vieux humanistes français » (231). Et Pierre Nozière prend du plaisir à cette étude, Anatole France certifiant qu'il était « à sa manière un bon petit humaniste » (232). « Je sentais, ajoute-t-il, avec beaucoup de force ce qu'il y a d'aimable et de noble dans ce qu'on appelle si bien les belles-lettres ». Pourtant Anatole France a eu la plume un peu mordante pour l'institution de caractère religieux. S'il enveloppe ses critiques, selon son habitude, d'une apparente sympathie, il ne manque pas d'occasion d'adresser à ces « bons maîtres » auxquels Pierre Nozière était confié, de cyniques pointes. Monsieur l'abbé Jubal qui tient son « prestige » de la manière dont il sait décorer la chapelle avec des guirlandes, abuse un peu de l'admiration toute confiante du petit Pierre pour qui le prêtre est le « représentant

(230) A. Dupuy, *Un personnage nouveau du roman français*, p. 245.

(231) A. France, *Livre de mon ami*, p. 161.

(232) *ibid.*, p. 152.

de Dieu sur la terre » (233). Lorsque l'enfant est contraint de porter une ridicule tunique, l'attitude du jeune abbé Simler lui fera péniblement sentir l'injustice dont il est victime; et Anatole France de noter avec quelle adroite hypocrisie le prêtre manifeste la gêne qu'il ressent en la présence de Pierre : « ...Il s'y prit habilement et par d'heureux détours, sans me dire un seul mot de désobligeant, car c'était une personne très polie, il avait soin, quand j'approchais, de se détourner du côté opposé et de parler bas de façon que je n'entendis pas ce qu'il disait... » (234). Ces petits détails d'attitudes qui sont les seules pointes qu'ait osé Anatole France dans ses romans de l'enfance, insinuent cependant le reproche que l'auteur adresse à des traditions que, implicitement, il réprouve. Toutefois, dans le roman postérieur, où il reprend le récit de Pierre Nozière, il dit comment, dans cette institution Saint Joseph, les maîtres montraient « de la douceur, la puérilité des surveillants les rapprochant des jeunes élèves ». « Enfin, ajoute-t-il, sans me plaire beaucoup dans cette maison, je n'y éprouvais pas ces tristesses, qui devaient plus tard assombrir ma vie scolaire » (235). Mais Anatole France ne résiste pas à présenter un type d'institutrice primaire assez caractéristique : Mlle Lefort, qui « révéla la poésie » à Pierre Nozière, a de curieuses conceptions de la pédagogie et pendant des heures fait copier à ses petits élèves cette phrase énigmatique qu'un bambin de huit ans a du mal à retenir : « La faim mit au tombeau Malifâtre ignoré » copie Pierre Nozière dans une atmosphère d'agitation incompréhensible. Et ses parents, trouvant qu'on « apprend à cet enfant de grandes pauvretés » (236), donneront à Anatole France un prétexte à une discussion pédagogique sur la compréhension de la pédagogie par une vieille fille (237). Car l'au-

(233) A. France, *Livre de mon Ami*, p. 133.

(234) A. France, *Pierre Nozière*, p. 74.

(235) A. France, *Le petit Pierre*, p. 295.

(236) A. France, *Livre de mon ami*, p. 120.

(237) *ibid.*, p. 120.

teur ne néglige pas de donner son sentiment sur ces problèmes d'éducation. Il constate que Pierre Nozière n'a pas eu à souffrir du régime scolaire malgré ses travers, ses erreurs; il estime que si son professeur de rhétorique lui enseigna « quelques hérésies... il montra du moins un bel exemple, ce que c'est qu'un honnête homme ». « Cette science a bien son prix... dit-il encore, car les enfants apprécient avec une parfaite justesse la valeur morale de leurs maîtres... (238) ». Et Anatole France s'intéresse lui aussi aux lectures enfantines, élague et conseille : il y consacre même tout un chapitre de son roman. Recommandant pour les enfants la lecture de belles œuvres, et remarquant que « ...les enfants montrent la plupart du temps, une extrême répugnance à lire les livres qui sont faits pour eux », il écrit encore : « ...Pour être compris de l'enfance, rien ne vaut un beau génie... » (239). Et les belles pages qu'il a écrites, à ce sujet, prouvent bien qu'il entraînait dans la préoccupation d'Anatole France de montrer que l'instruction de l'enfant était une mission difficile, délicate, et que tout, jusqu'au choix des livres, pour lui, devait être guidé par le désir de son plus parfait bonheur. Remarquons que, seul de nos romanciers, il a dépeint les aspects sympathiques de l'école. Mais son héros, de caractère tranquille et « sédentaire », comme il l'a remarqué lui-même, était sans doute de nature plus studieuse que ceux auxquels nous le comparons. Car Loti, pour qui le collège n'a pas été non plus particulièrement méchant, l'a pourtant vu sous un tout autre jour et n'en a rapporté que d'assez pitoyables souvenirs. Pourtant, nous avons déjà vu ses parents redoutant pour lui les effets de la discipline, retarder le moment de l'y envoyer. Mais le caractère de Loti se prêtait mal à la plus légère contrainte. Dans le classement qu'il fait des écoliers : « 1° Ceux qui sont dans les collèges, 2° ceux qui travaillent chez eux, leur fenêtre donnant sur quelque fond

(238) A. France, *Livre de mon ami*, p. 166.

(239) *ibid.*, pp. 258-259.

de cour sombre avec un vieux figuier triste, 3° ceux qui travaillant aussi au logis, ont une petite chambre claire sur la rue » (240), il avoue avoir fait partie de ce dernier groupe, au grand dommage de ses devoirs. Les multiples distractions venant de la rue absorbent facilement l'attention du petit Julien : « ...Oh ! dit-il, que de temps j'ai passé à cette fenêtre, l'esprit en vague rêverie de moineau prisonnier, tandis que mon cahier taché d'encre restait ouvert aux premiers mots d'un thème qui n'aboutissait pas, d'une narration qui ne voulait pas sortir... » (241). Quand ses études seront surveillées par de braves et bons maîtres particuliers, la discipline ne sera pas beaucoup plus méchante pour l'enfant qui doit admirablement bâcler ses devoirs qu'il est sensé préparer sous un berceau de lierre dans le jardin. Evidemment, les rêveries sont plus séduisantes que les thèmes et Loti dit combien d'heures délicieuses il passait ainsi à « faire mine de travailler », au milieu de livres et de cahiers, à flaner dans une « sécurité absolue » (242). Aussi, quand l'heure du collège aura sonné, la triste monotonie des heures de classe aura sur un tel enfant un effet déprimant que l'auteur a noté. Sa première impression du « lieu de souffrance » où il pénétra seulement à l'âge de douze ans et demi, sera celle d'un dégoût amer « devant la laideur des murs barbouillés d'encre, et devant les vieux bancs de bois luisants, usés, tailladés, à coups de canif où l'on sentait que tant d'écoliers avaient souffert » (243). Et quoiqu'élève capable, il ne sera guère aiguisé par la stimulation collective, l'émulation. Au contraire, il sentira « son intelligence se rétrécir sous la multiplicité des devoirs et des pensums » (244). La longueur des journées scolaires qu'il raye au fur et à mesure sur

(240) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 113.

(241) *ibid.*, p. 114.

(242) *ibid.*, p. 125.

(243) *ibid.*, p. 192.

(244) *ibid.*, id.

son calendrier, le décourage. Sa tendance au recueillement solitaire dans un milieu d'enfants qu'il ne comprend pas et l'arrivée du printemps lui rendent plus intolérables encore les emprisonnements du jour. En somme, Loti a surtout parlé de la souffrance que cause à un enfant d'esprit particulièrement vagabond et original, dont les habitudes de la famille ont toujours favorisé l'exercice, l'uniformité de l'école. Il a peu parlé de l'enseignement lui-même et de ses méthodes si ce n'est pour raconter, un peu comme Jules Vallès, mais avec moins de sarcasmes cependant, comment son imagination d'enfant — si excitable pourtant mais par des rêveries « incohérentes », vagues, imprécises — se pliait mal aux rigueurs de la narration. L'histoire est célèbre de cette composition sur « un naufrage » pour laquelle Loti ne put que rendre une feuille blanche (245). Mais le romancier n'accuse nullement les méthodes comme l'ont fait les auteurs précédemment cités. Il se borne à montrer ses réactions personnelles qui, d'ailleurs, seront aussi vives devant toute contrainte, même non scolaire. Ses observations n'en sont pas moins intéressantes car un bon nombre d'enfants en effet souffre comme Loti, de la monotonie des classes, des brimades de l'imagination, de son encerclement dans des règles strictes. Toutefois ce ne peut être une critique de l'école en particulier, le romancier étant malgré tout obligé d'admettre que cette contrainte n'était pas inutile.

Le cinquième romancier, Jules Renard, a à peine touché le problème de l'école. S'il l'a fait, c'est d'une manière si puissamment caricaturale et si particulière que nous ne relèverons pas les quelques impressions qu'elle lui a inspirées, convaincus qu'il y a là une recherche voulue d'effet littéraire, visant plus à accentuer les dissentiments entre Poil de Carotte et son père qu'à montrer l'attitude de l'écolier.

(245) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 220.

En somme, les romanciers, tout en usant pour cela du procédé descriptif et pittoresque, tout en recherchant surtout les détails grotesques qu'ils ont d'ailleurs souvent « corsés », sembleraient conclure négativement de l'expérience scolaire enfantine. Dans les diverses institutions où ils se trouvent emprisonnés, Jacques Vingtras, Loti, ont principalement souffert. L'instruction qui leur est donnée en partage est le prix de tant d'efforts de leur part qu'elle n'a l'air d'aboutir qu'à un dessèchement de leur intelligence et de leur imagination. La routine des pseudo-pédagogues, les méthodes scolastiques d'enseignement par « débit », le rabâchage, sont apparus aux romanciers comme des disciplines intolérables propres à éveiller seulement le goût de la banalité, à détruire la spontanéité, charme de l'enfant. Mais ces expériences ne sont pas là celles de pédagogues. Et l'on conçoit que des imaginatifs comme Loti et Daudet, un humoriste comme Jules Renard soient, par principe et par besoin, ennemis de toute discipline. Aussi ne chercherons-nous pas à détailler plus profondément leurs procès de la pédagogie, où se mêle un peu trop de parti-pris. (On imagine aisément ce que feraient des enfants comme Loti laissés libres de toute contrainte intellectuelle, vivant au gré de leur fantaisie). Il n'en est pas moins vrai que certaines de leurs critiques ne sont pas sans fondement. Les réformes successives de l'enseignement qui se sont échelonnées dans le dernier quart du siècle, montrent que la nécessité s'était fait sentir d'une manière générale d'en finir avec les routines traditionnelles. Les efforts de la pédagogie, tendant de révolutionner les anciennes méthodes, coïncident avec ces dénonciations romancées. (Les vers latins eux-mêmes ont disparu des programmes). Mais surtout, l'insistance avec laquelle ces écrivains ont dénoncé la tristesse de l'école, la noirceur de ces collèges privés, le manque d'air et de mouvement dans des classes malsaines, ce sont là œuvres pies, qui, si l'on ne peut assurer qu'elles aient influencé en quoi que ce soit les travaux d'aménage-

ment sanitaire des maisons d'instruction, n'ont peut-être pas été tout à fait inutiles. Car les parents des enfants victimes, ignorants ou inconscients, ont pu profiter plus facilement des leçons du roman que des démonstrations didactiques ou scientifiques qui leurs restent inconnues. Une mère compatira au malheur de Jack à la pension Moronval, elle y imaginera son enfant. C'est une agréable source de réflexions.

Au problème de l'école est lié assez étroitement celui de la camaraderie. C'est à l'école en effet que l'enfant obligé de côtoyer d'autres enfants, fait sa première « expérience du monde », comme l'écrit Anatole France. Cette fréquentation forcée est, selon nos romanciers, profitable à l'enfant, en aidant à la formation de son caractère. En tout cas, on peut dire que, pour certains de nos héros, elle a été une consolation, les camarades devenant des amis dont le plus bel exemple est encore cité par Anatole France. Fontanet est le camarade presque inséparable de Pierre Nozière. Les deux enfants, dont les parents se concertent mutuellement, fréquentent les mêmes institutions (qu'ils abandonnent de même d'ailleurs). Leurs caractères sont très différents. Nous connaissons la nature rêveuse et tranquille de Pierre Nozière; Fontanet, lui, est un positif très observateur et très pratique qui, écrit Anatole France « ne prenait plaisir à examiner un objet qu'autant qu'il en concevait l'usage. Il disait : « Tu vois, il y a une charnière, cela s'ouvre. Il y a une vis, cela se démonte » (246). Il semble même que ces oppositions si marquées de caractère aient contribué à faire de l'amitié Fontanet-Nozière quelque chose de complet, dont l'admiration mutuelle est le ressort essentiel. A l'école, les mutineries de Fontanet soulèvent l'enthousiasme de son ami. Les fous-rires partagés pendant la leçon en font deux excellents complices. Et les retours d'école, en compagnie, qu'égayaient les innombrables arrêts devant les boutiques pleines de mystère prolongent l'agréable in-

(246) A. France, *Livre de mon ami*, p. 126.

timité de la classe; Anatole France a montré ainsi les deux bambins s'intéressant aux mêmes étals et commentant avec enthousiasme leurs impressions (247). L'amitié des deux camarades ne va cependant pas sans moquerie, sans ces farces que les romanciers ont traduites comme des exemples de la malice enfantine. L'épisode de la casquette de Fontanet, si célèbre, nous est assez significative. Elle n'entache en rien le plaisir que les deux amis ont à se rencontrer. Et Pierre Nozière trouve dans l'espoir de ce revoir un des plus grands attraits de la rentrée. Quand, au mois d'octobre, il trottait dans le Luxembourg, la gibecière au dos, « l'idée de revoir ses camarades, dit Anatole France, lui remettait de la joie au cœur. Il avait tant de choses à dire et à entendre... Combien il lui tardait de revoir Fontanet, son ami, qui se moquait si gentiment de lui, Fontanet qui, pas plus gros qu'un rat et plus ingénieux qu'Ulysse, prenait partout la première place avec une grâce naturelle. Il se sentait tout léger à la pensée de revoir Fontanet (248). Il est vrai que l'amitié Nozière-Fontanet est particulièrement franche, par cela même exceptionnelle. Celle de Jack pour le petit nègre Madou, qui est une camaraderie de rencontre, toute fortuite, et fondée sur une grande pitié dans une mutuelle souffrance, n'a pas le même caractère. Elle sera, d'ailleurs, de brève durée, interrompue par la mort même de Madou. Mais la camaraderie n'est pas toujours de l'amitié : les enfants sont capables de cruauté et leurs ressentiments mutuels s'extériorisent parfois brutalement : Jacques Vingtras raconte avec quelle énergie il savait se défendre par les poings et les pieds (249). Plus souvent cependant la malice fait place à la violence et nous avons vu comment Pierre Nozière pouvait souffrir du ridicule que ses camarades « avaient vu d'un coup d'œil » (250).

(247) *Livre de mon ami*, pp. 124-126.

(248) *ibid.*, pp. 155-156.

(249) J. Vallès, *L'enfant*, pp. 110-111.

(250) A. France, *Pierre Nozière*, p. 71.

Il remarque d'ailleurs que l'expérience est nécessaire et que l'enfant apprend ainsi « l'art utile » de la défense. Enfin, il y a des enfants qui, comme Loti, ne s'habituent pas à la collectivité scolaire. Le sentiment de leurs différences, quelquefois, venues d'origines sociales diverses (comme Mirbeau l'a douloureusement exprimé dans Sébastien Roch), crée entre eux des « distances », un fossé infranchissable. L'enfant souffre ou s'enorgueillit selon qu'il est ou non victime. Pour Loti, le cas est d'ailleurs plus compliqué. Car, tout en étant lui-même considéré par ses camarades comme pédant et poseur, il est le premier à en avoir du chagrin. Et voici ce qu'il écrit : « Presque tous âgés et plus développés que moi, ils étaient beaucoup plus délurés aussi et plus avancés pour les choses pratiques de la vie ; de là chez eux une sorte de pitié et d'hostilité vis-à-vis de moi, que je leur rendais en dédain » (251). Somme toute, comme il le dit lui-même, au point de vue du « frottement avec (ses) pareils, le but qu'on avait cru atteindre était manqué aussi complètement que possible » (252). Et ce frottement ne fait qu'accentuer le caractère de l'enfant qui préfère s'isoler dans sa magnifique individualité. Aussi les expériences de Loti viendraient-elles contredire les opinions que, sur ce sujet, Anatole France prête au docteur Nozière qui, répondant à sa femme qui craint que l'enfant ne rencontre à l'école des « mauvais camarades », dit ceci : « Les mauvais eux-mêmes lui seront utiles s'il est intelligent, car il apprendra à les distinguer des bons, et c'est une connaissance fort nécessaire » (253). Mais le docteur Nozière conseille toutefois de choisir « une maison fréquentée par des enfants dont l'éducation correspond à celle donnée à Pierre » (254). Et nous en venons ici au choix de camarades en dehors de l'école, choix que les parents de Pierre Nozière

(251) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 197.

(252) *ibid.*, p. 197.

(253) A. France, *Livre de mon ami*, p. 105.

(254) *Ibid.*, p. 105.

ne livrent pas non plus au hasard. C'est ainsi que l'incident de la grappe de raisin dont nous avons déjà parlé a justifié en quelque sorte l'opinion de Mme Nozière prétendant que « les enfants bien élevés ne doivent pas fréquenter ceux qui ne le sont pas » (255). Les parents de Pierre Loti pratiquent aussi ce genre d'élagage dans les relations de leur fils. Mais celui-ci n'en constate pas les très heureux effets car ses amis d'enfance sont toujours des petites filles — avec lesquelles il s'entend fort bien — mais qui n'aident pas le petit Julien à se délivrer de l'influence féminine déprimante et amollissante qu'il subit. Il dit plusieurs fois combien lui a manqué la compagnie de petits camarades de son âge, « des petites brutes écervelées et tapageuses » (256), tout en notant le plaisir que, pendant un été, lui avait procuré la fréquentation de ses cousins, « deux garçons cette fois », qui avaient des fusils, de la poudre, et qui chassaient (257). Si Pierre Loti se plaint de n'avoir pas connu le froissement des camarades masculins, les luttes et les coups, il n'en est pas de même de Vingtras qui sait se battre cordialement avec tous les petits amis dont la fréquentation lui est permise ou défendue. De ces quelques observations, on peut conclure que les romanciers, tout en s'accordant sur les dangers particuliers de la vie en commun pour certains enfants, tendent à constater l'utilité certaine de ces « frottements » à d'autres enfants, de préférence du même âge et de même condition. Ils remarquent d'ailleurs que l'amitié qui peut naître dans ces jeux — car le fait de rire ensemble et surtout de participer aux mêmes jeux est le point de ralliement de caractères même très différents — est pour l'enfant une source très pure de beaux sentiments. C'est ainsi que Jules Vallès exprime d'une façon touchante la sympathie de Jacques Vingtras pour les enfants du cordonnier Fabre, dont la fréquenta-

(255) A. France, *Livre de mon ami* p. 40.

(256) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 77.

(257) *ibid.* p. 188.

tion lui est interdite et qui, lors d'un accident, s'inquiètent si gentiment de son état, ce dont le rude Vingtras est vivement touché (258).

Les camarades qu'il se fait à l'école ou en dehors, sont donc les premières relations sociales de l'enfant hors de sa famille. Mais il arrive que, obligé de travailler pour vivre, il soit lancé dans un milieu de grandes personnes, et qu'il partage comme un homme les travaux de l'usine. Le cas cité par A. Daudet de Jack travaillant à l'atelier d'apprentissage des forges d'Indret, présente en réalité un enfant qui, malgré son âge, a dépassé ce stade. On ne peut guère considérer l'apprenti solitaire du deuxième volume de Daudet au même titre que les héros des autres romans. Le mûrissement précoce de Jack, dû à des conditions de vie particulièrement tragiques, restreint notre investigation. Nous tenons à remarquer cependant que l'auteur a voulu, dans un moment où cette question se posait comme un véritable problème de l'industrie naissante, dénoncer les dangers multiples que la vie d'usine présentait pour l'enfant qui, s'il y acquiert des qualités d'énergie, de maîtrise de soi, y souffre physiquement et moralement de toutes les manières. Or, à cette époque, aucune différence n'était faite entre l'enfant et l'adulte. Et montrant Jack à l'étau, Alphonse Daudet remarque le fait que les apprentis vivaient sur le même pied que les ouvriers. La brutalité des contremaîtres, la méchanceté des autres apprentis, et cette discipline inflexible de l'usine, font vivre l'enfant dans un état constant de crainte et même de terreur. « Le maître est brutal, dit Daudet, l'enfant est maladroit. Le maître méprise cette faiblesse, l'enfant a peur de cette force. Il fait ce qu'on lui dit de faire, serre sa vis du mieux qu'il peut, mais les mains sont remplies d'ampoules, d'écorchures, à lui donner la fièvre, à le faire pleurer. Par moments, il n'a plus conscience de sa vie. Il lui semble qu'il fait partie lui aussi de cet outillage

compliqué qu'il est instrument parmi ces instruments, quelque chose comme une petite poulie sans conscience, sans volonté, tournant, sifflant avec tout l'engrenage, dirigée par une force occulte, invisible, qu'il connaît maintenant, qu'il admire et redoute : la vapeur ! » (259). Pour les raisons indiquées plus haut — le fait que Jack n'est plus un enfant et que l'adolescence dépasse le cadre de notre étude — nous n'insisterons pas sur son cas, si ce n'est pour prouver que le sort de l'enfant en général préoccupait réellement les romanciers qui, outre qu'ils ont dépeint le tragique de sa vie connue, n'ont pas hésité à attirer l'attention sur certains aspects ignorés de ces vies d'enfants qui travaillent. Dans le livre qu'elle publiait en 1901, Madame Ellen Key, s'insurgeant contre toutes les institutions du XIX^e siècle, destructrices du respect de la personne humaine, s'élève vivement contre le travail prématuré des enfants qui, dit-elle, deviennent des « machines organisées qui alimentent des machines inorganiques » (260). Et pourtant, comme nous l'avons vu dans un précédent chapitre, des efforts avaient déjà été tentés dans le but d'améliorer ce sort. Le fait que des écrivains comme Daudet aient dressé comme il l'a fait un tableau aussi noir et douloureux de l'usine, n'est-il pas une preuve que l'expérience de l'usine, relativement récente avait trouvé auprès des « consciences » un autre stimulant que l'avidité du gain, et que la défense de l'enfant devenait un véritable cas de conscience pour l'homme de la fin du XIX^e siècle.

Nous avons vu que la vie de l'enfant dans la société posait certains problèmes auxquels les romanciers n'étaient pas restés indifférents. Celui de l'éducation, nous ne l'avons encore examiné à leur point de vue que sous une forme particulière : celle de l'école où d'ailleurs il s'agit plutôt de son instruction, ce mot gardant une valeur toute relative. Dans sa famille, l'enfant reçoit cependant une éducation qui ne lui a pas toujours déparée en dehors et qui est l'éducation

(259) Daudet, *Jack*, p. 312.

(260) Ellen Key, *Le siècle de l'enfant*, pp. 317-327.

religieuse. Comment les romanciers en ont-ils parlé ? L'un d'entre eux, nous autorise à consacrer à ce sujet quelques remarques car, pour lui, c'est une fonction si importante de sa vie d'enfant qu'elle est à la source de beaucoup de ses attitudes. Nous voulons parler de Pierre Loti. L'ambiance particulière évoquée dans le Roman d'un Enfant nous invite à dire que la formation religieuse peut avoir sur l'enfant une telle influence que, discutée ou approuvée, on ne peut négliger d'en parler. Le cas est d'autant plus intéressant ici qu'il s'agit pour Loti d'une éducation protestante, dont l'austérité a beaucoup contribué à la formation de ce caractère solitaire rêveur, inquiet qu'il présente. Remarquons toutefois que les romanciers ont tenu à montrer que l'enfant était très accessible au sentiment religieux. Les mystères des dogmes, les grandes « terreurs d'Apocalypse », les féeries des Livres Saints, sont pour son imagination incomparables. Mais aussi, il aime l'ambiance des lieux sacrés et, la pénombre des cathédrales, car il y a souvent chez lui comme nous l'avons remarqué, un certain goût de ce qui lui inspire de la crainte. C'est ainsi qu'Anatole France note l'impression profonde que fait sur Pierre Nozière l'atmosphère recueillie d'une chapelle : « J'étais dans la chapelle, attendant avec deux ou trois camarades mon tour de me confesser. Le jour baissait. La lueur de la lampe perpétuelle faisait trembler les étoiles d'or de la voûte assombrie. Au fond du chœur, la Vierge peinte s'effaçait dans le vague d'une apparition. L'autel était chargé de vases dorés, pleins de fleurs, une odeur d'encens flottait dans l'air; on entrevoyait confusément mille choses et l'ennui, l'ennui même, ce grand mal des enfants, prenait une teinte douce dans l'atmosphère de cette chapelle. Il me semblait que, du côté de l'autel elle touchait au Paradis » (261). Toutefois, nous ne nous fions pas aux impressions traduites par Anatole France qui, sur ce sujet passe si vite du ton le plus sérieux à celui du sarcasme, qu'il est difficile d'admettre qu'il ait

(261) A. France, *Livre de mon ami*, p. 135.

pu parler de la piété avec beaucoup de déférence. Les « vocations de Saint » de Pierre Nozière indiquent pourtant, en dépit de l'humour, ce qu'il y a d'attrayant pour l'enfant dans le mystère et le grandiose de la Bible. Mais, s'il convient de parler de ce problème en toute bonne foi, c'est bien à Loti qu'il faut s'adresser car, chez lui, il ne s'agit plus seulement d'émotions extérieures, mais de bouleversements intérieurs profonds. Nous avons eu l'occasion de dire que Loti enfant vivait dans un milieu de protestants huguenots, pour qui le respect de la religion est presque une obligation vitale. L'enfant lit la Bible et son Histoire, et il l'entend lire en famille. Mais il n'est pas seulement « fasciné par toute cette poésie de rêve et de terreur » (262), il trouve chez sa grand'mère, une rigide huguenote, un psautier et une liasse de lettres ayant appartenu à des aïeux persécutés au temps des guerres de religion, dans lesquelles il apprend à respecter la foi inébranlable des « pasteurs du désert ». « Comment ne pas être fidèle, après tout ce passé ? Il est bien certain, dit-il, que si l'Inquisition avait été recommencée, j'aurais subi le martyre joyeusement comme un petit illuminé » (263). Pourtant, malgré cette « foi d'avant-garde » qui l'incite à imaginer son destin futur de pasteur ou même de missionnaire, il en arrive à ressentir le froid que lui cause la rigidité de cette éducation. « L'ennui de certaines prédications du dimanche, le vide de ces prières préparées à l'avance, dites avec l'onction convenue et les gestes qu'il faut, et l'indifférence de ces gens endimanchés qui venaient écouter — comme j'ai senti de bonne heure, dit-il — et avec un chagrin profond, une déception cruelle — l'écœurant formalisme de tout cela » (264). Les mille petits remords « et craintes du péché » qui, de la sixième à la huitième années ont jeté du froid sur son enfance, ces excès

(262) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 106.

(263) *ibid.*, p. 119.

(264) *ibid.*, p. 119.

de scrupule (265) et cette terrible hantise de l'éternité (266) ne devaient peut-être pas résister à ce « formalisme écœurant » mais pouvaient, par contre, provoquer dans cette conscience d'enfant des inquiétudes et même des troubles violents. Et ils ne résistèrent pas; Loti conte comment, un peu plus tard, alors qu'il n'a plus le temps de lire la Bible, que ses contemplations ont cédé le pas au spectacle de la nature, le seul événement capable de ramener en lui un vrai « recueillement religieux » est la lecture de chaque soir en famille. Encore, spécifie-t-il, par une raison d'ordre sentimental beaucoup plus profane : C'est dit-il « ...parce que les voix qui lisaient ou qui priaient m'étaient chères » (267). Et il constate que cette vocation de missionnaire n'a pas résisté non plus. Mais, en dépit de la résistance que ce cerveau d'enfant avait mise à adopter pour sienne la croyance de ses parents, l'influence qu'elle a eu sur lui est certaine. C'est par l'atmosphère familiale de ferveur religieuse que le respect des traditions ancestrales rend plus austère encore, que Loti a subi ce qui d'abord a été pour lui un charme. On ne peut dire qu'il y ait eu pour lui de « crise de mysticisme » ; c'est indépendamment de lui que la religion l'a marqué.

Dans cette fin du XIX^e siècle, où l'Eglise est aux prises avec le laïcisme de l'Etat, où l'on voit les institutions publiques disputer l'enseignement aux prêtres, avec des explosions de fanatisme de part et d'autre, il est évident que l'éducation cléricale a tenté des romanciers. Or, sur ce sujet, les passions étant déchaînées, les questions d'opinion religieuse n'admettant pas d'indifférence, ces œuvres devaient logiquement, critiques ou approbatives, être empreintes d'un parti-pris, peu propre à permettre de déceler la vérité sur l'influence de l'éducation des prêtres sur l'enfant. Deux romans l'ont comme sujet. Il n'ont pas été marqués

(265) Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 59.

(266) *ibid.*, p. 60.

(267) *ibid.*, p. 207.

sur la liste de ceux que nous étudions pour les raisons suivantes : le premier, « Sébastien Roch », d'Octave Mirbeau, a, en vérité, le caractère d'un pamphlet nettement brutal et dont la valeur « documentaire » est très sujète à caution, le rôle tout à fait particulier joué par un prêtre pervers n'étant pas de nature à prouver un fait général comme ceux que nous essayons de dégager des romans de l'enfance. L'autre, le roman d'Estaunié, « l'Empreinte », mais, il s'agit là principalement d'un adolescent. Nous remarquons toutefois que l'esprit anticlérical, malgré les abus où il pouvait conduire, ne traduisait qu'une vérité reconnue en dénonçant « l'empreinte » pédagogique des institutions de caractère religieux sur l'enfant. C'est pourquoi, nous sommes obligés de dire un mot de l'œuvre de Mirbeau qui ne peut nous intéresser que sur ce sujet particulier. Sébastien Roch, l'enfant de famille très modeste, a été confié à un collège aristocratique tenu par des jésuites. Dans la solitude où le laissent l'indifférence et même le mépris de ses camarades, il est soutenu par le Père de Kern, âme perverse qui, après s'être institué son « éducateur » abuse de sa naïveté. L'enfant quittera le collège, troublé de remords, mais surtout marqué à jamais par l'emprise des prêtres, ne cessera de se révolter, d'être envahi par le doute, d'accuser l'enseignement jésuitique « déprimant et servile »... qui lui a « imprégné le cerveau, empoisonné l'âme... » « ...Ils (les prêtres) m'ont rendu lâche devant l'idée, dit-il. Je ne puis imaginer une forme d'art libre en dehors de la convention classique, sans me demander en même temps : « N'est-ce pas un péché ? »... « Enfin, j'ai l'horreur du prêtre, je sens le mensonge de la morale qu'il prêche, le mensonge de ses consolations, le mensonge du Dieu implacable et fou qu'il sert, je sens que le prêtre n'est là dans la société, que pour maintenir l'homme dans sa crasse intellectuelle, que pour faire des multitudes servilisées, un troupeau de brutes imbéciles et couardes.. » ; et, malgré tout, il ajoute : « ...Et bien, l'empreinte qu'il a laissée sur mon esprit est tellement ineffa-

çable que bien des fois, je me suis dit : « Si j'étais mourant que ferais-je ? et malgré ma raison qui protestait, je me suis répondu : — J'appellerais un prêtre... » (268). Et Sébastien Roch, rongé jusqu'au fond de l'âme par les souvenirs du collège ne peut résister à leur obsession : « Le jour, le collège continue sur moi son œuvre sourde, implacable de démoralisation, dit-il; la nuit, jusque dans mon sommeil, j'en revis les douleurs » (269). Et il nous fait assister à la dégradation totale d'une âme désespérée, victime de cette « bienveillance » du prêtre « qui ne pardonne pas et qui tue » (270). Sans doute la fougue d'Octave Mirbeau l'incline à noircir exagérément le rôle du prêtre; mais les insinuations moins brutales des autres romanciers corroborent sa pensée. La discipline inflexible, l'obéissance servile que les professeurs jésuites exigent de l'enfant, risquent de n'aboutir qu'à la destruction de sa spontanéité. Et nous avons vu que les efforts du XIX^e siècle visaient à défendre avant tout la liberté de développement de l'enfant qu'on voulait écarter des influences arbitraires, comme l'ont proclamé les théoriciens de la « neutralité scolaire » si farouchement combattue. Dans une conférence sur le droit de l'enfant, Ferdinand Buisson traitant de ce rôle dangereux de l'Eglise disait : « Pendant de longs siècles... il y eut une grande puissance qui s'attribua ce rôle de gouverner les esprits. C'est ce que l'Eglise appelait son ministère divin, son droit divin d'enseigner la vérité dont elle se dit la seule dépositaire. Longtemps elle s'est glorifiée de façonner l'esprit humain et de ne laisser entrer que des idées conformes aux siennes », et, s'inquiétant du rôle futur de l'Etat, il ajoute : « Est-ce que l'Etat à son tour va prétendre au rôle en se substituant à la grande « Institution des Nations ? » « et il en vient à la définition de la neutralité scolaire qui, dit-il, est « la limite du droit de l'Etat »; opposant ce droit

(268) O. Mirbeau, *Sébastien Roch*, p. 278.

(269) *ibid.*, p. 290.

(270) *ibid.*, p. 306.

à celui que s'est octroyé l'Eglise, il ajoute : « ...c'est la réalisation d'un idéal qui n'est pas celui des petites chapelles, ni peut-être des grandes églises, mais c'est l'idéal humain, le seul auquel aujourd'hui tout homme de paix, de bonne volonté et de réflexion, puisse se rallier sans abdiquer rien de ses libertés. C'est celui qui remplit le programme tracé dès le premier jour par Jules Ferry et Michelet, l'école nationale enseignant à tous les enfants « une fraternité supérieure à toutes les religions, à toutes les philosophies, à tous les dogmes... » (271). Nous avons cité ce texte parce que, à nos yeux, il prouve clairement l'intention des « laïcisateurs » du XIX^e siècle, le désir de soustraire l'enfant à l'emprise cléricale envahissante et persistante. C'est l'exaltation des droits à la liberté, qui, d'après F. Buisson, étaient déjà « virtuellement impliqués » dans la Déclaration des droits de l'homme. Si des intentions politiques se sont mêlées à la défense de ces droits, il n'en est pas moins vrai que les idées de liberté des hommes de 1789 ont inspiré les défenseurs de la neutralité, convaincus de l'autoritarisme antiprogressiste de l'Eglise. Les allusions de nos romanciers à cette lutte ne pouvaient être que passionnées et le livre d'Octave Mirbeau en est un exemple.

(271) *Le droit de l'enfant*, Conférence publ. par la Société de Pédagogie de Bruxelles, 1912, p. 27.

Conclusion

Au terme de cette étude, que pouvons-nous conclure de l'attitude des romanciers du XIX^e siècle vis-à-vis de l'enfant ? Tout d'abord, qu'ils ont touché — quelquefois même en prenant nettement parti — aux principaux problèmes que soulevait ce « sujet nouveau ».

Ce n'est pas par hasard qu'ils l'ont fait. Quelles qu'aient été les séductions du sujet, qui, comme nous l'avons vu, tentait les romanciers par les intérêts nombreux et divers qu'il présentait, la préoccupation de ces écrivains correspond à une préoccupation de leur temps. Le mouvement d'idées qu'il implique était en marche dès le début du siècle. L'idéal du XIX^e siècle, issu des grandes affirmations dûes à la Révolution, était de travailler au plus grand développement de l'homme, considéré désormais comme respectable en soi. Au jour des doctrines évolutives de la politique, de la science de l'art lui-même, l'individu a gagné son droit à la liberté, à la vie pleine, indépendamment des classes; l'idéal démocratique est, dirons-nous, à la source de la reconnaissance des droits de l'enfant aussi bien que de ceux de l'homme. Tant que le régime absolutiste a prévalu, l'homme n'admettait que des principes autoritaires : la cellule familiale était elle-même fondée sur le principe du despotisme, le père étant érigé en maître suprême (comme le roi l'était à la tête de l'état) et n'ayant pas de scrupule à disposer tyranniquement de ses enfants. Les idéologies nouvelles du XVIII^e siècle introduisaient la notion d'égalité naturelle, combattaient les distinctions arbitraires; elles impliquaient la collaboration de tous à une cause commune; mais par là, elles élevaient le sens de la responsabilité. L'homme responsable gagnait en respect; il avait aussi des devoirs

envers lui-même. Et, intéresser l'individu à son propre sort, comme à celui de la collectivité d'individus semblables, c'était l'inviter à considérer comme nécessaire son développement, dans tous les sens, intellectuel, moral, physique même. Les philosophies du XVIII^e siècle inclinant à « revenir au naturel », éveillant le culte de la science, et plus particulièrement celui des sciences naturelles, prouvaient à l'homme qu'il n'était pas une monstruosité comme lui avait enseigné le Moyen-Age, qu'il n'était pas non plus un esprit, qu'il devait être un « bon animal ». La Révolution avait bouleversé l'ordre social : la famille s'était édifiée sur de nouvelles bases : plus de hiérarchie, plus d'étiquette : le droit d'aînesse était supprimé; on avait proclamé l'égalité des sexes. Et le progrès de ces idées était si complet que l'Empire ne pouvait pas restaurer les despotismes anciens. On voit le Code civil, transactionnel pourtant, maintenir la puissance maritale et la puissance paternelle, mais l'une dans l'intérêt de la femme, l'autre dans l'intérêt de l'enfant. Les conquêtes de la Révolution ne sont pas encore tout à fait perdues jusqu'au jour où, et précisément dans cette fin du XIX^e siècle, tous les arguments en seront repris et, cette fois, en vue de réalisations.

De quelle nature est donc la préoccupation du XIX^e siècle quant à l'enfant ? Comment le considère-t-il ? Qu'attend-il de lui ?

En montrant l'humanité évoluant continuellement, comme le témoigne l'histoire du passé, les sciences ont tendu l'intérêt vers ce perpétuel « devenir ». On a compris que l'homme n'avait pas atteint un état de perfection (ou si l'on préfère, de médiocrité) arrêté, mais qu'il était appelé, au contraire, à se transformer sans fin. De ce fait, on a admis qu'il était nécessaire d'influencer son évolution future. En un certain sens, on a donc été amené à un plus grand respect de la vie. (Les doctrines sur l'hérédité, par exemple, qui commençaient à se propager, prouvaient que l'avenir dépendait étroitement du présent). L'idée d'évolution géné-

rale de l'humanité, d'autre part, conduisant logiquement à celle de l'évolution de l'individu, tendait à affirmer, en appliquant la même règle que précédemment, que, du développement de l'enfant dans le sens le plus complet, dépendait en partie l'amélioration de l'adulte. C'est pourquoi nous dirons que l'intérêt porté à l'enfant est en raison directe de l'intérêt porté à l'individu, intérêt qui fut une des conquêtes du XIX^e siècle. La constatation de telles nécessités entraînait naturellement l'étude des moyens les plus propres à faciliter ce développement, étude qui nécessitait une connaissance exacte et précise des conditions passées et présentes dans lesquelles l'enfant devait vivre. A cette connaissance, nous venons de le voir, les romanciers ont largement participé. Ils ne répondaient point à des questions posées; leurs enquêtes n'étaient pas méthodiques. Mais ils répondaient aux exigences de leur temps qui voulait que tant de problèmes se posent à la fois et à des points de vue divers. La science influença-t-elle les écrivains? Il est difficile de dire jusqu'à quel point mais elle les influença comme nous le verrons plus loin. D'autre part, les transformations de la société étaient accomplies et, de cela les écrivains étaient témoins. L'intégrité de la famille était complètement entrée dans les mœurs. La famille était devenue une communauté harmonieuse, d'autant plus homogène que, comme nous l'avons indiqué, elle se restreignait. Comment envisageait-on son rôle, car, maintenant, elle avait un devoir vis-à-vis de l'enfant? Celui-ci n'y était plus, comme avant, un être n'ayant de sens et de raison de vivre que dans la mesure où il devait continuer une race, dont il devait prolonger le nom; il n'était plus un « moyen » mais une fin. Il est vrai que le mariage était de moins en moins basé sur l'intérêt, tout au moins d'une manière générale. En réalité, l'amour était le fondement de la famille restreinte du XIX^e siècle. (Les enfants ne sont plus mariés « d'office » sans que leur choix fut consulté). D'une façon générale, on accorde au lien conjugal une noblesse que la poésie

de l'amour grandit. « Le XIX^e siècle; écrit M. Ary-Leblond, qu'on tient généralement pour celui où s'est le plus désorganisée la famille, est le siècle où l'on a peut-être le sentiment le plus riche de sa noblesse de l'impossibilité de trouver le bonheur hors d'elle et d'établir le bonheur social sur une autre base. Une amoureuse comme George Sand, un humanitaire lyrique comme Michelet, disent la nécessité de restaurer la puissance de la famille en France avec la même foi qu'un légitimiste comme Balzac, qu'un sociologue chrétien comme Le Play » (272) Cette famille raffermie, construite sur la foi conjugale, devient une intimité, et avec l'enfant « une unité de trois personnes dans une médiation mutuelle ». Le respect fait place à la tendresse et Legouvé, opposant l'esprit de famille à l'esprit de race, peut dire qu'il « a pour objet et pour principe l'affection » (273). Au contraire, semble-t-il, c'est des parents à l'enfant que s'adresse le respect. Car maintenant, c'est un homme virtuel qu'on voit en lui : « Voilà un enfant, écrit Mgr Dupanloup, il faut l'élever; mais qu'est-ce à dire et quel est cet enfant ? Cet enfant, c'est le genre humain; c'est l'humanité toute entière; c'est l'homme : rien de plus, rien de moins; il a droit à la sollicitude de toutes les autorités, à l'action et aux bienfaits de tous les pouvoirs sur la terre. Il a droit à tous les respects et il les doit à son tour. Toutes les autorités divines et humaines; le prince, le prêtre, le père, l'instituteur, le magistrat, la famille, la société, l'Eglise, sont institués pour lui... » (274). Or, il nous semble que ce qui précisément distingue le XIX^e siècle des époques précédentes, c'est cette nouvelle conception de l'enfant ayant un rôle dans l'évolution générale du monde, résumant à lui seul la vie à venir, représentant l'homme sous la forme d'une grande espérance. Et la famille qui se replie autour de lui gagne en dignité. Rien ne rend mieux l'idéal familial

(272) M. A. Leblond, *L'idéal du XIX^e siècle*, p. 260.

(273) E. Legouvé, *Les pères et les enfants au XIX^e siècle*, p. 12.

(274) Mgr Dupanloup, *L'Enfant*, p. 3.

du XIX^e siècle que les tableaux d'Eugène Carrière, dans lesquels les rapprochements de la mère et de l'enfant expriment toujours la tendresse, la protection, et la sécurité. On ne peut pas dire que les Amours ou les Jésus des peintres antérieurs à ce siècle aient jamais représenté de pareils symboles. Le couple comme l'a exprimé Rodin, la maternité telle que l'a conçue Carrière, voilà l'expression familiale du XIX^e siècle.

Mais ce siècle n'a pas fait qu'asseoir la famille sur de nouvelles bases et lui assigner une nouvelle tâche. La société, l'Etat, se sont portés avec ardeur au secours de l'enfant. « La société, dit F. Buisson, est sur la famille munie de la même autorité que la famille sur l'enfant. La société exerce sur l'enfant les mêmes pouvoirs tutélaires, mais avec plus d'extension, avec plus d'autorité encore que la famille. La famille est en quelque sorte le premier degré de cette autorité tutélaire. La société en est le second. Et c'est celui qui doit avoir le dernier mot » (275). Telle semble être en effet l'opinion du XIX^e siècle pour qui l'enfant représentait une responsabilité. La cellule familiale était aussi une cellule sociale, dont les membres devaient, sans distinctions, participer de la collectivité. L'état démocratique considérant qu'il avait des devoirs vis-à-vis de tous ses citoyens, en avait quant à la sauvegarde de l'enfant, citoyen futur, dont il prenait à sa charge la défense. Evidemment, ces devoirs ne pouvaient s'inscrire avec netteté, ils devaient prendre forme progressivement. Mais il ressort des mouvements d'assistance que nous avons indiqués, que le sort de l'enfant était de plus en plus considéré comme une nécessité aussi bien sociale que familiale. L'état et la famille devenaient deux organismes liés par le droit de contrôle que le premier s'imposait sur le second : il suffit d'en citer comme exemple la loi instituant la déchéance paternelle dans certains cas. L'empiétement de la puissance publique sur le pouvoir paternel se justifiera toujours par l'intérêt de

(275) F. Buisson, *Le droit de l'enfant*, p. 24.

l'enfant comme le prouvent les lois sur la protection de l'enfant et jusqu'à l'établissement de la neutralité scolaire, instituée dans l'intention d'assurer à l'enfant une plus grande liberté. C'est ainsi que l'autorité paternelle s'affaiblissant peu à peu, la reconnaissance des droits de l'enfant sur le plan social sera une des grandes préoccupations du siècle. Or, n'est-ce pas encore ici la conséquence logique de la doctrine de l'évolution ? Les intérêts de ce qui est en état de « devenir », l'enfant, primeront ceux de ce qui est déjà quelque chose d'établi, la famille, pour quoi, par conséquent, il est moins nécessaire d'intervenir. En somme, en considérant l'enfant comme un sujet d'avenir, on accordait à tous les problèmes le touchant un intérêt vital de premier plan. Les sciences, les législations qui s'occupent de lui, n'ont pas perdu de vue cet objet. Déjà on pourrait exprimer cette opinion, comme le fait Mme Montessori, à propos de notre époque : « Le mouvement social en faveur de l'enfant a une importance immense pour la société, pour la civilisation, et pour l'humanité entière. Toutes les œuvres éparses qui se sont créées sans lien entre elles, sont bien l'indice qu'elles n'ont pas une importance constructive ; elles sont seulement la preuve qu'une poussée réelle et universelle est en route, qui représente une grande réforme sociale tout autour de nous... » (276). Cette « preuve », nous la trouvons déjà à la fin du XIX^e siècle.

La littérature reflète exactement les mêmes préoccupations. Nous avons déjà parlé du rôle du romantisme dans l'introduction du thème de l'enfant dans la littérature. Il convient de noter en effet que certains des romanciers de l'enfance, en dépit des « écoles littéraires » de leur temps, restaient des romantiques « attardés », comme c'est le cas de Loti et de Daudet. Leurs idées, la forme de leur sensibilité artistique étaient tout imprégnées de couleur romantique ; leur curiosité pour tout ce qui est naturel et spontané était toute satisfaite par l'étude de l'enfant. Ils aimaient

(276) Mme M. Montessori, *L'Enfant*, p. 12.

en lui l'être simple, naïf, primitif, non encore déformé par l'éducation et la vie. Ils le voyaient avec la même sympathie que Bernardin de Saint Pierre avait vu les « sauvages », et l'ont peut dire que c'était une des caractéristiques du romantisme, son amour du naturel, qu'ils avaient gardée. De même qu'au XVIII^e siècle, Rousseau avait proclamé la nécessité de revenir en deça des civilisations, à un état de nature plus pur, plus vrai en quelque sorte, de même nos romanciers semblaient retrouver en l'enfant un état simple et poétique. Car ils avaient là un sujet dont la poésie se dégageait d'elle-même, comme de la nature, de l'animal, de tout ce qui n'est pas arrangé par l'intelligence ou l'industrie de l'homme. L'âme de l'enfant, dont la conscience s'éveille, est bien la nature elle-même puisqu'elle est encore indépendante des troubles extérieurs, puisqu'elle a une existence à part, ayant ses manifestations propres et différentes de celles de l'adulte. Pour nos écrivains, l'espèce de repos que comporte la contemplation de ce qui ne porte pas la marque de la civilisation humaine rendait séduisante l'étude de l'enfant.

Mais d'autre part il ne faut pas oublier que les doctrines littéraires les plus importantes de la fin du siècle : réalisme et naturalisme, étaient fondées sur des principes prétendument scientifiques et que, par conséquent, elles devaient subir l'influence des grands courants d'idées qui, à cette époque, révolutionnaient la science. L'on voit des romanciers s'attarder sur l'étude des phénomènes de l'hérédité ou prôner l'énorme importance du physiologique. Le grand inspirateur de ces écrivains était Taine, à propos de qui il est curieux de constater que ses doctrines furent appliquées aux œuvres littéraires avant même qu'elles ne furent tout à fait connues. C'est lui en effet qui affirma que la psychologie n'était qu'un chapitre de la physiologie, que l'étude des caractères était celle des tempéraments, que le milieu physique presse de tous côtés sur notre destinée, que l'histoire des individus, comme celle des nations, est sou-

mise au plus rigoureux des déterminismes. Ce système, appliqué à la littérature, convia les romanciers à démontrer l'importance de la race, du milieu, du moment, selon l'expression même de Taine. Les naturalistes montrèrent à la suite de Zola un véritable empressement à jeter autour d'eux un regard plus sincère et plus pénétrant sur tout ce qui les entourait. Puis, étendant leur horizon, ils prolongèrent leur investigation sur les milieux populaires. Or, leur pessimisme, leur désir de réforme, les poussèrent à donner à la littérature un rôle social (le naturalisme a été appelé « un humanisme intellectuel à conséquences sociales »). A montrer l'éclosion de certains phénomènes dans des conditions données, ils insinuaient l'idée qu'il était possible d'agir sur ces conditions pour éviter la reproduction du phénomène. Leur doctrine était utilitaire; son principe étant : connaître le mal pour inviter à le guérir. Tous les écrivains de cette époque, et même ceux qui restèrent indépendants des « écoles » littéraires, eurent le respect de la science et de ses méthodes, la passion du social. Et tout cela correspond bien à un désir de réforme de la société à partir de la base. La littérature aura, comme la science, le souci de l'avenir de la civilisation, de sa « résurrection » qu'elle entend nécessaire. C'est avec une arrière-pensée moralisatrice que ses principaux représentants s'attacheront à noircir leurs tableaux d'une société déchéante et pourrie pour affirmer l'urgence de sa transformation. Les enquêtes passionnées d'un Balzac, d'un Zola, ont l'allure de réquisitoires. (Comment leur comparer par exemple le tableau du paysan de La Bruyère, froid et impassible, devant un état de choses qu'il constate avec compassion mais sans même insinuer la nécessité de le faire cesser ?). Or, comme nous l'avons remarqué plus haut, le souci de l'évolution sociale justifie bien l'introduction de l'enfant parmi les thèmes littéraires idéologiques. Les premiers défenseurs de cette cause, tels que Daudet, l'ont soutenue avec un enthousiasme passionné, qui fait de *Jack* par exemple, une œuvre roman-

tique débordant d'émotion. Plus tard, avec Poil de Carotte, ce ne sera plus qu'un exposé impassible, un drame où les personnages seront mis à nu par l'auteur avec la sérénité d'un chirurgien. Et l'on peut voir dans cette sérénité la preuve que la cause, désormais acquise, n'avait plus besoin pour être défendue, de la passion qui enjolive ou suggestionne. Toujours est-il que nous l'avons constaté, les romanciers se sont familiarisés avec ce thème et que ce « sujet nouveau » était devenu au début de notre siècle, presque « classique ».

Qu'avaient dit les romanciers du XIX^e siècle ? Ils avaient défendu une famille idéale, dénoncé les erreurs volontaires ou involontaires, tout en prenant toujours parti pour l'enfant. Nous les avons vus se dresser contre l'arbitraire, les traditions routinières, les asservissements. Pour eux, seul l'enfant libre pouvait être heureux. Car, en ces romans : n'est-ce pas le bonheur de l'enfant qui apparaît comme la préoccupation essentielle de ses romanciers ? Ils avaient trouvé en lui un être faible, spontané, dont la confiance, la naïveté exaltaient leur sens poétique. Mais ils avaient également remarqué qu'il était malléable et que seules, les conditions de vie qui lui étaient imposées étaient les causes de son malheur. Et ils s'élevaient tous contre les méfaits de la contrainte. Ils se plaignaient de voir des enfants délicats, chétifs, méprisés par leurs parents, ou même privés d'affection familiale. Ils demandaient qu'on élève le corps de l'enfant comme son âme. Ils montraient que la misère, le travail, l'appauvrissement, risquent de miner sa santé physique et morale. Ils voulaient pour lui l'épanouissement le plus complet dans la sérénité familiale. Et ainsi n'avaient-ils pas largement contribué à l'amélioration de son sort ? Les pédagogues, les parents qui lisaient leurs réquisitoires ne devaient-ils pas se laisser fléchir ? Il n'est pas invraisemblable de supposer que ces écrivains ont influencé le mouvement d'opinion en faveur de l'enfance dont nous avons cité quelques-uns des résultats en ce dernier quart

du siècle ? D'ailleurs la formule avait pleinement réussi. Enrichie des nouvelles expériences que les progrès de la psychologie mettaient à la disposition des romanciers, elle continue à les tenter. On remarquera que la vogue de la « cause romancée » date bien du XIX^e siècle. Le goût de la lecture se répandant, le nombre des loisirs augmentant, ce genre littéraire devait de plus en plus se répandre dans les milieux les plus divers, et il n'est pas exagéré de dire qu'il est plus que tout autre susceptible de susciter un mouvement d'opinion. Il suffit d'en prendre pour exemple le cas Zola, dont les thèses sociales en même temps qu'elles devaient faire couler beaucoup d'encre, avaient soulevé des polémiques dont le rôle est incontestable dans l'évolution des idées à son époque.

Nous arrivons ainsi au début du XX^e siècle, annoncé comme devant être le « siècle de l'enfant ». Tous les efforts tentés pour parvenir à une connaissance plus profonde de cet être méconnu n'ont pas été perdus et, à voir l'importance tous les jours plus grande qu'il prend dans la société moderne, on est obligé de constater que la leçon du roman n'a pas été vaine. L'enfant est maintenant pour tous une « cause d'avenir », cause qui, s'il n'est plus utile de combattre pour faire admettre son existence, voit tendre vers elle les efforts des sciences, des techniques, des arts, qui continuent à lutter pour elle en se montrant de plus en plus exigeants, de plus en plus conscients que l'enfant porte en lui la vie future de l'homme.

Vu le 13 Mars 1939.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
J. VENDRYES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

Bibliographie

I. — LISTE DES TEXTES ETUDIÉS

- DAUDET (Alphonse). *Jack*, 1926, Paris, Flammarion, 2 vol.
FRANCE (Anatole). *Livre de mon Ami*, 1924, Paris, Calmann-Lévy.
» *Pierre Nozière*, s. d., Paris, Nelson.
LOTI (Pierre). *Le roman d'un enfant*, s. d., Paris, Nelson.
MIRBEAU (Octave). *Sébastien Roch*, 1926, Paris, Fasquelle.
RENARD (Jules). *Poil de Carotte*, 1937, Paris, Flammarion.
VALES (Jules). *L'enfant* (Jacques Vingtras), 1937, Paris, Fasquelle.

II. — LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

- ARON (Marguerite). *L'Eglise et l'enfant*, 1934, Paris, Grasset.
BETIER (Joseph) et HAZARD (Paul). *Histoire de la littérature française illustrée*, 1925, Paris, Larousse, 2 vol.
BILLY (André). *La littérature française contemporaine*, 1927, Paris, Colin.
BINET (Alfred). *Les idées modernes sur les enfants*, 1918, Paris, Flammarion.
BONNARD (Abel). *L'Enfance*. (Rev. de France, 15 mai 1927). Paris.
BORDEAUX (Henry). *Les pierres du foyer*, 1918, Paris, Plon.
BOURJADE (Jean). *L'intelligence et la pensée de l'enfant*, 1937, Paris, Alcan.
BUISSON (Ferdinand). Article *L'enfance* in *Nouveau Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, 1911, Paris, Hachette.
BUISSON (Ferdinand), CAHEN (L.), SEIGNOBOS (Ch.). *La lutte scolaire en France au XIX^e siècle*, 1912, Paris, Alcan.
BUISSON (Ferdinand). *Le droit de l'enfant*, Conférences publ. par la Société de pédagogie de Bruxelles, 1912, Bruxelles, Lebègue.
BRAUNTSCHVIG (Marcel). *L'enfant au XIX^e siècle*. (Pages libres, 22 août 1903. Paris).
» *L'art et l'enfant*, 1910, Paris-Toulouse, Colin.

- BRAUNSCHVIG (Marcel). *Notre littérature étudiée dans les textes*, t. II et III, 1929, Paris, Colin.
- CALVET (J.). *L'enfant dans la littérature française*, 1930, Paris, Lanore, 2 vol.
- CHEREL (Albert). *La famille française*. Pages choisies de nos bons écrivains de 843 à 1924, s. d., Paris, Spes.
- COMPAYRE (Gabriel). *Etudes sur l'enseignement et sur l'éducation*, 1891, Paris, Hachette.
- » *Histoire de la pédagogie*, 1883, Paris, Delaplane
- » *L'évolution intellectuelle et morale de l'enfant*, 1893, Paris, Hachette.
- » *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle*, 1895, Paris, Hachette, 2 vol.
- Compte-rendu du remier Congrès libre et laïque de l'Enseignement, tenu à Paris du 16 au 26 septembre 1878, Ed. du secrétariat général de Paris, 1879.
- Compte-rendu du Congrès international de l'enfance, 1931, Paris.
- DELZONS (Louis). *La famille française et son évolution*, 1913, Paris, Colin.
- DUPUY (Aymé). *Un personnage nouveau du roman français, l'enfant*, 1931, Paris, Hachette.
- HAZARD (Paul). *Les livres, les enfants et les hommes*, 1932, Paris, Flammarion.
- HISTOIRE DE LA III^e RÉPUBLIQUE, publ. ss. la dir. de J. Héritier, 1933, Librairie de France, Paris.
- HUBERT (M.), BUNLE (H.) et BOVERAT (F.). *La population de la France. Son évolution et ses perspectives*, 1937, Paris, Hachette.
- KEY (Ellen). *Le siècle de l'enfant*, 1901, Paris, Flammarion.
- LAHY-HOLLEBECQUE (M.). *L'enfant, une cause d'avenir*, 1933, Paris, éd. du Sagittaire.
- » *Les charmeurs d'enfants*, 1927, Paris, Baudinière.
- LALOU (René). *Histoire de la littérature française contemporaine*, 1922, Paris, Grès.
- LATZARUS (M. T.). *La littérature enfantine en France dans la 2^e moitié du XIX^e siècle*, 1924, Paris, Presses Universitaires.
- LEBLOND (Marius-Ary). *La société française sous la III^e République*, 1905, Paris, Alcan.
- » *L'idéal du XIX^e siècle*, 1909, Paris, Alcan.
- LEGOUVE (Ernest). *Les pères et les enfants au XIX^e siècle* s. d. Paris, Hetzel.
- MARTINO (P.). *Le naturalisme français* 1930; Paris, Colin.

- MONTESORI (Maria). *L'Enfant*, 1935, Paris, Desclée de Brouwer.
- RENARD Georges). *Les étapes de la société française au XIX^e siècle*, 1913, Paris, éd. Marcel Rivière.
- ROORDA (H.). *Le pédagogue n'aime pas les enfants*, 1918, Lausanne-Paris, Payot.
- REYNIER (M.). *En évoquant notre enfance*, 1913, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé.
- WENDELL BARRETT. *La France d'aujourd'hui*, s. d., Nelson.

Table des Matières

INTRODUCTION	1
--------------------	---

Maxima debetur puero reverentia. — Aperçu historique sur la condition sociale de l'enfant jusqu'au XIX^e siècle. — Les principaux témoignages. — L'enfant au Moyen-Age et l'apport du christianisme. — L'enfant victime de la scolastique. — Le Renaissance ou le réquisitoire de Rabelais. — Au XVII^e siècle, l'enfant continue à rester dans l'oubli. — Le XVIII^e siècle : Rousseau et le retour au naturel; Bernardin de Saint-Pierre : « Nous n'aimons pas assez l'enfance ». — Les transformations sociales de la Révolution et les premières conquêtes de l'enfance. — L'enfant dans la peinture. — Les tentatives de la littérature enfantine.

CHAPITRE PREMIER

<i>L'enfant dans la société du XIX^e siècle.....</i>	19
--	----

A. — Principales causes de l'intérêt qu'elle porte à l'enfant :

1. — Causes idéologiques : Développement des idées de solidarité sociale. Le socialisme. — Les écrivains défendent des causes sociales. — Le naturalisme.
2. — Les sciences et l'enfant : Naissance de la psychologie infantile. — La pédagogie adopte des méthodes nouvelles.
3. — Causes de la dénatalité.

B. — Les réalisations en faveur de l'enfance :

- Les écoles maternelles.
- L'enseignement.
- Les lois en faveur de l'enfance.
- La littérature pour enfants.

CHAPITRE DEUXIEME

L'enfant dans l'ensemble de la littérature du XIX^e siècle 33

La littérature romantique et les Souvenirs d'enfance.
— Les poètes de l'enfance. — Les romanciers de l'enfance à la fin du siècle. Le choix de *Jack*, d'Alphonse Daudet comme premier roman de l'enfance.

Analyse des principaux romans de l'enfance : A. Daudet : *Jack*. — J. Vallès : *L'enfant*. — A. France : *Le livre de mon ami*; *Pierre Nozière*. — P. Loti : *Le roman d'un enfant*. — J. Renard : *Poil de Carotte*. Principaux éléments littéraires que l'enfant a apportés aux romanciers : intérêt poétique, intérêt psychologique et philosophique; intérêt social.

CHAPITRE TROISIEME

La vie intime de l'enfant..... 71

Etude psychologique d'après les romans de l'enfance. — Sensibilité et débilité; don de soi-même; souffrances secrètes; pitié. Eveil des sens; lumière, couleurs, sons, etc... La nature.

Imagination; rêves; goût de l'aventure; comédie; rêverie sans images.

Eveil de l'intelligence; observation; expérimentation; interrogation; attention et distraction; association d'images et d'idées; mémoire.

Caprice, volonté et maîtrise de soi. Goût de la vérité, sincérité. — Imitation.

CHAPITRE QUATRIEME

L'enfant et la famille..... 113

Influence de la famille sur l'enfant. — L'enfant, centre de la famille; efforts de compréhension et de tendresse du père et de la mère : *P. Nozière*.

Influence unilatérale d'une partie de la famille : Loti dans un milieu féminin.

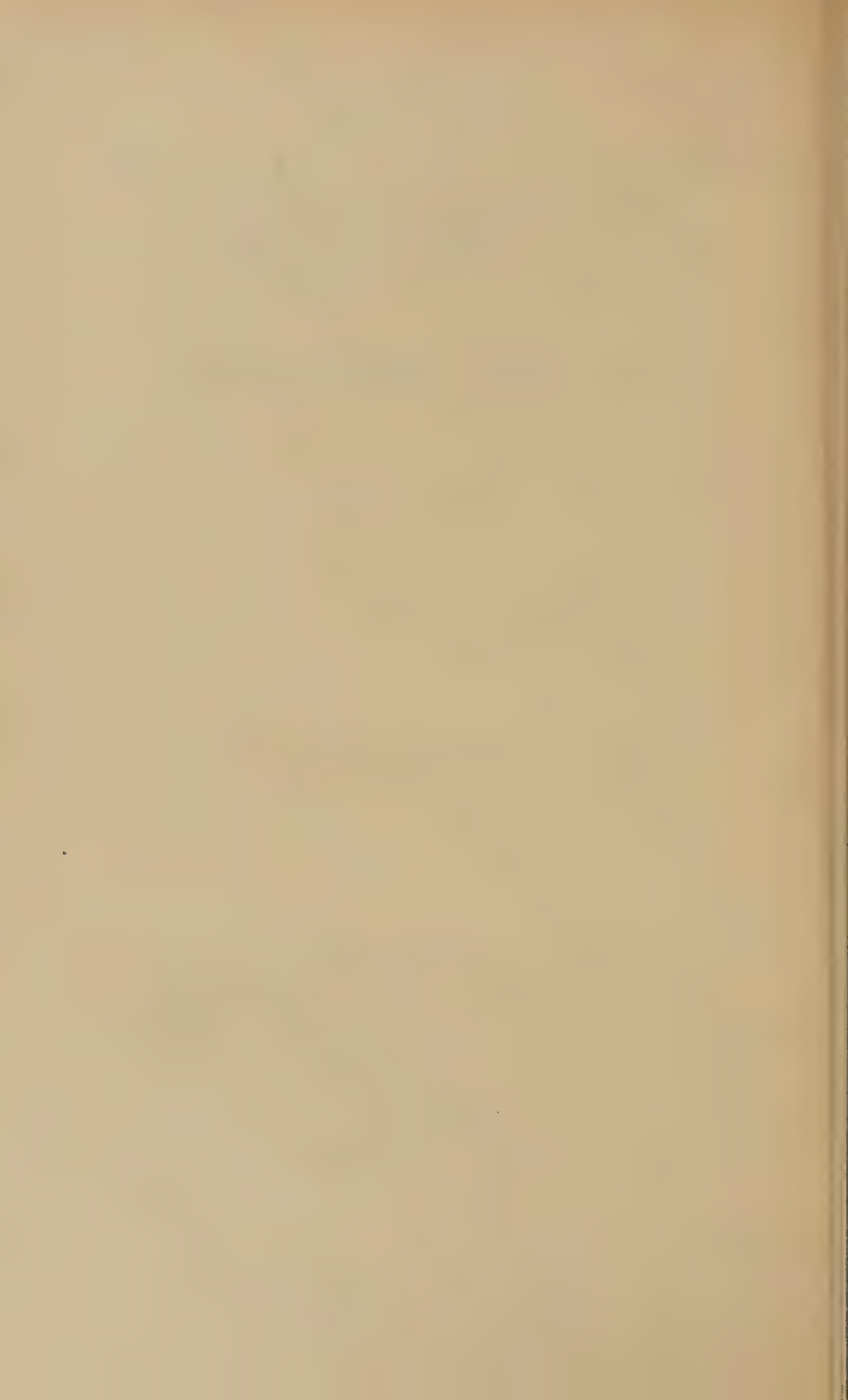
Misères familiales et conséquences pour l'enfant. — Maladresse des parents : J. Vingtras.

L'enfant haï : *Poil de Carotte*; malice maternelle et indifférence paternelle.

L'enfant illégitime : *Jack*.

CHAPITRE CINQUIEME

<i>L'enfant et la société. — Les grands problèmes posés par l'enfance</i>	135
L'école. — La vie de pensionnaire. — L'externat libre. — Les ridicules professoraux. — Routine et scolastique. — Monotonie des classes. — La camaraderie. — Amitiés enfantines. — A l'école; Hors de l'école et de la famille.	
L'usine.	
L'enfant et le problème religieux. Education religieuse dans la famille. — Institutions religieuses et leurs dangers : l'empreinte.	
<i>CONCLUSION</i>	163
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	173



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 19 AVRIL 1939
AUX IMPRIMERIES LES PRESSES MODERNES
96, GALERIE BEAUJOLAIS - PALAIS-ROYAL
PARIS (1^{re})



